

Olivier MAUREL



# Graines de Non-Violence

Chroniques radiophoniques

*90 secondes sur la non-violence*



# Préface

Un de mes premiers souvenirs est le visage angoissé de ma grand-mère alors qu'un avion italien, en juin 1940 (j'avais trois ans), mitraillait la propriété d'une de mes tantes où nous venions souvent passer le dimanche. Nous avons failli être victimes du « coup de poignard dans le dos » donné à la France par Mussolini.

Trois ans plus tard, le 24 novembre 1943, alors que j'étais à l'école, la sirène a sonné. Mon père est venu me chercher et nous avons couru un bon kilomètre sous le grondement des escadrilles de bombardiers américains, qui, heureusement pour nous mais pas pour les habitants du centre de la ville, venaient bombarder le port situé à quelques kilomètres. J'ai perdu une sandale en courant, mais je n'en ai pas ralenti pour autant. Et je me suis retrouvé dans les bras de ma mère, dans la cave de la maison voisine de la nôtre où toute la famille s'était réfugiée. Il me semble entendre encore ma mère grommeler probablement à l'adresse de tous les responsables de la guerre : « Les imbéciles ! », jugement catégorique un peu sommaire, mais qui, à la réflexion, ne me paraît pas manquer de bon sens

Puis, à partir du mois de février, les bombardements sont devenus fréquents jusqu'à se succéder de façon quasi-ininterrompue à partir du début d'août 1944. Le scénario était toujours le même. Dès que la sirène sonnait, après avoir ouvert les fenêtres pour que le souffle de bombes éventuelles ne les brise pas, nous partions en courant nous abriter dans les profondeurs du « parc à mazout » voisin. Il s'agissait d'un tunnel et d'immenses cuves creusés dans la colline voisine pour entreposer le mazout nécessaire aux bateaux de guerre basés dans le port de Toulon. Là, nous étions en sécurité, mais nous éprouvions chaque fois la même angoisse à la fin de l'alerte : la maison serait-elle encore debout ?

Ensuite, du 18 au 24 août 1944, le parc à mazout que les Allemands avaient l'intention de faire sauter nous a été interdit et nous n'avons presque plus quitté la cave où nous nous étions abrités lors du premier bombardement. Et, le dernier jour de la libération de Toulon, la pinède de la propriété où nous habitions a été un des derniers champs de bataille de cette opération. Elle a été ravagée par les combats qui s'y sont déroulés

pendant que nous tremblions et priions, blottis les uns contre les autres dans le coin de la cave le plus éloigné des soupiraux par où aurait pu être jetée une grenade.

Mais pour nous, la guerre n'était pas encore finie. Ma sœur aînée, Micheline, qui avait participé à la Résistance pendant la guerre, avait été arrêtée et déportée et nous ne savions pas si elle était vivante ou morte. Ce n'est que le 25 mai 1945, alors que je revenais de l'école, qu'une voisine, assise devant son portail, m'a dit : « Ta sœur est revenue ! ». J'ai couru vers la maison, aussi vite qu'un an et demi plus tôt sous les bombardiers, mais cette fois tout joyeux. Et elle était bien de retour.

Petit à petit, nous avons appris ce qu'elle avait subi. Plus tard, elle a écrit un livre : Un camp très ordinaire, qui nous en a révélé toute l'horreur.

Si j'ajoute que mon adolescence et ma jeunesse se sont déroulées sur le fond des guerres d'Indochine et d'Algérie où nous craignons que l'un de mes frères ou moi ne soit envoyé, on peut comprendre pourquoi la violence, celle des guerres, a été pour moi une préoccupation obsédante.

À dix-huit ans, parmi les livres laissés par ma sœur Micheline, j'ai trouvé une petite plaquette écrite par Jean Giono avant la guerre : Précisions, Vivre libre. Ce livre, d'un pacifisme radical, qui appelait les Français à refuser de participer à la guerre (Giono avait fait celle de 1914-1918 et il savait de quoi il parlait !), a été pour moi une révélation. Plus tard, Micheline, à qui sa participation à la Résistance avait valu une citation signée du Général De Gaulle et la Croix de guerre avec palmes, et qui n'en participait pas moins, en Suisse, à un réseau d'accueil des insoumis et des déserteurs français qui refusaient la guerre d'Algérie, m'a abonné au journal de Louis Lecoin, *Liberté*, qui a encore entretenu mon pacifisme.

Mais le pacifisme m'a vite paru une attitude insuffisante face à une dictature. Et j'ai commencé à m'intéresser à Gandhi et à la non-violence. Plus tard, j'ai milité contre l'armement nucléaire, j'ai créé un centre d'information sur la non-violence, j'ai écrit des livres sur la défense civile non-violente, sur le commerce des armes et participé à force manifestations.

Il me restait encore une étape à franchir et c'est Françoise, mon épouse, qui m'y a aidé en me faisant lire, au cours de l'été 1986, alors que j'avais presque cinquante ans, le livre d'Alice Miller : C'est pour ton bien. Ce livre qui montre que la majorité des violences commises par les hommes, y compris les violences sociales et politiques, ont pour cause première des souffrances d'enfance dues notamment aux punitions corporelles qu'on croit indispensables pour éduquer les enfants, a été pour moi une illumination. Il expliquait non seulement le recours à la violence auquel sont conduits les enfants par simple imitation de ce qu'ils ont subi, mais aussi le manque d'empathie qui fait qu'on peut torturer ses semblables sans états d'âme, et le manque d'imagination qui fait qu'on ne cherche pas à résoudre les conflits autrement que par la violence.

Depuis, je n'ai cessé d'approfondir cette découverte. J'ai écrit plusieurs livres pour contribuer à la faire connaître.

Aussi, quand, en mars 2006, Franck Fiorentino, animateur technique à RCF, la radio

chrétienne du Var, m'a proposé d'enregistrer des chroniques sur la non-violence, je n'ai pas hésité une seconde à accepter. D'autant plus que le format qu'il me proposait, des chroniques de 90 secondes, convenait parfaitement à mon laconisme naturel.

Le premier enregistrement a eu lieu au mois de mai suivant. Et la première chronique a été diffusée en septembre 2006.

Cela fera quatre ans cette année<sup>1</sup> que ces chroniques sont diffusées. Et au bout du compte, malgré leur brièveté, mises les unes à la suite des autres, elles offrent de quoi faire un livre.

J'ai alimenté ces chroniques d'abord avec toute la recherche que j'avais précédemment faite sur la non-violence depuis plus de quarante ans, mais aussi avec l'actualité qui offre souvent des formes d'action non-violente ou voit apparaître des personnalités qui pratiquent la non-violence.

J'ai aussi fréquemment nourri ces chroniques de mes recherches sur la violence éducative et sur les moyens d'élever les enfants sans violence.

On ne fera jamais trop connaître la non-violence. J'espère que ce petit livre où chacun pourra picorer à son gré quelques graines, dans l'ordre ou dans le désordre, contribuera à diffuser la géniale invention de Gandhi.

---

1 Le texte a été écrit à la fin du mois d'août 2009

# Pourquoi parler de non-violence ?

Pourquoi une chronique de la non-violence sur RCF ? On peut se poser la question.

Pourtant si la non-violence est le respect actif d'autrui et si le respect est une des formes de l'amour, il semble normal qu'une chronique de la non-violence ait sa place sur une radio chrétienne.

La non-violence, c'est la forme que doivent prendre l'amour et le respect dans les situations de conflit.

Comment faire pour se défendre contre un adversaire violent tout en le respectant si on ignore les moyens qui permettent à la fois de le respecter et de se défendre efficacement ?

Comment faire pour intervenir activement dans des situations d'injustice si tous les moyens de la négociation ont été épuisés en vain, si l'on a même épuisé tous les moyens légaux, et si on ne veut pas recourir à la violence ?

Nous croyons souvent que dans de telles situations, il n'y a plus qu'un recours : la violence.

Nous le croyons d'autant plus que, souvent, sans nous en rendre compte, nous avons baigné dans une culture de la violence dès notre plus jeune âge.

Que nous faisaient nos parents quand nous avions désobéi à une de leurs consignes ? Et bien, souvent, ils nous donnaient des coups, des gifles, des fessées. Ou même des coups de ceinture, de martinet ou de bâton. Ils nous apprenaient ainsi que le moyen normal de résoudre les conflits, c'est la violence exercée par le plus fort sur le plus faible.

C'est pourquoi cette chronique de la non-violence portera aussi sur la violence éducative.

# Qu'est-ce que la non-violence ?

Qu'est-ce que la non-violence ?

C'est un ensemble de moyens, qui, dans les situations de conflit, permettent de se faire respecter tout en respectant la personne de son adversaire.

La non-violence, c'est aussi une attitude intérieure de communication et d'écoute par laquelle on s'affirme, mais sans empiéter sur le territoire de l'autre, sans coller sur lui des étiquettes (*Tu es désagréable, tu es égoïste !*) qui empêchent une véritable communication.

Le mot composé non-violence apparaît pour la première fois en 1920, en anglais d'abord, dans la bouche et sous la plume de Gandhi qui traduit ainsi le mot sanskrit "*ahimsa*" qui signifie en fait "*non-nuisance*". Et ce mot a été repris en français en 1924. C'est donc une notion récente dans l'histoire des hommes, à peine plus de trois quarts de siècle. Il n'est pas étonnant qu'elle soit encore très mal connue.

D'autant plus que la non-violence est pour nous, en quelque sorte, une invention exotique venue d'une tradition étrangère.

Peut-on dire, d'ailleurs, que c'est une invention de Gandhi ?

Pas exactement. Gandhi a synthétisé plutôt qu'inventé la non-violence. Plusieurs moyens non-violents (la grève, le refus d'obéissance), sont évidemment très anciens. Mais ces moyens, quand ils étaient employés, étaient rarement associés au refus de la violence. En refusant la violence, Gandhi a été amené à chercher des moyens d'action compatibles avec ce refus et à réaliser un véritable arsenal non-violent qui s'est encore enrichi depuis sa mort.

# Faut-il être héros ou saint pour pratiquer la non-violence ?

Rappeler, comme je l'ai fait dans ma précédente chronique, que la non-violence est une invention de Gandhi, peut donner l'impression qu'il faut être une sorte de saint ou d'ascète pour pratiquer la non-violence.

Ce n'est pas du tout le cas.

De multiples actions non-violentes ont été menées par des personnes ordinaires qui ne partageaient ni les croyances, ni la culture ni le haut degré d'ascétisme et d'héroïsme qu'il avait atteint.

Des hommes et des femmes qui, dans d'autres circonstances, s'étaient comportés de manière violente, ont pu agir avec beaucoup de constance et de courage de façon tout à fait non-violente

Certains modes d'action non-violents exigent un réel courage et même parfois un véritable esprit de sacrifice. Mais dans une campagne non-violente, tout le monde n'a pas à effectuer des actes risqués de désobéissance civile. Une minorité de volontaires peuvent les réaliser, le gros des participants se contentant d'actions de soutien moins risquées.

Et même, alors que l'action violente reste en général limitée aux hommes adultes et souvent jeunes, l'action non-violente, qui n'exige pas de ceux qui la pratiquent de force physique particulière et qui est beaucoup moins meurtrière que les conflits armés, peut facilement mobiliser les femmes, les personnes âgées et même les enfants.

Il m'est arrivé, alors que j'avais déjà les cheveux bien grisonnants, de participer à un sit-in et d'être porté comme un paquet par les policiers. Le fait que je ne sois pas de la prime jeunesse a un peu gêné les policiers et m'a permis de leur expliquer, pendant qu'ils me portaient, le pourquoi de la manifestation.

# La non-violence face au nazisme

Beaucoup de gens pensent que la non-violence ne peut être efficace que face à un adversaire relativement humain.

Pourtant, plusieurs actions non-violentes ont été efficaces face au régime nazi peu suspect d'excès d'humanité.

J'en donnerai trois exemples.

Quand Hitler a commencé à éliminer les malades incurables et les malades mentaux, il était au sommet de sa puissance et rien ne semblait pouvoir l'arrêter. Pourtant, un évêque, Mgr von Galen, récemment béatifié à Rome, a osé, le 3 août 1941, dénoncer publiquement, dans un sermon historique, cette élimination des "compatriotes improductifs". Et cela a suffi pour que ce programme qui n'avait aucune raison de s'arrêter, soit suspendu trois semaines plus tard. Hitler craignait en effet de perdre la Westphalie où résidait Mgr von Galen. La dénonciation publique avait suffi à arrêter le rouleau compresseur nazi apparemment invincible.

Deuxième exemple : en 1943, des femmes allemandes, épouses de juifs, ont réussi non seulement à faire libérer leurs maris déjà parqués en plein cœur de Berlin, en vue de leur déportation, mais même à faire revenir 35 hommes déjà déportés à Auschwitz. Qu'ont-elles fait pour cela ? Elles ont manifesté publiquement, d'abord par dizaines, puis par centaines, puis par milliers, en criant : "Rendez-nous nos maris!".

Le troisième exemple, plus spectaculaire encore, au prochain numéro.

# La non-violence face au nazisme en Bulgarie

Le troisième exemple de résistance non-violente réussie au régime hitlérien a concerné tout un pays.

La Bulgarie était dans une situation un peu semblable à celle de la France, avec un gouvernement qui collaborait avec Hitler.

Lorsque Hitler voulut entamer la déportation des juifs bulgares, il n'avait donc aucune raison de s'attendre à des difficultés.

Mais, manque de chance pour lui, il n'existait en Bulgarie aucune forme d'antisémitisme. C'était dû en particulier au fait qu'au XIXe siècle, les juifs bulgares s'étaient solidarisés avec le peuple bulgare contre les Turcs qui occupaient leur pays.

Ce qui fait que lorsque l'ordre a été donné par les autorités de rassembler les juifs dans quelques villes en vue de les déporter vers la Pologne, la population bulgare s'est collectivement opposée à ce projet. Et elle l'a fait sans armes, par des pétitions, des manifestations de rue, l'engagement de nombreuses personnalités, notamment religieuses (la Bulgarie est de religion orthodoxe).

Par trois fois, les autorités ont tenté de déporter la population juive. Par trois fois, la résistance non-violente de la population a empêché cette déportation.

Certes, les juifs bulgares ont souffert parce qu'ils étaient parqués dans des conditions difficiles, mais aucun d'entre eux n'a été déporté. Cinquante mille hommes, femmes et enfants ont ainsi été sauvés.

Malheureusement, toute médaille a son revers, et les Bulgares n'ont rien pu faire pour les juifs de Thessalonique dont les convois ont traversé la Bulgarie en route vers Auschwitz.

La non-violence ne peut pas tout faire. Mais la violence non plus.

# Non-violence et violence éducative ordinaire

Les auditeurs qui ont écouté ma première chronique ont peut-être été surpris de m'entendre évoquer, à propos de la non-violence, la violence éducative ordinaire des gifles et des fessées qui, dit-on, "n'ont jamais fait de mal à personne".

Pourtant, il est à mes yeux tout à fait clair que la violence éducative est une des sources de la violence humaine et même d'une grande partie de ce que nous dénonçons comme le mal. Et qu'on aura donc du mal à s'orienter vers la non-violence si l'on ne renonce pas à ce mode d'éducation.

Pour bien le comprendre, il faut avoir une idée de la réalité de la violence éducative.

Il faut savoir que la violence éducative telle que nous la connaissons est le résidu heureusement très atténué du droit de vie et de mort des parents sur les enfants qui existait dans un grand nombre de civilisations, dont la civilisation biblique, et qui existe malheureusement encore dans certaines régions du monde.

Il faut savoir aussi que jusqu'au XIXe siècle chez nous, et aujourd'hui encore dans un très grand nombre de pays, le niveau ordinaire de la violence éducative était ou est encore la bastonnade.

Et ce mode de traitement des enfants a duré depuis les premières civilisations dotées d'une écriture, presque jusqu'à nos jours en Europe, et souvent jusqu'à nos jours ailleurs.

Comment s'étonner qu'après avoir été soumis "pour leur bien", à de tels traitements, auxquels aucun animal n'a jamais été soumis par ses parents, les petits des hommes soient devenus des êtres capables des pires cruautés ?

# Non-violence et situations d'urgence

La non-violence, c'est très bien, dit-on, mais dans les situations d'urgence, on est bien obligé de recourir à la violence.

Il est vrai que dans les cas d'agression individuelle, face à un agresseur fou furieux, on risque d'être contraint soit à la fuite, soit à la paralysie sur place, soit à la violence (ce qui ne nous sauvera pas obligatoirement !).

Mais heureusement pour nous, les agressions par un fou furieux sont quand même plutôt rares.

Et les situations d'urgence où il est vraiment possible d'intervenir individuellement et efficacement par la violence sont en fait rarissimes, soit par manque de temps, soit par manque de moyens.

Si l'on se donnait vraiment les moyens de la violence, il faudrait que chacun sorte armé. On imagine alors quel Far West deviendrait la société !

D'ailleurs, combien de personnalités protégées par des garde du corps bien entraînés, n'en ont pas moins été assassinées. Et beaucoup de policiers armés aussi. Il est donc vain de chercher du côté des armes et de la violence une protection sûre.

Quant aux conflits collectifs depuis 1945, la durée moyenne des guérillas, guerres civiles, luttes terroristes, à travers le monde, a été de 23 ans ! Comme rapidité, on fait mieux. Résultat : des centaines de milliers de morts, des pays exsangues, l'abandon sur place de millions de mines anti-personnels qui tuent ou mutilent chaque jour des milliers d'enfants et d'adultes.

Est-il raisonnable de croire encore à la rapidité d'action de la violence ?

# Peut-on défendre l'injustice par la non-violence ?

Peut-on défendre n'importe quelle cause par la non-violence ?

L'action non-violente fait largement appel à l'opinion publique. Elle cherche autant que possible à susciter la sympathie. On ne peut donc défendre longtemps par la non-violence que des causes qu'il soit possible de communiquer, d'expliquer clairement à tous ceux dont on veut se faire des alliés. Si la cause défendue peut aussi trouver un écho, même s'ils la combattent, dans l'esprit de certains adversaires, ce n'est que mieux. Des intérêts strictement particuliers ou des privilèges remplissent mal ces conditions parce qu'ils ne pourront trouver d'écho que dans l'esprit d'un petit nombre.

La cause défendue doit aussi présenter une certaine cohérence. On peut difficilement lutter par la non-violence contre une violence que l'on fait soi-même subir aux autres. Les dix grévistes de la faim irlandais que Margaret Thatcher a pu laisser impitoyablement mourir les uns après les autres en 1981, auraient sans doute trouvé plus de soutien dans l'opinion publique s'ils n'avaient pas été eux-mêmes solidaires d'un terrorisme impitoyable.

Inversement, on a vu bien des fois des pouvoirs pourtant puissants très embarrassés pour réprimer des actes de désobéissance civile non-violente, parce que la cause défendue par ces moyens paraissait indiscutable et qu'elle avait touché l'opinion publique.

La Déclaration universelle des Droits de l'Homme des Nations Unies offre une base juridique solide pour définir les causes qui peuvent être le mieux défendues par la non-violence.

# La parole, arme non-violente

Comme on l'a vu précédemment, une cause qui puisse être comprise et reconnue par le plus grand nombre est une condition d'efficacité pour la non-violence.

La parole est ensuite la première arme à laquelle il est logique d'avoir recours pour résoudre un conflit. Nous avons tous sans doute l'expérience de situations difficiles que nous avons pu régler simplement par la parole.

Mais la parole n'est pas qu'un moyen d'action. Elle est aussi un but. Le contraire de la guerre entre individus et groupes humains n'est pas la paix mais l'échange, la relation, la communication. La communication, quand elle est sincère, est en fait le ferment de la paix, la condition essentielle pour qu'elle soit durable. C'est grâce à elle que nombre de conflits possibles se résolvent avant même d'éclater. Si l'on en croit un proverbe africain rapporté par l'écrivain malien Amadou Hampathé Bâ, « *il existe toujours au moins une parole capable de désarmer quelqu'un immédiatement* ».

Nous savons tous qu'il est inévitable, dans un couple ou une famille où l'on ne parle pas, que des conflits couvent sous ce silence, conflits qui, soit éclateront un jour en violences, soit détruiront silencieusement l'équilibre physique et mental des protagonistes.

La communication n'est cependant pas une panacée. Comme le dit le titre du livre de Marshall Rosenberg sur la communication non-violente, dont je reparlerai plusieurs fois, "Les mots sont des fenêtres ou bien ce sont des murs". Il y a des mots, des jugements, un certain ton, parfois qui sont des violences.

# Marcher peut être agir

Un moyen d'action non-violent est de plus en plus utilisé depuis quelques années : la marche.

Dans le contexte actuel, elle est souvent utilisée pour exprimer l'indignation collective devant un meurtre ou une "bavure" policière. Son but est quelquefois aussi d'éviter d'autres formes de manifestations qui elles seraient violentes. On voit souvent, à la tête de ces marches, les parents de victimes qui, tout en exprimant leur peine, appellent au calme.

L'affaire Dutroux, en Belgique avait ainsi donné lieu à une gigantesque "marche blanche", tous les participants portant des vêtements blancs.

La marche comme mode d'action est une invention de Gandhi. Pour protester contre l'interdiction faite à ses compatriotes d'exploiter le sel, il avait organisé une grande marche dont le but était de se rendre au bord de la mer et d'y puiser de l'eau pour en recueillir symboliquement le sel.

L'intérêt de ce mode d'action est qu'il permet d'occuper à la fois le temps (la marche peut durer plusieurs jours comme celle de Gandhi) et l'espace puisqu'elle permet de toucher plusieurs lieux successivement dans une ville, dans un pays. Elle peut se faire à pied, à bicyclette, à vélomoteur, en voiture, en tracteur même. Pour peu que les participants soient nombreux, elle devient un événement médiatique et une démonstration de force sans violence.

Elle peut s'accompagner de slogans, mais souvent une marche silencieuse dont le but s'exprime par des banderoles, des pancartes et des chasubles est plus impressionnante qu'une marche bruyante.

# Droit et devoir de désobéissance dans l'armée

En décembre 2005, le Bulletin officiel des armées a modifié de façon intéressante un décret relatif à la discipline générale militaire. Celui-ci prévoit qu'un subordonné *“ne doit pas exécuter un ordre prescrivant d'accomplir un acte manifestement illégal ou contraire aux règles du droit international”*. En vertu des nouvelles dispositions, le militaire *“doit refuser”* d'exécuter un ordre illégal et *“le militaire fait savoir son refus, par tous moyens et dans les plus brefs délais, soit au ministre de la défense, soit à son chef d'état-major d'armée, soit à l'inspecteur général de l'Arme”*.

Il faut se réjouir de voir que l'armée elle-même reconnaît ainsi le droit à la désobéissance pour motif de conscience et que la désobéissance devient même un véritable devoir lorsqu'un ordre donné est manifestement illégal ou contraire aux règles du droit international.

Ainsi, aujourd'hui, le général de Bollardière ne se retrouverait plus en forteresse pour avoir refusé la pratique de la torture.

Curieusement, la discipline militaire rejoint ainsi la pensée de saint Thomas d'Aquin qui, dans sa Somme théologique écrivait que *“Dans un conflit entre l'autorité et la conscience, c'est la conscience, même erronée, qui doit l'emporter, car aucun homme ou aucune femme ne peut appliquer une loi sans la soumettre à sa conscience”*.

Domage que ces excellents principes n'aient pas toujours été mis en pratique, dans l'armée comme dans l'Église et que le philosophe Bayle ait dû rappeler, au XVIIIe siècle *“les droits de la conscience errante”* !

# Imaginer autrui, facteur de paix

Le 4 octobre 2005, dans un article du Monde, le romancier israélien Amos Oz a écrit : *“Je crois qu’imaginer l’autre constitue un antidote puissant au fanatisme et à la haine (...) Imaginer l’autre n’est pas seulement un outil esthétique. C’est aussi à mon avis une obligation morale essentielle.”*

Il est rare de voir présenter la capacité d’imaginer autrui comme un facteur de paix.

Pourtant, la capacité d’imaginer l’autre c’est précisément ce qu’on appelle l’empathie. C’est la capacité que nous avons d’identifier les émotions des autres aux mimiques de leur visage. Elle nous permet de reconnaître les autres, non pas intellectuellement mais émotionnellement, comme des semblables. C’est la base même de l’altruisme véritable.

En effet, sans cette capacité d’empathie, nous serions insensibles aux émotions des autres, plaisir ou souffrance. Nous deviendrions capables de torturer un de nos semblables sans état d’âme.

Sans cette capacité, les plus belles idées morales et religieuses ne sont plus, comme l’a écrit Alice Miller, que des prothèses sur un membre absent, prothèses qui, en cas de crise, sont incapables de nous aider à rester des hommes, c’est-à-dire des frères des autres hommes.

Sans cette capacité, les idéologies politiques ou religieuses qui sont les bases du fanatisme peuvent servir à justifier l’oppression, le meurtre, la torture. Parce qu’on ne ressent plus la souffrance de ses semblables, les idées deviennent des idoles à qui l’on peut sacrifier autrui en toute bonne conscience.

# Les statistiques sur la violence

Les statistiques sur la violence sont toujours difficiles à interpréter. Ainsi, elles nous disent qu'en France la violence contre les personnes augmente partout.

Mais ce ne sont pas les violences auxquelles on pense qui augmentent le plus, celles, par exemple, qui nous feraient craindre d'être agressés dans la rue. Non, les violences qui augmentent, ce sont celles de la sphère privée, de la famille, notamment les violences conjugales.

Et si on s'informe un peu plus, on s'aperçoit que ce ne sont pas les violences qui ont augmenté, mais plutôt la sensibilité à ces violences et le fait que davantage de victimes portent plainte. Comme le dit un représentant de l'Observatoire National de la Délinquance : *“Cette tendance s'explique par un meilleur report des atteintes auprès des autorités”*.

Mais il faut savoir aussi que ces statistiques sont loin d'être complètes. Toute une catégorie d'êtres humains reçoit quotidiennement des milliers de coups. Si ces violences étaient comptabilisées, elles feraient exploser les statistiques. Il s'agit des gifles, des fessées, des coups de toutes sortes que reçoivent les enfants. Quand un adulte reçoit une gifle, s'il porte plainte, la gifle qu'il a reçue entre dans les statistiques des violences. Mais les violences subies par les enfants, à moins qu'elles aient laissé des traces et que quelqu'un les ait signalées, n'y entrent pas.

Et c'est bien dommage, car ce sont probablement elles qui sont la source, par imitation, de la majorité des violences des adultes et il serait temps qu'on en prenne conscience.

# Pourquoi l'IRA a renoncé à la lutte armée

En juillet 2005, l'IRA, l'Armée Républicaine Irlandaise, a annoncé l'abandon définitif de la lutte armée après 90 ans d'un conflit qui a fait 3600 morts depuis 1970.

Mais se rappelle-t-on que ce qui a provoqué cet abandon de la lutte armée, ce sont d'abord des femmes, et par un mode d'action totalement non-violent.

Le 31 janvier 2005, Robert Mac Cartney, père de famille catholique de 33 ans, était assassiné par des membres de l'IRA.

La réaction habituelle aux meurtres commis par l'IRA était le silence. Tout le monde, par crainte de représailles, refusait de dénoncer les auteurs des crimes, pourtant connus de tous.

Mais Robert Mac Cartney avait cinq sœurs et une compagne et celles-ci ont décidé de ne pas se taire. Passant outre aux menaces de l'IRA puis à ses propositions de liquider les assassins, les six femmes ont répliqué qu'elles ne voulaient pas la vengeance mais la justice. Après avoir fait campagne en Irlande, elles sont allées aux États-Unis où, entourées par les sénateurs Edward Kennedy et Hillary Clinton, elles ont été reçues par George Bush. Elles ont expliqué qu'elles voulaient "dissiper toute vision romantique" de l'IRA, transformée comme beaucoup d'organisations de lutte armée, en entreprise de gangstérisme. Elles ont ainsi contribué au changement de l'opinion publique.

Ayant perdu toute popularité, l'IRA et le Sinn Fein n'ont plus eu d'autre issue que de communiquer les noms des auteurs du meurtre et de renoncer définitivement à la lutte armée.

Et ce résultat a été obtenu par des femmes désarmées qui demandaient simplement la justice.

# Les déboulonneurs de pub

La violence peut se manifester par des actes, par des paroles, mais aussi à travers des objets dont la vue nous est imposée de telle façon qu'ils occupent une grande partie de notre espace visuel.

La publicité peut souvent être considérée comme une véritable violence. Ne parle-t-on pas de "matraquage publicitaire" ? Elle est d'autant plus pernicieuse qu'elle cherche souvent à atteindre les adultes par le biais des enfants. Et en plus, c'est nous qui la payons puisque son coût est inclus dans le prix des produits que nous achetons.

Certains consommateurs ont décidé de réagir. Et leur action est assez exemplaire.

En bons non-violents, ils ont choisi un objectif limité et accessible. Ils ne demandent pas l'interdiction de la publicité. Ils demandent seulement que la taille des panneaux publicitaires, actuellement de 4m sur 3, soit limitée à 50cm sur 70.

En bons non-violents aussi, ils agissent par les moyens de la désobéissance civile en barbouillant de slogans, à la peinture, des panneaux publicitaires.

Toujours en bons non-violents, ils le font publiquement, en plein jour, en un lieu de grand passage. La presse et les médias sont conviées à assister au délit, ce qui ne manque pas d'attirer aussi la police.

En bons non-violents également, ils expliquent clairement le sens de leur action par des tracts distribués aux passants et par des interviews.

Et en bons non-violents enfin, ils n'opposent aucune résistance à leur interpellation par la police.

On peut s'informer plus précisément sur cette action sur le site [www.deboulonneurs.org](http://www.deboulonneurs.org).

# Chiens de garde et autodéfense

On recourt souvent à des moyens de défense potentiellement violents pour assurer sa sécurité. Mais quelle est leur efficacité défensive réelle.

Par exemple, les chiens de garde nous protègent-ils ? Chaque année 250 000 personnes se font mordre en France, sans compter, bien sûr, celles qui ne déposent pas plainte. C'est près de 700 personnes par jour ! Une toutes les deux minutes ! 70% de ces victimes sont des enfants de moins de 12 ans, souvent les enfants du maître du chien, et souvent blessés au visage et parfois défigurés. Les autres victimes les plus nombreuses sont les facteurs : trois blessés par jour ! Je doute fort que les voleurs et les agresseurs éventuels puissent faire le dixième ni peut-être le centième des dégâts causés par les 71 000 chiens de garde censés nous protéger.

D'autres personnes, pour assurer leur sécurité, se procurent une ou des armes à feu. Mais quand on analyse l'usage réel de ces armes, on s'aperçoit que les suicides, les accidents et les meurtres survenus entre époux ou amis sont les usages les plus fréquents. Les cas d'autodéfense réelle sont rarissimes. Ainsi, posséder une arme à feu chez soi, c'est risquer, un jour de déprime, de se suicider; de tuer sa femme ou son mari dans un moment de jalousie ou un de ses enfants qu'on a pris pour un rôdeur. Et il n'est pas rare, ce qui est un comble, que des cambrioleurs désarmés qui pénètrent dans une maison en ressortent armés des armes du propriétaire qu'ils ont dérobées.

Les crocs des chiens, tout autant que les cartouches, sont beaucoup plus pour nous des menaces que des moyens d'assurer notre sécurité.

# Non-violence Place Tiananmen

On n'oubliera pas de sitôt l'extraordinaire action non-violente menée par les étudiants chinois, à Pékin, sur la Place Tiananmen au printemps 1989, pour demander une libéralisation du régime.

Cette action qui a réuni jusqu'à un million de manifestants, s'est terminée tragiquement par la mort de 1500 à 3000 étudiants et plusieurs milliers de blessés, l'armée ayant tiré sur les étudiants. La non-violence aboutit parfois à des échecs. Mais en cas de résistance violente, l'échec aurait été bien pire.

Ling Chai, une des meneuses du mouvement qui vit actuellement aux États-Unis, a donné récemment d'intéressants détails sur cette manifestation. Elle a expliqué, dans une interview au Monde, que l'option de la non-violence s'est imposée naturellement. Les étudiants ont décidé de ne pas sombrer dans le piège des armes de l'adversaire. Or, ce piège existait bel et bien. Le gouvernement chinois (je cite) *“avait fait déposer des munitions et des mitraillettes à deux pas de la place afin de tenter les plus désespérés des étudiants et d'avoir une raison de réprimer. Chaque fois, dit Ling Chai, nous les avons fait renvoyer à la police ou à l'armée.”* Elle évoque alors le fameux film où un jeune homme arrête pendant quelques minutes à lui tout seul une colonne de blindés. Elle ajoute : *“Comme le jeune homme, c'est les mains nues que nous réclamions le dialogue.”*

Nul doute que, quand la Chine sera devenue une vraie démocratie, la manifestation de la place Tiananmen sera célébrée comme un des grands moments de l'histoire de ce pays.

# Solidarité avec les enfants de sans-papiers

L'année scolaire 2005-2006 a vu commencer en France une étonnante action non-violente de désobéissance civile.

Suite à la menace d'expulsion qui pesait sur 20 000 familles de sans-papiers, des comités de soutien aux familles se sont constitués partout en France, au mois de septembre 2005, animés par des parents et des enseignants. Premier résultat : une circulaire du ministère de l'Intérieur a demandé aux préfets de ne pas expulser les familles d'enfants scolarisés avant l'été.

Mais au mois de mai, le projet de loi sur l'immigration relance la mobilisation.

Cette fois, des familles regroupées au sein du Réseau éducation sans frontières prennent le risque d'accueillir et de cacher les enfants dont la famille est menacée d'expulsion. Comme la loi interdit de laisser un enfant sans ses parents, cacher l'enfant, c'est protéger les parents de l'expulsion.

Les familles qui protègent ainsi les enfants s'exposent à cinq ans de prison et 30 000 euros d'amende.

Une pétition intitulée "Nous les prenons sous notre protection" recueille près de 70 000 signatures. Une autre pétition, lancée par la Ligue des Droits de l'Homme appelle à offrir aide et protection aux enfants, c'est-à-dire à entrer dans la désobéissance civile.

A Nantes, c'est une association œcuménique *L'Accueil d'abord*, qui regroupe des catholiques, des orthodoxes et des protestants qui protège les enfants menacés. Le plus étonnant, c'est qu'elle a obtenu des subventions de la mairie et du Conseil général.

# Punitions scolaires autorisées

En février 2005, un rapport, demandé par la défenseur des enfants, montrait que, dans les écoles, les enfants étaient encore parfois victimes de maltraitance : fessées déculottées, bouche scotchée, gifles pour bavardage, insultes, cheveux tirés, etc.

La violence subie par les enfants étant souvent la source de leur propre violence, à l'adolescence ou à l'âge adulte, il est bon de rappeler que toutes les punitions corporelles sont interdites depuis 1887.

Un décret de juillet 2000 précise quelles sont les punitions scolaires autorisées : inscription sur le carnet de correspondance, excuse orale ou écrite, devoir supplémentaire assorti ou non d'une retenue, exclusion ponctuelle d'un cours avec prise en charge de l'élève dans le cadre d'un dispositif prévu à cet effet. Justifiée par un manquement grave, l'exclusion doit demeurer exceptionnelle. Le décret précise : *“Les punitions infligées doivent respecter la personne de l'élève et sa dignité”*.

Sont interdites : toutes les formes de violence physique ou verbale, toute attitude humiliante, vexatoire ou dégradante à l'égard des élèves. Il faut également distinguer soigneusement les punitions relatives au comportement des élèves de l'évaluation de leur travail personnel. Ainsi n'est-il pas permis de baisser la note d'un devoir en raison du comportement d'un élève ou d'une absence injustifiée. Les lignes et les zéros doivent être également proscrits.

Mais pour que ces interdits soient efficaces, une formation des enseignants à la communication non-violente serait bien utile.

# Commission Vérité et Réconciliation

Si l'Afrique du Sud a évité le bain de sang qu'on pouvait craindre après la fin de l'apartheid, elle le doit beaucoup à la personnalité de Nelson Mandela et à la Commission Vérité et Réconciliation, présidée par Monseigneur Desmond Tutu.

Le principe de cette commission, inspiré de la justice africaine traditionnelle, était l'amnistie en échange de la vérité. Les auteurs d'exactions commises au nom de l'apartheid ou du combat contre elle devaient avouer leurs actes. Mais, selon Desmond Tutu, *“le principe de la justice réparatrice est de reconnaître l'humanité fondamentale des plus odieux criminels”*.

*“Nous avons cru, ajoute-t-il, que même le pire des racistes peut évoluer.”*

Pour lui, “la “justice réparatrice”, contrairement à la justice punitive, n'est pas axée sur la sanction. Elle vise avant tout à guérir. Le crime a porté atteinte à la relation, et c'est cette blessure qui doit être guérie. La justice réparatrice considère le criminel comme une personne, un sujet qui a le sens des responsabilités et la notion de honte, et qui doit être réinséré dans la société.

**Et il précise : *“Il ne s'agit pas d'être laxiste face au crime. Le criminel doit réaliser la gravité de son acte par la sanction prononcée, mais il doit y avoir de la place pour l'espoir, l'espoir que le criminel peut devenir un membre qui contribue utilement à la société, après avoir payé sa dette envers elle. Quand nous agissons envers une personne avec la conviction qu'elle peut progresser, qu'elle progresse, elle répond souvent à notre attente.”***

# Les Justes et l'altruisme

On entend dire très fréquemment que si la jeunesse d'aujourd'hui a tel ou tel ou tel défaut, c'est la faute de leurs parents qui ne les tiennent pas assez en bride.

Or, il existe aujourd'hui une étude qui remet complètement en question cette idée. Pourtant elle ne cherchait pas à répondre à cette question. Elle n'exprime pas une thèse, mais simplement un fait.

Un couple d'Américains, Samuel et Pearl Oliner, ont cherché à savoir comment on devenait altruiste. Et ils ont eu l'idée d'enquêter sur un ensemble de personnalités qui ont manifesté l'altruisme le plus pur. Il s'agit des personnes qui, pendant l'occupation allemande, ont secouru, en prenant les plus grands risques, les juifs persécutés. On connaît ces personnes parce qu'un institut israélien a entrepris de les répertorier et leur a donné le titre de "justes parmi les nations".

Si on peut parler de pur altruisme dans leur cas, c'est pour des raisons très précises. En général, elles ne connaissaient pas les personnes qu'elles ont sauvées. Elles n'avaient en commun avec elles ni la religion, ni la nationalité, ni souvent la langue. Non seulement elles n'avaient aucun intérêt à les sauver, mais en plus, elles risquaient leur vie. Elles ont souvent agi spontanément, souvent aussi sur une longue durée. Après la guerre, elles ne se sont pas fait connaître et il a fallu souvent de longues recherches pour les retrouver. Et presque toutes ont dit avoir agi "tout naturellement" et qu'elles ne pouvaient pas faire autrement. La suite (suspense !) au prochain numéro.

# L'éducation des Justes

J'ai dit, dans ma chronique précédente, en quoi ceux qui ont risqué leur vie pour sauver des juifs pendant la guerre ont manifesté l'altruisme le plus pur.

Un couple d'Américains, a donc interrogé 400 de ces "justes" pour savoir comment ils avaient été élevés.

Or, voici les quatre points que leurs réponses présentent le plus souvent :

- des parents affectueux ;
- qui leur ont transmis les valeurs de l'altruisme ;
- qui leur faisaient confiance ;
- et une éducation non autoritaire et non répressive.

Parmi ces quatre critères, quels sont ceux ou celui qui peuvent expliquer la formation de cette élite très minoritaire de l'altruisme estimée à 1% de la population européenne ?

L'affection, la plupart des parents en manifestent à leurs enfants. Les valeurs de l'altruisme, l'Europe chrétienne de l'époque où ces "justes" ont été enfants les enseignait. Mais il est probable que leurs parents ont su les leur transmettre par l'exemple.

La confiance est un élément beaucoup plus rare. L'amour des enfants s'accompagne souvent d'inquiétude et, par là, de défiance.

Mais le critère le plus rare, surtout à l'époque où ces justes ont été enfants, c'est l'éducation non autoritaire et non répressive. C'est vraisemblablement elle qui, conjuguée avec la confiance, a donné à ces "justes" l'audace de s'opposer au conformisme, aux lois racistes et de n'écouter que leurs sentiments d'humanité, habitués qu'ils étaient à agir selon leur conscience et non en obéissant à une autorité et à une violence extérieure.

À l'extrême opposé, les nazis, eux, ont subi pour la plupart une éducation autoritaire et répressive.

# Shirin Ebadi

Une des plus belles personnalités de notre époque est certainement Shirin Ebadi, l'avocate iranienne qui a reçu le Prix Nobel de la Paix 2003 pour son action en faveur des droits de l'homme, des femmes et des enfants en Iran.

Son action, bien sûr, est totalement non-violente. Les armes qu'elle utilise sont la parole et la loi.

Elle agit au grand jour, sans se cacher, et il est bien évident que ses adversaires, le pouvoir iranien, préféreraient la voir s'exiler.

Elle affirme sa foi en l'islam et cherche à démontrer que le véritable islam est compatible avec une société démocratique, qui respecte les droits des hommes et des femmes ainsi que ceux des enfants.

Elle a déjà subi la prison et elle a appris, au cours d'une de ses enquêtes qu'à une époque où le pouvoir iranien n'hésitait pas à faire assassiner ses opposants, elle avait été sur la liste des personnalités à exécuter.

**Au moment où j'enregistre cette chronique, en août 2006, le ministère de l'intérieur iranien a déclaré "illégal" le Centre des défenseurs des droits de l'homme, un groupe d'avocats qu'elle dirige et auquel le ministère a toujours refusé d'adjuger un permis depuis sa création en 2002. Comme par hasard, cette déclaration d'illégalité survient au moment où le Centre en question voulait enquêter sur la mort suspecte en prison d'un leader étudiant.**

Et au fait, comment devient-on Shirin Ebadi ? Comment a-t-elle été élevée ? Elle dit avoir eu des parents très ouverts qui ne l'ont jamais ni grondée ni punie. La même éducation qu'ont reçue les justes dont je vous ai déjà parlé.

# Les Folles de la Place de Mai

Le 30 avril 2007, les Argentins commémoreront les trente ans de l'action des Mères de la Place de Mai, entreprise en avril 1977 contre le coup d'État militaire de 1976.

Leur action non-violente a été une des plus durables (elle dure depuis trente ans), et des plus efficace (longtemps la seule forme de résistance possible, elle a contribué à la chute de la dictature sept ans après, en 1983).

Celles qu'on a appelées par dérision les Folles de la Place de mai ont manifesté tous les jeudis, sur cette place centrale de la capitale argentine. Elles réclamaient leurs enfants disparus, enlevés et souvent exécutés par le pouvoir argentin.

Pendant des années, chaque semaine, elles ont tourné autour du monument central de la Place, coiffées d'un fichu blanc portant la photo de leur fils ou fille disparu. Une fois par an, elles marchaient 24 heures d'affilée.

Quand la répression était trop dure, elles se mêlaient à des processions religieuses et se réfugiaient dans des églises.

Mais quand leur action a été un peu connue, on est venu les voir du monde entier, on les a filmées et il est devenu plus difficile de les arrêter.

Après la fin de la dictature, elles ont été accompagnées par les Grands-mères de la Place de Mai qui réclament qu'on leur rende leurs petits-enfants, enlevés à leurs parents et souvent adoptés par des familles de militaires. Sur 600, une soixantaine d'entre eux ont été retrouvés.

Action non-violente menée par des femmes, l'action des Mères de la Place de Mai a servi d'exemple, depuis 1977 à bien d'autres actions à travers le monde.

# Café-Parents au Pradet

Je voudrais signaler aujourd'hui une initiative locale qui peut intéresser les auditeurs qui sont parents ou même grands-parents.

Une association nommée *La Parent'Aise* (Aise : A-I-S-E : son but est que les parents soient "à l'aise") a créé au Pradet un Café-parents.

Quel rapport, penserez-vous peut-être, avec la non-violence ?

Et bien c'est qu'un de ses buts est de faire que la relation d'éducation ne soit plus, contrairement à ce qu'elle a été pendant longtemps, une relation fondée sur la violence, même apparemment minime. Parce que cette violence souvent inséparable de l'éducation est la cause, je l'ai dit ici plusieurs fois, d'un grand nombre de violence des adolescents et des adultes. Pour la simple raison que les enfants sont des imitateurs nés qui enregistrent automatiquement les comportements auxquels ils assistent, surtout s'il s'agit des comportements des modèles dont ils dépendent : leurs parents. Si on habitue les enfants à considérer la violence comme un moyen normal de résoudre les conflits, pourquoi ne retiendraient-ils pas cette leçon pour leur vie d'adultes ?

Le Café-Parents du Pradet est donc un lieu où l'on essaie d'aborder les divers aspects de l'éducation en cherchant des solutions qui soient à la fois respectueuses des enfants et des parents.

Ces rencontres ont lieu de 9 heures à 11 heures les premier et troisième samedis de chaque mois, en période scolaire dans une villa dépendant de l'école Marcel Pagnol, à l'entrée du Pradet côté Toulon. Entrée et consommations gratuites. Les enfants peuvent être accueillis sous la responsabilité des parents.

# Akbar Ganji, non-violent iranien

Un Iranien, le journaliste Akbar Ganji, mène une action non-violente tenace pour la démocratisation du régime iranien.

Son évolution montre d'abord qu'on peut changer car Akbar Ganji a d'abord été, en 1979, à vingt ans, Gardien de la Révolution, donc islamiste pur et dur. Il quitte ce mouvement au milieu des années quatre-vingt et, fin 1998, en dénonçant les meurtres d'intellectuels il met en cause de hauts responsables politiques. En avril 2000, il est arrêté et condamné à 10 ans de prison pour "atteinte à la sécurité de l'État", "insultes aux valeurs sacrées du régime" et "propagande".

En 2005, du fond de sa prison, il entame une grève de la faim dont l'écho est international.

Adopté comme prisonnier d'opinion par Amnesty International, soutenu par la mobilisation interne en Iran, il a été libéré, il y a un peu moins d'un an, le 18 mars 2006. Mais, dans son pays, il risque encore entre 20 ans de prison et la peine capitale.

Pour lui, la désobéissance civile c'est *"d'accepter de violer les lois injustes et d'assumer le risque d'être condamné pour cette violation"*. *"Si l'on respecte l'interdiction légale de réunion, dit-il, on est mort. À nous de briser ces interdits, de réussir à traduire cette désobéissance civile (grève, manifestation, sit-in, boycott de l'université) en termes politiques et de façon pacifique"*. La grève de la faim de près de 60 jours qu'il a menée lui a valu des appels de Georges Bush, de l'Union Européenne et de Kofi Annan.

Mais il refuse une intervention armée en Iran et il appelle l'Occident à soutenir les défenseurs des droits humains.

# L'estime de soi

Parmi les motivations de la violence, une des moins connues mais pourtant des plus puissantes est certainement le manque d'estime de soi, le manque de confiance en soi.

Quand on ne s'estime pas, quand on ne s'aime pas, quand on n'a pas confiance en soi, ou bien on s'écrase devant les autres et souvent devant les plus violents, ou bien on cherche à leur en imposer par la force de sa voix ou de ses poings.

Au contraire, quand on s'estime suffisamment soi-même, on n'a pas besoin d'imposer son point de vue pour exister. On peut alors avoir avec les autres une relation non autoritaire, non dominatrice, véritablement non-violente. On peut être présent devant eux sans chercher à prendre le pouvoir sur eux.

Dans le principe biblique du Lévitique : Tu aimeras ton prochain comme toi-même, la deuxième partie du précepte est aussi importante que la première. Peut-on aimer, reconnaître les autres, si on ne s'aime pas, si on ne se reconnaît pas soi-même ?

Mais l'amour de soi, pas plus que l'amour des autres ne peut obéir à la commande. Et la condition de l'estime de soi est souvent d'avoir été estimé, et estimé sans conditions, quand on était enfant.

Aux parents qui veulent aider leurs enfants à acquérir une bonne estime d'eux-mêmes, je signale une petite collection de trois livres : L'estime de soi de 0 à 6 ans, L'estime de soi des 6-12 ans et L'estime de soi des adolescents. On peut se les procurer sur le site du bimestriel Non-violence actualité : [www.nonviolence-actualite.org](http://www.nonviolence-actualite.org). Le prix de chacun de ces livres est de 12€.

# Des affiches pour la non-violence

Certaines écoles utilisent des affiches pour apprendre aux enfants la non-violence. Leur avantage, c'est qu'elles restent en permanence à la vue des élèves après avoir servi de base à une leçon. Illustrées de bandes dessinées, leur lecture est facile et attrayante pour les enfants.

Ces affiches sont de bons moyens d'apprendre aux enfants à la fois à s'affirmer et à respecter les autres.

La première de ces affiches s'intitule : *7 attitudes face à la violence* et suggère d'abord aux enfants de :

- Refuser d'être victime
- Oser dire
- Susciter le respect

L'enfant y apprendra aussi comment devenir médiateur.

La seconde affiche affirme : *Face à la violence, le respect.*

La troisième affiche apprend aux enfants à identifier leurs émotions, compétence fondamentale pour les exprimer par des mots plutôt que par des coups.

La suivante suggère en quatorze dessins comment vivre ensemble, comment perdre sans haine, gagner sans écraser, donner son avis, écouter l'autre...

L'idée que coopérer ça enrichit la vie est illustrée par deux ânes liés à une même corde qui cherchent d'abord vainement à atteindre deux tas de foin dans deux directions opposées. Ils ne parviennent à s'alimenter que lorsqu'ils comprennent qu'il vaut mieux aller ensemble vers le premier tas de foin puis vers l'autre.

La sixième affiche montre ce qu'il faut faire face à un conflit, la septième comment devenir médiateur et la huitième comment lutter contre une injustice.

Ces affiches assorties d'un livret d'activités pour le maître sont en vente sur le site de Non-Violence Actualité. Elles coûtent 3€60 port compris.

# La médiation

Dans une société qui cherche à s'orienter vers moins de violence, une fonction importante est celle de médiateur.

La médiation est l'intervention d'une tierce personne pour établir ou rétablir la communication entre des personnes en conflit. Le médiateur ou la médiatrice n'a pas pour fonction de définir un gagnant ou un perdant, comme le font juges et arbitres, mais de renouer les fils pour que les parties en présence tentent elles-mêmes d'apporter une solution à leur conflit. La médiation est donc particulièrement utile quand la confrontation a dégénéré en rupture de la relation et en violence.

La médiation peut s'exercer dans différents champs. On peut parler de médiation familiale, de médiation scolaire, de médiation en entreprise ou encore de médiation politique.

Il s'agit d'une fonction nouvelle qui, de plus, crée de nouveaux métiers.

Ce qui est particulièrement intéressant, c'est que la médiation commence à être enseignée dans les écoles. Des élèves volontaires y sont formés. Ils apprennent à être à l'écoute des autres, à comprendre ce qu'ils ressentent, effort particulièrement difficile et formateur, notamment à l'époque de l'adolescence où l'on est volontiers plus centré sur soi.

Ainsi, un de ces adolescents formé à la médiation disait : *“Ça a changé mon comportement. Quand je m'énerve, j'essaie de comprendre, de réfléchir avant de parler ou de faire des gestes. J'essaie de comprendre le point de vue de l'autre, de me mettre à sa place”*.

Pour les enseignants, il existe plusieurs livres et DVD sur la médiation. Vous pouvez m'en demander les titres.

# Le racket

La forme de violence qu'est le racket est à la huitième place dans le classement des signalements de violences scolaires dans le second degré, mais il existe dès l'école primaire.

Son repérage est difficile car ses victimes n'osent pas en parler et vivent dans la solitude cette expérience humiliante qui les fait douter d'eux-mêmes. Les auteurs de racket menacent en effet leurs victimes de représailles s'ils en parlent à qui que ce soit. Parfois même ils contraignent leurs victimes à voler pour obtenir ce qu'ils désirent. Dans ce cas, la culpabilité s'ajoute à l'humiliation. On voit ainsi parfois des élèves se refermer sur eux-mêmes, s'assombrir, moins bien travailler ou, au contraire, surinvestir dans leur travail. Certains ne veulent plus sortir en récréation. Souvent les parents et les enseignants ne s'aperçoivent de cette situation que lorsque l'enfant, d'une manière ou d'une autre, s'effondre.

Il est donc bon, tout en évitant d'effrayer les enfants, de les prévenir de ce qui pourrait leur arriver et de leur donner des moyens de défense.

Il existe pour cela deux livres utiles qui s'adressent à la fois aux parents et aux enfants.

Le premier, de Diane Barbara et Alice Charbin, s'intitule Les Méchants de la récré (aux éditions du Sorbier) et s'adresse surtout aux enfants.

Le second, de Christine Laouéan, aux éditions de La Martinière, s'intitule Non au racket et donne une variété de solutions : parler aux parents, aux amis, s'impliquer dans la vie du collège.

Le racket est une épreuve dont les enfants peuvent difficilement sortir seuls. Ils ont besoin de notre aide.

# Jeux coopératifs

**La non-violence, ce n'est pas seulement le refus de la violence, ce n'est pas seulement le respect des autres, c'est aussi la volonté de vivre et d'agir en harmonie avec eux.**

Les jeux sont, pour les enfants, une des meilleures initiations à la vie avec les autres d'autant plus qu'ils comportent des règles qui sont une des premières formes de lois auxquelles l'enfant est amené à obéir.

Mais la plupart des jeux sont des jeux d'antagonisme, de compétition où il s'agit de gagner en faisant perdre les autres. Il y a presque toujours un vainqueur et un vaincu. Et la principale règle est le chacun pour soi.

Il est donc intéressant que soient apparus au cours de ces dernières années, assez souvent d'ailleurs à l'initiative de partisans de la non-violence ou d'éducateurs, des jeux coopératifs où il ne s'agit plus de vaincre les autres mais de gagner ensemble.

Ces jeux reposent sur la poursuite d'un objectif de groupe qui ne pourra être réalisé que par l'entraide et la solidarité entre les joueurs. Chacun doit se mobiliser, mais en se concertant avec les autres. Il s'agit souvent dans ces jeux de dialoguer, de négocier pour trouver ensemble la meilleure façon de jouer pour gagner en équipe.

Il ne s'agit pas, bien sûr, de mettre à la poubelle nos bons vieux jeux de cartes, de mikado, de nain jaune ou de monopoly. Mais il est bon de faire connaître aux enfants des jeux qui les ouvrent à d'autres comportements que la compétition. Il en existe un grand nombre aussi bien pour l'extérieur que pour l'intérieur.

# Gilles Vigneault

La violence, chantait Gilles Vigneault, c'est un manque de vocabulaire. C'est sans doute une grande vérité aussi bien pour les enfants que pour les adultes.

Les tout-petits passent souvent, entre 15 -18 mois et trois ou quatre ans une période où ils sont volontiers agressifs et où ils s'abordent facilement en se tirant les cheveux, en se griffant, en se frappant ou en se bousculant. Il ne faut pas voir là l'origine de la violence humaine, de la guerre et de la bombe atomique comme le font un peu vite certains. Il ne s'agit que d'une phase où les enfants vont vers les autres, mais tout pleins de fortes émotions qu'ils ne savent traduire que par des gestes un peu brutaux. Si on n'a pas en quelque sorte validé ce comportement en y recourant soi-même, c'est-à-dire en les frappant pour leur apprendre à ne pas frapper, ce qui n'est évidemment pas la meilleure solution, ce comportement s'atténue et disparaît en général à partir du moment où les enfants savent parler. Les petits garçons, qui verbalisent un peu moins bien que les filles ou à qui on apprend peut-être moins à mettre en mot leurs émotions, ont tendance à conserver plus longtemps ces mini-formes d'agression.

On voit par là, ce qui fait que la gifle et la fessée sont anti-éducatives. Elles répondent à l'enfant dans le même vocabulaire, si on peut dire - les coups, la violence -, dont notre rôle est de l'aider à sortir pour accéder au stade du langage, même lorsqu'il s'agit d'exprimer des émotions fortes et explosives.

Gilles Vigneault avait raison : la violence est bien un manque de vocabulaire.

## Gilles Vignault (2)

Je reviens à Gilles Vigneault et à sa belle phrase : La violence est un manque de vocabulaire.

Elle est vraie pour les enfants mais aussi pour les adultes. C'est souvent par manque de mots qu'au lieu de discuter, de négocier, d'argumenter, on recourt à la violence.

Dans l'action non-violente, on utilise au maximum toute la panoplie des mots.

La lisibilité de l'action non-violente est indispensable. Tout ce qui peut brouiller le message de cette forme d'action doit être évité parce qu'il est essentiel que chacun puisse la comprendre.

L'action non-violente utilise les mots, bien sûr, pour discuter, pour dialoguer, pour négocier. Elle recourt aux paroles des médiateurs.

Elle fait appel aux paroles de la loi et du droit.

Elle utilise les mots pour informer.

Mais parce qu'elle est fondée sur le respect des personnes et qu'elle comporte comme son nom l'indique le refus de la violence, il y a un moment où elle passe non pas au langage des coups mais au langage des corps et des actes qui parlent par leur simple présence.

Le refus public de coopérer à une injustice est une parole, mais une parole en acte. Une parole qui doit être claire, compréhensible, visible.

En cas de désobéissance civile, quand par exemple l'association Droit au logement occupe un logement vide depuis des années pour y loger des familles, cet acte est une parole claire, lisible, que ne vient brouiller aucune violence.

Dans l'action non-violente, les corps deviennent paroles, paroles difficiles à faire taire sans entrer dans une forme de répression qui peut être lourde de conséquences, pour celui qui la subit, certes, mais aussi pour celui qui y recourt.

# Nous sommes des animaux sociaux

Nous attribuons souvent à notre part animale l'origine de la cruauté humaine.

Cette idée est si profondément intégrée à notre culture qu'elle apparaît dans notre vocabulaire. Nous parlons souvent, face à un acte cruel, de cruauté bestiale, d'instincts de violence, de pulsion animale, de loi de la jungle, de sauvagerie, le sauvage étant étymologiquement l'habitant de la sylva, de la forêt, de la jungle.

Devenir vraiment des hommes, reviendrait à s'élever contre cette animalité. Pourtant, comme le disait le Docteur Cohen Solal, *“l'animal est peut-être ce qu'il y a de meilleur en nous”*.

L'éthologie, en tout cas, science du comportement des animaux, nous révèle aujourd'hui qu'il y a dans ce comportement les bases possibles d'un comportement non-violent. En prenant conscience de l'existence de ces bases, on peut acquérir une base de confiance dans ce que nous sommes et dans ce que sont les enfants, confiance qui peut contribuer au développement de ces capacités positives.

La première de ces bases est le fait que nous sommes des animaux sociaux comme nos cousins les grands singes. A cause de ce qu'on appelle la néothénie, c'est-à-dire le fait que nous naissons totalement dépendants de nos parents et incapables d'autonomie, et cela pour de longues années, l'enfant est en quelque sorte programmé pour l'attachement pour la relation. Si son désir d'attachement reçoit des réponses satisfaisantes, l'enfant continuera naturellement à apprécier la compagnie de ses semblables. C'est un bon départ pour un comportement d'adulte non-violent à l'égard de ses semblables.

# L'empathie

J'ai évoqué la dernière fois ce qui me semble être la première base, la première pierre d'attente biologique de la non-violence dans notre nature, le fait que nous soyons des animaux sociaux.

La seconde base est un fait très extraordinaire qui nous rend capables d'identifier les autres comme des semblables non pas seulement parce qu'ils ont une tête deux bras et deux jambes, mais parce que, à partir de leurs expressions, de leurs mimiques, du son de leur voix, nous identifions ce qu'ils éprouvent et que nous l'éprouvons partiellement avec eux.

Il s'agit là d'une capacité spontanée, instinctive que nous partageons avec les animaux. On a pu montrer que des singes, si on les oblige, pour obtenir de la nourriture, à tirer sur une chaîne qui provoque une douleur chez un autre singe, préfèrent ne plus s'alimenter, et cela pendant des jours, plutôt que de faire souffrir un de leurs semblables. On a pu aussi observer chez des rats un comportement semblable.

Cette capacité qui existe aussi chez les bébés et se situe dans des zones précises du cerveau, est le fondement naturel de l'altruisme. C'est une prédisposition naturelle à mettre en pratique le principe le plus basique de la morale, celui qu'on retrouve dans toutes les religions : Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse. Si nous souffrons de la souffrance des autres, nous éviterons de les faire souffrir.

Il est donc essentiel, avec les enfants de les accompagner dans le développement de cette faculté pour qu'elle se conserve chez les adolescents et les adultes qu'ils deviendront.

# L'instinct de protection des tout-petits

J'ai essayé de montrer dans les deux précédentes chroniques que la non-violence n'est pas un comportement en contradiction avec notre nature profonde. Il existe dans notre nature animale des comportements innés qui sont en quelque sorte des pierres d'attente favorables à un comportement adulte non-violent. Les deux premières pierres d'attente que j'ai citées sont notre animalité sociale et notre capacité d'empathie.

Un troisième élément favorable à un comportement non-violent est l'instinct biologique de protection des petits. Ce comportement existe bien sûr chez les animaux, surtout chez les femelles. On sait aujourd'hui que les hormones qui déclenchent la montée du lait provoquent chez les mères à l'égard de leur nourrisson un état d'hyper vigilance qui les rend agressives envers quiconque fait mine de le menacer.

Les bébés eux-mêmes contribuent activement, si on peut dire, à ce comportement de protection par l'attrait qu'ils exercent sur les adultes. Une anthropologue a même expliqué que le fait que les bébés humains soient ronds et potelés est une ruse de la nature pour les rendre séduisants à leurs parents afin qu'ils risquent moins d'être abandonnés.

Cette relation spontanée de protection avec les bébés et les enfants doit être cultivée et encouragée chez les enfants et cela d'autant plus qu'elle est fragile et peut être contrariée, notamment par la jalousie. Cultivé, développé et élargi, cet instinct de protection des petits peut devenir la base d'une véritable sollicitude à l'égard d'autrui en général et spécialement des plus fragiles et des plus démunis.

# Les comportements de réconciliation

Après le fait que nous soyons des animaux sociaux, que nous soyons dotés d'empathie et d'un instinct de protection des petits, un autre élément naturel peut être considéré comme une base, une pierre d'attente de la non-violence : ce sont les comportements de réconciliation.

Ces comportements ont été observés chez les singes par le primatologue Frans de Waal. Les chamailleries et les bagarres sont fréquentes chez nos cousins, mais en général elles aboutissent à des réconciliations par le biais de rituels qui consistent en manœuvres d'approche et, quand le contact est rétabli, en épouillages soigneux. Dans certains cas, on voit même un autre singe, plus fréquemment une femelle, non impliquée dans le conflit, intervenir pour essayer de réconcilier les adversaires. Chez les singes bonobos, le grand moyen de réconciliation et parfois d'anticipation des conflits est l'activité sexuelle entre les protagonistes. Mais il faut bien reconnaître que ce moyen, transposé chez les humains, poserait quelques problèmes.

Chez les enfants, il est facile d'observer, après les disputes, toutes sortes de moyens de réconciliation qui tiennent au fait que nous sommes des animaux sociaux et que nous ne pouvons pas nous contenter de vivre, nous avons besoin de vivre avec.

Il est bon, je crois, d'être conscient de tout ce que la nature (et Dieu, si nous sommes croyants) a mis en nous pour nous rendre capables de ce qui est en fait une nécessité vitale pour les êtres sociaux que nous sommes : cohabiter avec nos semblables, si possible en harmonie.

# Grands-mères contre la guerre en Irak

Le 27 avril 2006, a eu lieu aux États-Unis un procès peu commun. On y jugeait dix-huit grands-mères accusées d'avoir bloqué l'entrée d'un bureau de recrutement de l'armée américaine. Ces femmes, de cinquante à quatre-vingt-onze ans, et qui, pour la plupart étaient grands-mères ou en âge de l'être, avaient protesté contre la guerre en Irak. Or, leur moyen de protestation était de demander à s'engager dans l'armée pour partir en Irak à la place des jeunes Américains qui y meurent par centaines. Comme on ne leur a pas permis d'entrer dans le bureau de recrutement, elles ont fait un sit-in à sa porte, d'où l'accusation d'en bloquer l'entrée.

Fidèles à la tactique non-violente, ces femmes ne se sont pas contentées de leur sit-in et, quand on leur a proposé un compromis juridique, elles l'ont refusé et ont demandé à être jugées. *"Venir devant ce maudit tribunal, a lancé Marie Runyon quatre-vingt-onze ans, ce n'est rien en comparaison de ce qui arrive au peuple irakien"*. Pourtant, elles risquaient jusqu'à quinze jours de prison, deux cent cinquante dollars d'amende pour trouble à l'ordre public, blocage de la voie piétonne et refus d'obéir à une ordre d'évacuation. Une des grands-mères est venue au procès appuyée sur son déambulateur.

Pendant le procès, cent autres grands-mères s'époumonaient sur la place devant le tribunal en criant : "On ne nous fera pas taire !"

Finalement, elles ont été disculpées, le Tribunal ayant rejeté les charges portées contre elles.

Cet exemple montre une fois de plus qu'il n'y a pas de limite d'âge pour l'action non-violente.

# Presse non-violente

Quatre-vingt dix secondes hebdomadaires pour la non-violence, c'est bien peu et certains auditeurs souhaitent sans doute approfondir leurs connaissances en cette matière.

Il existe pour cela plusieurs revues qui apportent régulièrement des informations et des articles de réflexion.

La plus ancienne de ces revues, créée entre les deux guerres dans un esprit œcuménique de réconciliation entre Français et Allemands s'intitule *Cahiers de la Réconciliation*. C'est l'organe du *Mouvement International de la Réconciliation* dont ont fait partie Martin Luther King et plusieurs Prix Nobel de la Paix dont Adolfo Perez Esquivel et Mgr Desmond Tutu. On peut s'abonner à cette revue pour 24€ en écrivant au *MIR 68 rue de Babylone 75007 Paris*.

Plus récent, le magazine *Non-Violence Actualité* est un bimestriel qui aborde divers problèmes concernant la non-violence dans le monde actuel et qui s'est centré en grande partie autour des problèmes d'éducation. Il édite chaque année un remarquable *Guide de ressources sur la gestion non-violente des conflits*, véritable mine particulièrement utile aux parents et aux enseignants et où l'on trouve une multitude de livres et de DVD pour parents et enfants, ainsi qu'une grande abondance de jeux éducatifs. Abonnement 30€ à envoyer à *Non-Violence Actualité, BP 241 45202 Montargis cedex*.

Pour ceux qui ne reculent pas devant des articles de fond la revue *Alternatives non-violentes* offre quatre fois par an un beau cahier riche d'éléments de réflexion. On peut s'y abonner pour 36€ à *ANV, Centre 308, 82 rue Jeanne d'Arc 76000 Rouen*.

# Une histoire de singes

Le primatologue Frans de Waal rapporte une histoire de singes particulièrement instructive.

Une troupe de babouins olive, espèce de singes réputés violents, vivait non loin d'un gîte pour touristes, mais séparés de lui par le territoire d'un autre groupe. Comme cet autre groupe était assez hostile, seuls les mâles les plus puissants et les plus féroces réussissaient à le traverser.

Malheureusement pour eux, un beau jour, la viande qu'ils avaient trouvée s'avéra avariée et à un tel point que tous ces mâles puissants et féroces moururent.

Du coup, la troupe de babouins olive, qu'observaient de près des primatologues, devint du jour au lendemain une oasis de paix et d'harmonie. Le nombre d'incidents violents au sein de la troupe chuta de lui-même une fois les gros bras éliminés.

Mais le plus étonnant est que ce mode de vie pacifique persista pendant une dizaine d'années alors que la troupe avait accueilli de nouveaux jeunes mâles venus d'autres groupes après la puberté. Ces nouveaux mâles adoptèrent le mode de vie pacifique instauré par la disparition des gros bras. La tolérance, la fréquence des séances d'épouillage et les niveaux de stress exceptionnellement bas subsistèrent soit parce que les femelles avaient sélectionné les mâles les plus paisibles, soit parce que la fréquence des épouillages par lesquels s'expriment les bonnes relations entre singes les avait amadoués. En tout cas, ce que montre cette histoire c'est que la violence des comportements n'est pas une fatalité biologique, même chez les singes et donc, probablement, à plus forte raison chez les hommes.

# Solange Fernex

Le 11 septembre 2006, une femme exceptionnelle nous a quittés, ou plutôt, selon ses propres paroles de chrétienne, est partie *“veiller sur le travail de ses amis, de là où elle allait se trouver”*. Il s’agit de Solange Fernex.

Après avoir traversé la guerre et pour éviter qu’une autre guerre ne commence, elle a adhéré aux idées non-violentes de Gandhi et de Lanza del Vasto et elle a agi sur tous les fronts contre la violence.

Violence contre la nature : elle a été la première, en 1973, avant même René Dumont, à se présenter à des élections en tant qu’écologiste.

Violence contre les femmes : elle a participé aux actions du mouvement féministe, dans le but essentiel de conquérir l’autonomie des femmes vis-à-vis de la procréation par la contraception.

Violence des armes : elle a lutté contre l’armement nucléaire et contre le nucléaire civil.

Femme engagée en politique, elle a été conseillère municipale dans sa commune de Biederthal, mais aussi députée au Parlement européen.

Enfin, elle a créé une association de soutien aux enfants de Tchernobyl contaminés par les suites de l’explosion de la centrale.

Une de ses originalités a été de mener de front sa vie de couple (son mari a agi jusqu’au bout à ses côtés), sa vie de mère (ses enfants se sont engagés eux aussi), ses actions de non-coopération et de désobéissance civile (elle a fait un jeûne de quarante jours et occupé un terrain à Fessenheim contre le nucléaire civil), ses actions politiques en tant qu’élue, et enfin ses actions de solidarité avec les enfants de Tchernobyl.

Comme on le voit, une vie bien remplie.

# Solange Fernex ou le levier d'Archimède

Une petite phrase de Solange Fernex, dont j'ai parlé dans ma dernière chronique, donne à réfléchir et va à l'encontre de bien des propos défaitistes actuels : *“Nous tenons le bon bout car nous sommes électeurs, consommateurs, contributeurs”*.

Elle voulait dire qu'à la place où nous nous trouvons en tant que simples citoyens, nous avons en fait une triple possibilité d'agir.

Nous sommes électeurs, et même si un bulletin de vote est peu de choses, il peut être le flocon de neige qui fait casser la branche. Électeurs, nous pouvons aussi nous présenter aux élections. Je connais une élue municipale qui a été surprise de ce qu'elle pouvait réaliser en tant qu'élue. Nous pouvons aussi agir sur les élus. Par exemple par le mouvement des Cyber-acteurs qui fait de la souris de nos ordinateurs un véritable pouvoir collectif en envoyant aux élus des milliers de messages auxquels ils sont loin d'être indifférents. Un autre mouvement, Agir ici, utilise des cartes postales pour agir ponctuellement sur l'équilibre Nord-Sud.

En tant que consommateurs, si nous nous organisons ou simplement si nous sommes attentifs à ce que nous achetons, nous pouvons agir de façon non négligeable sur l'économie.

Nous sommes contributeurs, enfin. Et ici, Solange Fernex voulait sans doute parler des actions de refus de l'impôt qui, dans les cas graves, peuvent permettre aussi d'agir de façon réelle ou symbolique sur les politiques.

Dans tous les cas, ce qui importe, c'est de bien placer le levier de ces actions. Archimède ne disait-il pas : *“Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde”*.

# À quoi sert l'autorité ?

Je voudrais recommander aux enseignants, quel que soit le niveau où ils enseignent, le livre de Véronique Guérin : À quoi sert l'autorité ? livre qui a pour sous-titre : *S'affirmer, respecter, coopérer*. En tant qu'ancien professeur, j'ai l'impression que ce livre m'aurait été bien utile.

L'auteur, qui a travaillé durant sept ans comme consultante en organisation en entreprise et qui fait actuellement de la prévention de la violence familiale et scolaire, explique d'abord pourquoi, aujourd'hui, l'autorité ne va plus de soi. Elle montre ce qui freine l'évolution de l'autorité, explique les mécanismes de la violence et se fixe un but : une autorité éducative.

La seconde partie s'intitule *Apprendre à se connaître*, la connaissance de soi étant essentielle à la fois pour exercer l'autorité et pour accepter une autorité légitime sans pour autant renoncer à son libre arbitre.

La troisième partie intitulée *Apprendre à respecter autrui*, donne les moyens d'adopter une position juste, de comprendre les difficultés de la socialisation des enfants, d'exprimer son désaccord sans blesser, de se référer à des règles bien claires, de sanctionner les infractions, mais aussi de savoir faire évoluer les règles si nécessaire.

La quatrième partie, enfin, donne les moyens pour passer de la relation d'autorité à la relation de coopération d'égal à égal : coopération dans la gestion des conflits, coopération dans le jeu, dans l'apprentissage. Comment décider ensemble, comment aider l'autre.

Ce livre a paru en 2003. Éditeur : la Chronique sociale. Son prix : 16€

## Trois livres sur la violence

Au cours du travail de recherche que j'effectue depuis plusieurs années sur la violence, j'ai lu beaucoup de livres sur ce sujet. Plusieurs de ces livres cherchaient à être exhaustifs. Par exemple, Michel Wieviorka, sociologue et professeur à l'École des Hautes Études en Sciences sociales, dit que son livre de plus de 300 pages intitulé La Violence est le fruit de longues années de travail. Le livre de Jacques Sémelin sur les massacres et sur les génocides intitulé Purifier et détruire fait près de 500 pages et a été mûri pendant vingt ans. Un autre livre intitulé La Violence, ce qu'en disent les religions, est le travail collectif de six auteurs, chacun spécialiste dans une religion.

Or, aucun de ces trois livres qui essaient tous d'élucider le problème de la violence humaine, cette violence bien pire que celle des animaux dits les plus féroces, ne dit un mot du fait que 80 à 90% des enfants ont été dressés par la violence pendant toutes les années où leur cerveau se forme ou le sont encore dans certains pays. La quasi totalité des enfants passent ainsi par un sas, par un goulet d'étranglement, où ils sont battus au cours les années de leur vie où ils sont les plus malléables, et les plus grands spécialistes de l'étude de la violence n'attribuent aucune importance à ce dressage, n'en tiennent même pas compte et, probablement, l'ignorent.

Je ne veux pas leur jeter la pierre (ça marquerait mal pour un non-violent !), d'autant plus que si je n'avais pas lu les livres d'Alice Miller, je partagerais leur cécité.

Mais il faut quand même faire ressortir ce paradoxe sur lequel je reviendrai dans ma prochaine chronique.

# L'oubli de la violence éducative (1)

Lundi dernier, j'ai parlé de trois livres de spécialistes de la violence où la violence éducative subie par 80 à 90% des enfants n'était jamais évoquée.

Pour bien comprendre ce qu'il y a d'anormal dans cet oubli, il faut savoir que jusqu'au XIXe siècle en Europe et aujourd'hui encore dans la plupart des pays du monde, les enfants étaient ou sont élevés à coups de bâton ou de fouet, aussi bien dans les familles qu'à l'école.

L'éducation ne s'est adoucie que dans un petit nombre de pays, pour la plupart européens. Il est donc incroyable que des auteurs qui s'interrogent sur les origines de la violence humaine ne mentionnent pas ce dressage subi par les enfants, dressage qu'on ne retrouve avec la même violence chez aucune espèce animale.

Pourtant la raison de cet oubli est simple : l'enfant qui vient au monde y vient pour la première fois. Il ignore tout du savoir vivre de notre planète. Si on lui fait des câlins et des caresses, il apprend que les câlins et les caresses font partie de ce savoir-vivre. Si on lui donne des coups, il apprend que les coups en font aussi partie. Et comme cette expérience s'imprime dans son cerveau bien avant qu'il puisse la remettre en question, elle y reste hors d'atteinte de son esprit critique. Comme en plus elle est associée à un sentiment de culpabilité et que les coups ont été donnés par les personnes auxquelles l'enfant était le plus attaché, il lui est pratiquement impossible, une fois devenu adulte, d'établir un rapport entre ce qu'il considère comme de la violence et ces coups qui, pense-t-il, lui ont fait tant de bien.

## L'oubli de la violence éducative (2)

J'ai essayé d'expliquer, lundi dernier la raison pour laquelle les auteurs très compétents de livres sur la violence oublient complètement de parler de la violence infligée aux enfants pour les éduquer, violence qui était partout du niveau de la bastonnade jusqu'au XIXe siècle environ et qui l'est restée dans la plupart des pays. Cela tient tout simplement au fait que l'enfant qui la subit apprend à la trouver normale dès sa petite enfance. Et quand il n'a pas de points de comparaison qui lui permette de voir qu'elle ne l'est pas, il ne considère pas les coups qu'il a reçus comme de la violence, mais comme des corrections bien méritées.

Le résultat de cette "cécité émotionnelle" comme la nomme Alice Miller, c'est que depuis qu'il existe des philosophes qui étudient la nature humaine, si incroyable que ce soit, aucun, je dis bien aucun, n'a jamais pris sérieusement en compte le fait que la quasi-totalité des petits des hommes était et est encore souvent élevée à coups de bâton.

Que penserait-on de spécialistes des chiens ou des chevaux qui ne tiendraient aucun compte, pour juger leur comportement, du fait qu'ils ont été élevés ou non à coups de bâton ?

Eh bien, les spécialistes de l'étude de l'humanité sont exactement dans ce cas. La violence subie par les enfants est dans un angle mort de leur science.

Même les quelques rares moralistes qui désapprouvaient cette méthode d'éducation n'ont pas vraiment tenu compte des effets qu'elle a nécessairement eus sur notre nature et, notamment, sur la manière dont les hommes ont exercé la violence à travers l'histoire.

# La nature humaine est-elle mauvaise ?

Je l'ai dit dans ma dernière chronique que les philosophes qui ont étudié la nature humaine n'ont tenu aucun compte du fait que les enfants ont été pendant des millénaires élevés à coups de bâton et le sont encore dans beaucoup de pays.

Cette indifférence aux effets destructeurs de la violence éducative sur les adolescents et les adultes a eu une autre conséquence.

Si les philosophes ne tenaient pas compte de l'éducation infligée aux enfants, ils devaient expliquer la violence et la cruauté humaine ? Donc, puisqu'ils ne voyaient pas ou ne voulaient pas voir les mauvais traitements subis par les enfants, ils ont expliqué cette violence et cette cruauté par la nature humaine elle-même.

Ainsi, dans les Proverbes bibliques, la violence éducative est justifiée (dans le proverbe 22,15) par la folie qui serait au cœur de l'enfant : *“La folie est ancrée au cœur de l'enfant, le fouet bien appliqué l'en délivre”*. Plus tard, la doctrine du péché originel élaborée par saint Augustin a fait considérer les enfants comme en état de péché mortel et susceptibles d'aller en enfer s'ils mouraient dès leur naissance. Plus tard, les enfants ont été considérés par un des plus grands pédagogues catholiques, Jean-Baptiste de La Salle, comme des *“animaux rudes et grossiers”* à *“dompter et à museler”*. Cette assimilation des enfants à des animaux a été reprise au XIXe siècle par un darwinisme mal compris. Et enfin, la psychanalyse a vu dans les enfants des pervers polymorphes possédés par un désir de parricide et d'inceste ! Cette vision des enfants a eu de lourdes conséquences.

# Illusions d'optique sur la sécurité et la violence.

J'ai évoqué dans une précédente chronique les chiens qui sont globalement davantage une menace y compris pour leurs propres maîtres qu'un moyen de protection (250 000 personnes se font mordre chaque année en France, et un nombre infime parmi elles sont des voleurs ou des agresseurs). Je parlais aussi de l'illusion de sécurité donnée par la possession d'une arme, alors que les armes qu'on achète pour se protéger ont statistiquement comme principal usage meurtres passionnels, suicides ou accidents dont les victimes sont souvent les proches du propriétaire de l'arme.

J'évoquerai aujourd'hui trois autres erreurs de perception autour de sentiments de sécurité illusoire.

Le lieu où nous nous sentons le mieux à l'abri, c'est en général notre foyer, le lieu où nous vivons. Manque de chance, c'est le lieu où se produit le plus grand nombre d'accidents mortels. Par exemple, en 1991, 17 850 morts accidentelles se sont produites dans les maisons, presque deux fois plus que sur les routes.

De même, la famille nous semble être un lieu de sécurité : c'est pourtant dans les familles que se produisent 85% des crimes.

Enfin, s'il nous arrive d'imaginer que nous pourrions être victimes d'une agression, nous nous voyons attaqués par un agresseur extérieur, par un autre, alors que nous avons vingt fois plus de chances, si l'on peut dire, d'être attaqués par nous-mêmes. Pour 500 meurtres annuels, il se produit 11 000 suicides.

Ceci pour dire simplement qu'en matière de violence, nous ne sommes pas très lucides, et qu'il est bon d'y réfléchir.

# Les Enfants de Don Quichotte

L'efficacité de la non-violence, on en a eu encore une preuve à la fin de l'année 2006.

Depuis longtemps, le Haut Comité pour le logement des personnes défavorisées et plusieurs associations demandaient le vote d'un droit au logement opposable. Ce droit permet aux personnes qui se trouvent sans logement de saisir le juge administratif si leur demande de logement social tarde à être satisfaite.

En 2005 et au début de 2006, plusieurs parlementaires ont tenté de faire voter une loi dans ce sens, mais sans succès. D'innombrables critiques étaient formulées contre ce projet.

Mais voilà que le 2 décembre 2006, une association jusqu'alors inconnue, les Enfants de Don Quichotte, élève des tentes sur le bord du Canal Saint-Martin à Paris et invite les SDF à venir s'y abriter. Ils invitent aussi les personnes bien logées à venir faire l'expérience d'une nuit dans les conditions où vivent les SDF. Le 16 décembre, il y a cent tentes, 150 personnes et au moins autant de CRS. Le 19 décembre, un nouveau campement près de la Gare d'Austerlitz est évacué par la police. Le 27, Catherine Vautrain, ministre déléguée à la Cohésion sociale, annonce des mesures en faveur des sans logis. Mais les Enfants de Don Quichotte les jugent insuffisantes et rédigent une Charte qui est signée notamment par le Secours catholique.

Au 1er janvier 2007, plus de 200 tentes sont installées sur le bord du Canal Saint-Martin. Le gouvernement annonce alors le vote d'une loi sur le droit au logement opposable. L'association a obtenu en deux semaines ce que de nombreux militants réclamaient depuis des années.

## Les Enfants de Don Quichotte (suite)

J'ai évoqué lundi dernier l'action si efficace des Enfants de Don Quichotte.

Il est intéressant d'analyser ce qui en a fait le succès.

D'abord, un organisateur à la fois audacieux, impétueux, exigeant, mais aussi chaleureux et attentif aux autres : Augustin Legrand. A côté de lui, pour le seconder, ses frères et sa mère.

Une cause pour laquelle le soutien de l'opinion publique était assuré : qui oserait contester le droit au logement ?

Ensuite, le choix du moment : la campagne électorale. Mais Augustin Legrand ne s'est pas contenté de promesses. Il a attendu, pour lever le camp, d'avoir des engagements fermes. Et il a négocié avec rigueur sur la base d'une charte précise.

Le choix du lieu : un espace relativement vaste, en pleine ville, les bords du canal Saint-Martin.

Puis, le fer de lance de l'action, un acte de désobéissance civile : l'installation et le maintien des tentes, évidemment interdits en ce lieu. D'où la nécessité, pour le gouvernement, de réagir d'une manière ou d'une autre. En période électorale, la répression aurait été risquée. Il n'y avait plus qu'à négocier, d'autant plus que dans la majorité même, des députés avaient demandé le droit opposable. Et que le mouvement commençait à faire tache d'huile en France : des tentes s'élevaient à Toulouse, Lille, Rennes, Nice, Grenoble, Strasbourg...

Cet acte de désobéissance civile pacifique a entraîné immédiatement l'arrivée des médias. Le lendemain même de l'installation des tentes, toute la France était au courant.

Qui osera dire après cette action éclair que la non-violence, c'est trop lent ?

# La désobéissance civile vue par Jean-Marie Muller

Dans le numéro du troisième trimestre 2007 de la revue Alternatives non-violentes, le philosophe Jean-Marie Muller fait une analyse intéressante de la désobéissance civile.

Après avoir montré que toute vie en société implique l'existence de lois, que les lois justes sont le fondement même de l'état de droit et qu'elles méritent donc le respect et l'obéissance des citoyens, Jean-Marie Muller montre qu'au contraire, lorsque la loi cautionne ou engendre l'injustice, elle mérite la désobéissance des citoyens. Il ne suffit pas que les dispositions prises par l'État soient légales, il faut encore qu'elles soient légitimes.

Autrement dit, l'obéissance à la loi ne dégage pas le citoyen de sa responsabilité. Pour bien fonctionner, ce dont la démocratie a besoin, ce n'est pas d'individus disciplinés, c'est de citoyens responsables.

Et Jean-Marie Muller va plus loin. S'appuyant sur les décisions du procès de Nuremberg au cours duquel ont été jugés les responsables du nazisme, il affirme que les citoyens ont non seulement le droit mais le devoir de désobéir à des lois injustes.

Celui qui se soumet à une loi injuste porte une part de responsabilité de cette injustice. Ce qui fait pratiquement l'injustice, ce n'est pas tant la loi injuste, que l'obéissance à la loi injuste.

Comme l'écrivait le dissident soviétique Vladimir Boukovski, *“ce n'est pas le fusil, ce ne sont pas les chars, ce n'est pas la bombe atomique qui engendrent le pouvoir, et le pouvoir ne repose pas sur eux. Le pouvoir naît de la docilité de l'homme, du fait qu'il accepte d'obéir.”*

# Antigone

La non-violence n'est qu'en partie une nouveauté qui remonte au début du XXe siècle et à l'Inde, avec Gandhi. Elle a des racines dans la culture européenne.

Pourtant, l'objection de conscience apparaît cinq siècles avant Jésus-Christ, dans la littérature la plus prestigieuse de la tradition occidentale, la littérature grecque, et donc aux sources mêmes de la démocratie.

La tragédie d'Antigone, de Sophocle, qui date de 441 avant Jésus-Christ, met en scène une jeune fille, Antigone, dont les deux frères se sont entretués, l'un pour la défense de la ville de Thèbes, l'autre pour s'en emparer. Créon, le roi de Thèbes, ordonne qu'on laisse sans sépulture Polynice, celui des deux frères qui a attaqué la ville. Or, pour les Grecs, laisser un corps sans sépulture, c'était le vouer à une errance éternelle.

Antigone, donc, par affection et respect pour son frère, sort de la ville la nuit, malgré l'interdiction de Créon, et recouvre le corps de son frère de poussière. Des gardes la surprennent et la conduisent devant le roi.

Et à Créon qui lui reproche d'être passée outre à sa loi, Antigone répond : *“Oui, ce n'est pas Zeus, le Dieu suprême des Grecs) qui l'avait proclamée ! Ce n'est pas la Justice, assise aux côtés des dieux infernaux; non, ce ne sont pas là les lois qu'ils ont jamais fixées aux hommes”*.

Pour Antigone, c'est aux lois non écrites, inébranlables, celles des dieux, qu'il faut obéir. C'est pourquoi, par amour pour son frère, elle désobéit à la loi de Créon, et quand il lui objecte que Polynice était un ennemi, elle répond : *“Je suis de ceux qui aiment, non de ceux qui haïssent”*.

# Les désobéisseurs

Toujours dans le numéro de la revue Alternatives non-violentes du premier trimestre 2007, le philosophe Jean-Marie Muller propose d'introduire dans la langue française un néologisme pour caractériser ceux qui pratiquent la désobéissance civile.

Il fait remarquer à juste titre que le terme "désobéissant" est à la fois infantilisant puisqu'en pratique, il ne s'applique qu'aux enfants et négatif puisqu'il qualifie celui qui se met en infraction à une loi. D'autre part, c'est un adjectif et non un substantif : on ne peut pas dire un désobéissant, alors qu'à partir du verbe démolir, on a fait démolisseur ou à partir de fournir on a fait fournisseur.

Or, celui qui pratique ouvertement la désobéissance civile, qui la pratique pour une juste cause et dans le but d'améliorer la loi ne se considère ni comme un enfant ni comme un délinquant. Au contraire, il veut participer à la création d'une société plus juste.

Pour nommer ce citoyen qui assume pleinement et revendique son acte de désobéissance, Jean-Marie Muller propose donc de créer le terme de désobéisseur. Le suffixe *-eur*, en effet, sert à former, à partir d'un verbe un nom qui désigne l'auteur d'une action. Alors que le suffixe *-ant* désigne plutôt celui qui prend une habitude, qui se donne une règle générale de conduite. L'enfant désobéissant est l'enfant mal élevé qui ne cesse de désobéir.

Le désobéisseur, lui, obéit en général aux lois dont il reconnaît la fonction sociale. Et c'est précisément par le fait qu'il est un bon citoyen que l'action du "désobéisseur" prend toute sa valeur et est prise en considération.

# Jean Van Lierde

**Le 15 décembre 2006 est mort, en Belgique Jean Van Lierde, une figure de la non-violence européenne.**

Engagé à 15 ans dans la résistance au nazisme, il soutient les réfractaires au travail obligatoire et fabrique de faux papiers.

En 1945, scandalisé par la violence des vainqueurs, il refuse ouvertement de prendre les armes pour exécuter les Allemands prisonniers ou les maltraiter. Il empêche ses camarades d'exécuter quatre officiers allemands.

Dirigeant de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, il en conteste le nationalisme et refuse de saluer le drapeau.

Appelé lui-même sous les drapeaux, il devient le premier objecteur de conscience belge. Il est emprisonné puis libéré pour éviter que son affaire fasse trop de bruit. Mais comme ses camarades objecteurs ne sont pas libérés avec lui, il refuse sa libération et on l'expulse de la prison manu militari.

De nouveau arrêté, il passe en conseil de guerre, subit 15 mois de prison et obtient d'être envoyé travailler dans une mine qui s'avère être un véritable bagne. Là encore, il organise des grèves pour dénoncer les conditions de travail des étrangers.

Face aux guerres coloniales, il lance des appels à la désertion et organise un réseau de soutien aux déserteurs.

Il participe à la lutte non-violente pour la décolonisation du Congo belge et organise l'accueil de dissidents africains.

Et il n'hésite pas à aller, en pleine guerre froide, prêcher l'objection de conscience à Moscou.

Par la continuité et la rigueur de son engagement, il a exercé une grande influence sur l'ensemble du mouvement non-violent européen.

# Les Suisses victimes de leur défense

Le 16 avril dernier, dans l'État de Virginie, un étudiant a tué à coups de pistolet 32 personnes sur son campus.

Déjà signalé à plusieurs reprises pour ses propos et son comportement violents, il a pu sans difficulté, se procurer deux pistolets, armes en vente libre aux États-Unis, afin que chacun, pense-t-on, puisse assurer sa propre défense. Or, ces armes servent surtout à des suicides, à des meurtres dans les familles ou sur les campus, quand elles ne sont pas la cause d'accidents. Et il est rarissime qu'elles servent réellement à des victimes d'agressions pour se défendre.

L'exemple de la Suisse où 300 personnes se tuent ou sont tuées chaque année par les armes censées défendre les habitants de ce pays, est une autre illustration du paradoxe de la défense par les armes. Les citoyens suisses mobilisables doivent posséder leur arme chez eux. Ainsi 231 000 fusils d'assaut et 51 600 pistolets sont entreposés dans les greniers, caves ou armoires. Pendant sept ans, trois semaines par an, leurs propriétaires doivent se rendre au champ de tir pour un entraînement. Puis, ils peuvent conserver leurs armes.

Le Parti socialiste suisse a proposé que les armes restent entreposées dans les arsenaux militaires. Mais sa proposition a été repoussée pour la même raison que la vente libre des armes reste autorisée aux États-Unis : le lobby des armes, en l'occurrence, les sociétés civiles de tir subventionnées par l'armée pour organiser les exercices de tir, a fait pression sur les élus.

300 Suisses mourront donc encore cette année de l'usage de leurs moyens de défense.

# Faire passer l'information

En France, pour faire passer une information importante, la difficulté n'est pas la censure, mais bien d'arriver à se faire entendre dans le flot continu des informations. Surtout quand il s'agit d'une information peu populaire.

L'association *Trop c'est trop* qui demande le respect, dans les prisons, du principe : une seule personne par place, a trouvé une idée originale pour exprimer cette idée.

Elle a installé, sur le sol du parvis de l'Hôtel de ville de Paris, sur une surface de neuf mètres carrés matérialisée par des lignes blanches, du 9 mars au 9 avril 2007, et les dates n'étaient pas choisies au hasard, trois lits à barreaux de fer, une cuvette de WC et un lavabo, c'est-à-dire une cellule de prison reconstituée. Les passants pouvaient ainsi se représenter l'espace de trois mètres sur trois où vivent jour et nuit, à trois, la majorité des personnes incarcérées.

Et, pour assurer plus de publicité à leur manifestation, les organisateurs ont invité un bon nombre de personnalités à venir visiter cette prison virtuelle. C'est ainsi qu'on a vu s'asseoir sur les lits de fer aussi bien Christine Boutin que Noël Mamère, les écrivains Marie Despléchin et Nancy Huston, le maire de Paris, Bertrand Delanoé, Dominique Strauss Kahn, Jacques Gaillot, Guy Gilbert et José Bové ainsi qu'un grand nombre d'autres personnalités moins connues et de passants.

La presse, les télévisions et les radios sont venues et ont donné à cette manifestation un écho partout en France, transmettant ainsi, sans violence, un message clair inclus d'ailleurs dans une campagne de plus longue durée.

# Nafez Assally, non-violent palestinien

Dans le conflit qui oppose les Israéliens aux Palestiniens, c'est la violence qui fait le plus de bruit.

Il y a pourtant des deux côtés des initiatives non-violentes qu'il faut connaître pour pouvoir éventuellement les soutenir.

J'évoquerai aujourd'hui l'initiative d'un Palestinien, Nafez Assally, qui poursuit depuis des années un travail d'information et de formation à la non-violence. Ancien universitaire, ce musulman soufi, pourrait en vouloir aux Israéliens, puisqu'il a perdu un œil sous l'effet de gaz lancés par les soldats pendant une manifestation, et que ses terres lui ont presque toutes été confisquées.

Actuellement, il parcourt la Palestine dans un bibliobus pour la non-violence et la paix. *“Pourquoi se battre avec des armes, dit-il à ses compatriotes, alors que les Israéliens sont toujours mieux armés que nous ?”* Il conseille aux paysans dont les arbres ont été arrachés de les replanter. Il négocie avec les soldats israéliens : *“Ce ne sont ni des diables ni des anges, dit-il, juste des humains”*. Il cherche à répandre l'idée d'une intifada pacifique.

En janvier 2007, il a pu ouvrir une maison de la non-violence à Hébron. Une vingtaine de personnes y seront formées chaque année à la non-violence. L'espoir de Nafez Assally est de *“voir pousser parmi ces jeunes un nouveau Gandhi”*.

Depuis la révolution orange d'Ukraine, ses idées commencent à être prises au sérieux. Et en novembre 2006, des centaines d'habitants de Gaza ont empêché des frappes aériennes contre la résidence d'un responsable palestinien en formant simplement et non-violamment un bouclier humain autour de sa maison.

# Un général non-violent

Il y a cinquante ans, en 1957, en pleine guerre d'Algérie, un général français demandait à être relevé de son commandement. C'était, à 49 ans, le plus jeune général de l'armée française après une carrière héroïque pendant la deuxième guerre mondiale et en Indochine.

Il avait demandé lui-même à se rendre en Algérie dans le but d'inspirer confiance à la population et de renouer le contact avec elle. Il entreprend des travaux d'irrigation, de voirie, de réfection des sols. Il utilise les compétences des rappelés pour résoudre les problèmes techniques qui se posent.

Il soutient le lieutenant Jean-Jacques Servan-Schreiber qui crée des commandos nomades pour aller reprendre contact avec la population des douars les plus inaccessibles. Les membres de ces commandos doivent signer un engagement : *“tout musulman sera considéré par moi comme un ami, et non comme un suspect”*.

Quelques années plus tard, un des principaux responsables du FLN a déclaré que c'est l'action de ce général qui était la plus dangereuse pour son organisation car il parvenait à rétablir le lien entre la population et la France.

Mais, quand les pleins pouvoirs sont donnés au général Massu, notre jeune général refuse catégoriquement l'emploi de la torture parce qu'il est persuadé que son emploi va compromettre pour toujours l'avenir de la communauté française en Algérie.

Se heurtant à un mur d'incompréhension, il démissionne de son commandement et, plus tard, après 60 jours d'arrêt en forteresse, il quitte l'armée. Treize ans plus tard il devient un non-violent militant.

Son nom : Jacques Pâris de Bollardière.

# Vaclav Havel

Un des principaux non-violents du XXe siècle est sûrement l'écrivain tchèque Vaclav Havel, surtout connu en France comme dissident à l'époque du communisme, puis comme président de la République tchèque.

Très tôt, alors qu'il n'était qu'écrivain de théâtre, Vaclav Havel s'est heurté au pouvoir communiste et a lutté pour une vraie démocratie, ce qui l'a amené à devenir dissident et à faire plusieurs années de prison.

Il était persuadé de la nécessité de ne pas recourir à la violence non seulement parce qu'elle aurait été inefficace, mais parce qu'il pensait que les programmes politiques qui justifient la violence ne sont que des idoles abstraites qui oublient la vie concrète des hommes.

A propos du mouvement de la Charte 77 qu'il a créée pour défendre les droits de l'homme dans son pays, il a écrit : *“Les mouvements dissidents n'envisagent pas l'idée d'un coup d'État politique, non parce qu'ils trouvent cette solution trop radicale, mais bien au contraire parce qu'ils ne la trouvent pas assez radicale”*.

Grand admirateur de Gandhi, il considérait la Charte 77 comme “un mouvement de résistance non-violente au régime totalitaire dans (son) pays”.

Ce qu'il admirait le plus chez Gandhi, c'est son attitude après l'indépendance lorsqu'il a dû faire face aux affrontements sanglants entre hindous et musulmans. Il y a vu *“un exercice du pouvoir qui s'efforce d'amener chaque protagoniste à ce qui est le fondement spirituel de leur croyance”*.

Son but a toujours été, par la parole, de réveiller la conscience refoulée aussi bien par la dictature totalitaire que par la société de consommation.

# L'écoute du grand âge

Écouter avec bienveillance et prendre au sérieux les émotions des autres, sans les juger, est une des composantes de la communication non-violente.

Cette attitude donne des résultats inattendus avec les personnes très âgées qui semblent avoir, comme on dit, “perdu la tête” et, pour cette raison, dire n’importe quoi.

Une psychologue américaine, Naomi Feil, assure que sous leurs propos et comportements incohérents se cache un sens en rapport avec leur passé. A partir de cette conviction, elle a mis au point une technique d’écoute de plus en plus utilisée à travers le monde par le personnel des maisons de retraite.

Ainsi, telle personne âgée qui demande sans cesse à faire ses valises pour aller à la rencontre de son mari décédé depuis longtemps, s’apaisera si, au lieu de lui dire : “Mais enfin, votre mari est mort depuis des années”, on valide son émotion en reformulant ce qu’elle dit et en encourageant l’expression de ses émotions sans se préoccuper de la réalité des faits. La personne âgée, se sentant écoutée, peut alors s’apaiser.

Telle autre personne qui passe son temps à crier revit peut-être une scène de son enfance, qui revient sans cesse à son esprit à cette époque de la vie, la vieillesse, où, selon le psychologue Erikson, on passe sa vie en revue pour y mettre de l’ordre. Elle se calmera également si l’on parvient, en l’écoutant à reconnaître la réalité de ses émotions.

De la petite enfance à la grande vieillesse, le besoin d’être écouté sans être jugé est un besoin fondamental dont la satisfaction contribue à la paix du cœur.

# Otpor et la chute de Milosevic

Trois victoires politiques récentes ont été obtenues par des moyens non-violents.

La première s'est déroulée à Belgrade, en République serbe, en 2000.

Slobodan Milosevic avait été élu en décembre 1989. Et, aux élections suivantes, en 1996 et 97, l'opposition, divisée, n'avait pu dénoncer efficacement les fraudes électorales.

En 1998, des organisations étudiantes, soumises à une forte répression, rédigent une déclaration pour l'avenir de la Serbie, exigent le départ de Milosevic, et créent un nouveau mouvement baptisé Otpor qui signifie Résistance. Fin 99, ce mouvement compte 4000 adhérents.

Début 2000, des militants d'Otpor se rendent en Hongrie pour y recevoir une formation aux techniques de résistance non-violente du théoricien pacifiste anglais Gene Sharp et rencontrent des membres de Solidarnosc et d'un mouvement non-violent slovaque, ainsi qu'un colonel américain à la retraite Robert Helvey sur qui je reviendrai. Ils ont ensuite eux-mêmes organisé en Serbie des stages clandestins de formation aux techniques d'action non-violentes. Ce travail de formation prend environ un an.

Comme souvent dans les campagnes non-violentes, la répression favorise le développement d'Otpor qui atteint, fin 2000, 35 000 membres. Le mouvement contribue à créer une coalition des partis d'opposition.

Les résultats des nouvelles élections lui étant défavorables, Milosevic les annule. Une grève générale paralyse alors le pays. Une marche sur Belgrade réunit 700 000 personnes. Et le 6 octobre 2000, un nouveau président de la République est élu.

La chute d'un dictateur s'est effectuée sans armes ni violence.

# Révolution non-violente en Géorgie

Trois ans après la révolution non-violente qui a mis fin en Serbie au régime de Milosevic, le même scénario se produit en Géorgie, pays resté sous l'autorité d'un président proche des Russes, Edouard Chevardnadzé.

A l'approche des élections du 2 novembre 2003 ils prévoient des fraudes massives, des étudiants géorgiens contactent le mouvement Otpor organisateur de la révolution en Serbie. Gene Sharp, théoricien de la lutte non-violente, ainsi qu'un des leaders de la lutte anti-apartheid viennent participer à des stages de formation. Un film Comment renverser un dictateur est aussi utilisé pour faire connaître les techniques non-violentes. Un mouvement nommé *Kmara* est créé. Son nom est choisi, selon les principes du marketing pour sa brièveté, sa sonorité et sa signification claire : Assez !

Après la victoire prévisible des candidats progouvernementaux aux élections, un appel à la désobéissance civile lancé par Kmara et l'opposition politique est entendu par la population. Le 4 novembre, des milliers de manifestants occupent les rues de Tbilissi la capitale. Les manifestants accrochent des roses aux boucliers des policiers, d'où le nom de révolution des roses.

Le 22 novembre, les manifestants occupent le Parlement, Chevardnadzé est obligé de le quitter précipitamment et le président opposant, prend le pouvoir une rose à la main.

Le mouvement a été aidé financièrement par la fondation du milliardaire d'origine hongroise Georg Soros, mais il n'en reste pas moins que l'essentiel du travail sur place a été fait par les partisans géorgiens de la démocratie.

# La non-violence libératrice

Beaucoup de gens doutent encore de l'efficacité de la non-violence comme moyen d'action.

Ils auraient intérêt à lire un article publié en 2006 par les Cahiers du Mouvement de la Réconciliation. On y apprend qu'une étude a été menée en 2005 par l'organisation privée américaine Freedom House, sur les pays qui ont changé de régime pendant les trente-cinq dernières années. Le résultat a été le suivant : sur soixante-sept pays qui sont passés d'une tyrannie à un gouvernement plus modéré, vingt l'ont fait par un déchaînement de violence. Sur ces vingt pays, quatre seulement ont établi des droits pour les populations locales. Ce qui n'a rien d'étonnant car la lutte armée exige une organisation très centralisée et autoritaire que ceux qui l'animent ont tendance à maintenir par la suite.

Au contraire, sur les deux tiers des soixante-sept pays qui sont passés d'un régime autoritaire à un régime plus modéré, c'est l'usage de la non-violence qui a été déterminant. La non-violence en effet met en lumière l'oppression de façon évidente. Elle accroît le prix à payer pour le maintien de l'ordre et elle divise les rangs de ceux qui prônent la violence. En usant de grèves, de boycott, de blocus et de mouvements de protestation, des groupes de civils et des leaders locaux ont le pouvoir de mobiliser de larges fractions de la population. Dans les trente-deux pays qui ont changé de régime sans user de violence, les populations connaissent encore aujourd'hui un degré de liberté et de paix nettement supérieur à celui des pays qui se sont libérés par la violence.

# Benjamin Constant

Il existe sans doute un bon nombre de précurseurs méconnus de la non-violence dans l'histoire de notre pays.

Un des plus inattendus est Benjamin Constant, né en 1767 et mort en 1830, l'auteur du célèbre roman Adolphe, paru en 1816. Constant n'a pas été que romancier, il a été aussi un homme politique libéral opposant à Napoléon, et son Cours de politique constitutionnelle, publié en 1818, contient des propos étonnants sur l'attitude du citoyen à l'égard de la loi et qui n'ont rien perdu de leur actualité :

*“Toute loi qui ordonne la délation, la dénonciation n'est pas une loi. Toute loi portant atteinte à ce penchant qui commande à l'homme de donner un refuge à quiconque lui demande asile n'est pas une loi. Si la loi nous prescrit de fouler aux pieds, ou nos affections ou nos devoirs, ou si, sous le prétexte absurde d'un dévouement gigantesque et factice à ce qu'elle appelle tour à tour monarchie ou république ou prince ou nation, elle nous interdit la fidélité à nos amis malheureux et si elle nous commande la perfidie envers nos alliés ou même la persécution envers nos ennemis vaincus, anathème et désobéissance à cette autorité corruptrice et à la rédaction d'iniquité et de crimes qu'elle décore du nom de Loi.”*

On retrouve dans ce texte la distinction qu'on trouvait déjà dans l'Antigone de Sophocle entre lois écrites et lois non écrites. Pour Benjamin Constant, quand les deux se contredisent, quand les lois de l'Etat s'opposent aux lois de la conscience, les premières perdent leur caractère de lois. On n'a donc plus à leur obéir.

# Benjamin Constant et le refus d'obéissance

Je reviens à Benjamin Constant, cet écrivain français de la période du Premier Empire et de la Restauration, dont j'ai montré, au cours de ma précédente chronique, qu'il était un précurseur de la non-violence. Il considérait en effet que les lois qui contredisaient les lois fondamentales de l'humanité, comme par exemple les lois invitant à la délation, n'étaient pas des lois et qu'on n'était pas tenu de leur obéir.

Dans son Cours de droit constitutionnel, il poursuit : *“Un devoir positif, général, sans restriction, toutes les fois qu'une loi paraît injuste, c'est de ne pas s'en rendre l'exécuteur. Cette force d'inertie n'entraîne ni bouleversement, ni révolution, ni désordre ; et c'eût été certes un beau spectacle, si, quand l'iniquité gouvernait, on eût vu des autorités coupables rédiger en vain des lois sanguinaires, des proscriptions en masse, des arrêtés de déportation, et ne trouvant dans le peuple immense et silencieux qui gémissait sous leur puissance, nul exécuteur de leurs injustices, nul complice de leurs forfaits.”*

Benjamin Constant ici fait probablement allusion aux lois de la période de la Terreur et sans doute aussi à l'Empire auquel il s'est opposé.

Ce qu'il montre, c'est d'abord que le refus d'obéissance qu'il appelle la force d'inertie, est un véritable devoir. C'est exactement le principe de la désobéissance civile.

Mais il montre aussi que ce refus peut être un formidable pouvoir. Les lois sanguinaires deviennent inefficaces si, à tous les niveaux de la société, personne n'est là pour les appliquer.

# L'intime gouverne le monde

Une intéressante étude du Fonds National suisse de la recherche scientifique, l'équivalent de notre CNRS, a été publiée le 31 janvier 2008. Elle porte sur les formes d'évolution biographiques qui débouchent sur des attitudes d'extrême droite et des actes de violence.

Son auteur, Thomas Gabriel, en interrogeant individuellement près d'une trentaine de militants d'extrême droite et des membres de leur famille, a montré d'abord que "*les extrémistes de droite ne sont pas des perdants de la modernisation*". Plus que des facteurs sociaux, ce sont des facteurs familiaux qui favorisent l'adhésion et la participation à des mouvements extrémistes violents.

Ces facteurs sont les suivants :

D'abord, la reprise par les jeunes des attitudes politiques et des logiques d'action de droite de leurs parents et de leurs grands-parents. Thomas Gabriel appelle cela : « Démarcation par suradaptation ».

Ensuite, l'expérience d'impuissance des jeunes par rapport à la violence au sein de la famille. Les jeunes, victimes ou témoins de violence et d'irrespect cherchent à se faire reconnaître en participant à des mouvements politiques violents.

Enfin le sentiment de ne pas être pris en compte par les adultes de leur famille, sentiment qu'ils compensent également en recherchant un environnement où ils soient reconnus.

Si on rapproche cette étude du fait que la génération des nazis a vécu son enfance et sa jeunesse dans une Allemagne où l'éducation était autoritaire et violente, on peut reconnaître que, comme on l'a dit, l'intime, la vie familiale, gouverne le monde.

## Sept pays abolitionnistes de plus

Au cours de l'année 2007 le nombre de pays qui se sont décidés à interdire la violence éducative, c'est-à-dire toutes les punitions corporelles infligées aux enfants, a été exceptionnellement élevé. Sept États ont franchi le pas de l'interdiction. Et ce qu'il y a de nouveau, c'est que ces États ne sont plus seulement européens. Trois États d'Amérique latine, le Chili, l'Uruguay et le Venezuela se sont ajoutés aux vingt autres États qui ont pris la même mesure. À l'autre bout du monde, la Nouvelle-Zélande a également franchi le pas.

Ces interdictions sont en grande partie le résultat de l'action du Comité des droits de l'enfant des Nations Unies. Tous les États qui ont signé la Convention relative aux droits de l'enfant, c'est-à-dire tous sauf la Somalie et les États-Unis, sont tenus de présenter tous les cinq ans au Comité les mesures qu'ils ont prises pour faire respecter cette Convention, et notamment son article 19 qui impose aux États de protéger les enfants contre toute forme de violence, dont notamment, la violence éducative, tapes, gifles, fessées ou, selon les pays, coups de bâton.

Mais ces mesures sont aussi le résultat de l'action des associations locales qui font pression sur les États pour obtenir que les enfants soient au moins aussi bien protégés que les adultes, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui dans un pays comme la France où l'on peut impunément frapper un enfant, alors que frapper un adulte est une agression.

Il me semblerait dans la logique de l'Évangile que l'Église s'associe activement à l'action du Comité des droits de l'enfant.

# Se reconnaître soi-même

Mépriser les autres, ne pas les reconnaître, est sans aucun doute une violence.

Mais se mépriser soi-même, ne pas se reconnaître comme individu unique est aussi une violence. Elle résulte souvent d'une violence et d'un mépris antérieurs subis dans l'enfance et qui nous ont amenés à nous mépriser, à nous sous-estimer et à tarir ainsi nos possibilités de création.

Deux auteurs, l'un incroyant, l'autre croyant, ont insisté sur l'importance de reconnaître la singularité de chacun et de soi-même.

Le philosophe Alain parlait du devoir des éducateurs de ne pas *“briser la résistance des enfants, mais au contraire de la délivrer. Vouloir que les natures soient, écrivait-il, c'est la charité même (...) Le seul et unique fondement de la vertu en chacun est l'effort à persévérer dans son être”*. Et il parlait de *“la foi imperturbable qui veut chacun comme il est”*.

Et le second, c'est l'écrivain juif Marc-Alain Ouaknin qui écrivait : *“C'est le devoir de toute personne (...) de savoir apprécier qu'elle est unique par son caractère particulier et qu'il n'y a jamais eu quelqu'un de semblable à elle dans le monde (...) La toute première tâche de chaque homme est l'actualisation de ses possibilités uniques, sans précédent et jamais renouvelées et non pas la répétition de quelque chose qu'un autre, fût-ce le plus grand de tous, aurait déjà accompli.”* Et il racontait l'histoire du rabbin Zousya qui, peu de temps avant sa mort, disait : *“Dans l'autre monde, on ne me demandera pas : Est-ce que tu as été Abraham ou Moïse ? On me demandera : As-tu bien été Zousya ?”*

# Le philosophe Alain précurseur de la non-violence

Parmi les précurseurs français de la non-violence, il faut citer aussi le philosophe Alain, de son vrai nom Emile Chartier.

Dès août 1914, Alain, trop âgé pour être mobilisé, s'engage volontairement. Il estime ne pas pouvoir laisser d'autres hommes, notamment ses élèves, mourir à sa place. Il n'est démobilisé qu'en 1917.

Malgré cet engagement, Alain a toujours été pacifiste. Il signe en septembre 1939, avec Giono, le tract Paix immédiate qui l'a fait considérer comme "munichois", c'est-à-dire partisan de la soumission aux Allemands.

Cette accusation est injustifiée. Opposant au fascisme et au nazisme, il crée en 1934 le Comité de vigilance anti-fasciste.

Et surtout, un texte de lui daté de 1932 montre son choix d'une forme de résistance non-violente : *"Comme nous savons résister aux tyrans de l'intérieur, nous résisterons aux tyrans de l'extérieur. Cette guerre est neuve ; nous en comprenons mal les ressorts. Ce n'est même pas quelque chose comme la guerre d'Espagne, qui coûta si cher à Napoléon. C'est une guerre de refus ; mais encore où la masse se dérobe, se fait insaisissable et muette, ce qui ne veut pas dire qu'elle reste inactive. La conspiration est permanente et secrète. Je prévois les emprisonnements, les déportations, les massacres d'otages, sans compter une grande misère et un dur travail pour tous. Et je comprends que la partie heureuse du peuple ait horreur de ces choses. Mais il s'agit de savoir si, tout compte fait, cette guerre civile contre l'étranger coûterait autant de vies et de richesses que la guerre d'hier et que la guerre de demain, si évidemment pire."*

# Les jeunes Français et l'obéissance

Une étude réalisée à l'initiative de la Fondation pour l'Innovation politique, fondation créée par Jean-Pierre Raffarin en 2004, a étudié l'attitude des jeunes européennes face à leur avenir.

On a interrogé en particulier les jeunes sur les valeurs qu'ils souhaitaient le plus transmettre à leurs enfants.

Parmi beaucoup d'autres résultats, il ressort de cette étude que les jeunes Français de 16 à 29 ans et les adultes de 30 à 50 ans, sont ceux parmi neuf des plus grands pays actuels, qui privilégient le plus l'obéissance par opposition à l'indépendance comme valeur à transmettre. Les jeunes des autres pays privilégient beaucoup plus l'indépendance.

Par rapport aux risques de développement de la violence et aux chances de développement de la non-violence, ce constat n'est pas très réjouissant.

Encourager l'obéissance, c'est encourager la soumission à l'autorité d'un côté et faciliter de l'autre le désir de pouvoir des forts sur les faibles.

Aussi bien dans la vie familiale que dans la vie sociale et politique, c'est favoriser le développement de rapports de force au lieu de rapports de respect et de coopération à égalité.

C'est surtout risquer de tarir la source de la créativité et de l'initiative qui ne peut se développer chez les enfants que s'ils sont respectés dans leur personnalité.

Ne nous y trompons pas : comme le disait Alain dans un texte que j'ai déjà cité, il ne faut pas "briser la résistance des enfants, mais au contraire la délivrer. Vouloir que les natures soient, c'est la charité même".

# La normalité, c'est ce qu'on vit

Au cours d'une émission sur les femmes battues, j'ai entendu l'une d'entre elles prononcer cette petite phrase : "La normalité, c'est ce qu'on vit".

Pour elle, la manière dont son mari la traitait était devenue la norme.

Un médecin racontait qu'une femme avait eu la mâchoire fracassée par son mari. Elle l'a quitté, mais s'est remise en ménage avec un autre homme tout aussi violent. Elle a enfin eu la chance de rencontrer un homme qui la traitait avec douceur. Quelques mois après, elle le quittait. Elle doutait qu'il soit vraiment un homme : il ne la battait pas. L'histoire ne dit pas comment cette femme avait été élevée, mais il est fort probable qu'elle ait été battue enfant et qu'habituee à être traitée ainsi, elle attendait des hommes le comportement qu'avait son père envers elle. Sa normalité, c'est sans doute ce qu'elle avait vécu depuis toujours.

Depuis les premières civilisations, les enfants ont subi la violence de leurs parents. De génération en génération, la normalité de cette violence s'est transmise. On l'a théorisée comme le seul mode d'éducation possible. On l'a sacralisée en attribuant à Dieu le comportement violent des pères qui punissent leurs enfants. En les habituant dès l'enfance à la violence, on les a rendus violents et en plus, on leur a fait croire que la violence était en eux.

"La dernière chose dont prend conscience le poisson, c'est de l'eau de son bocal". Il serait temps, s'il l'est encore, de prendre conscience que la violence a été l'eau de notre bocal, mais que cela ne la rend pas normale pour autant.

# Un sondage sur les punitions corporelles

Un nouveau sondage sur la pratique des punitions corporelles a été réalisé en 2006-2007 par l'Union des Familles en Europe. La porte-parole de cette association, Dominique Marcilhacy, est elle-même très favorable à cette pratique.

Ce sondage a été réalisé sur internet et il a vraisemblablement touché en priorité les membres et les sympathisants de cette association assez conservatrice. L'enquête ne dit pas si les personnes qui ont répondu étaient toutes françaises. Il est possible qu'elle ait recueilli pas mal d'opinions de pays francophones.

685 grands-parents, 856 parents, et 776 enfants ont été interrogés sur le site de l'Union des Familles en Europe.

Les réponses n'ont rien de particulièrement étonnant par rapport à ce que nous avions appris d'autres enquêtes réalisées de manière plus scientifique.

62 % des parents assument ce geste et déclarent la fessée "méritée". Pour 77 % d'entre eux, cela ferait partie de l'éducation.

La majorité des grands-parents (61%) et des parents (53%) sont contre l'interdiction des punitions corporelles.

Mais ce qui est plus étonnant, c'est que 34% des parents sont favorables à cette interdiction, alors que la majorité des parents qui ont répondu sont probablement proches des opinions conservatrices de cette association. Cela permet de penser que, dans un ensemble de parents moins conservateurs les opinions favorables à une interdiction de la fessée et des punitions corporelles ne sont peut-être pas loin de la moyenne.

La prise de conscience des dangers des punitions corporelles est peut-être en train de se faire.

# Marie-Françoise Durupt

Le 28 avril dernier, Marie-Françoise Durupt, médiatrice de quartier à Saint-Nazaire, monte dans l'avion Paris-Bamako. Dans le même avion sont embarqués deux Maliens sans-papiers auxquels, parce qu'ils protestent, les policiers qui les accompagnent appliquent un coussin sur la bouche. Voyant cela, d'autres Maliens se lèvent, indignés, et Marie-Françoise Durupt leur emboîte le pas criant "sa honte d'être française".

Elle est aussitôt débarquée de l'avion par les policiers avec un autre passager malien.

Début juillet, elle comparaît en justice et dénonce les "méthodes inhumaines" employées par la police. Elle est condamnée à une amende avec sursis de 1000€.

Deux mois plus tard, en appel, le tribunal reconnaît que, si ses propos ont bien participé à l'échec de la mesure d'expulsion, ils étaient d'abord l'expression d'une vive émotion et d'une grande réprobation et ne visaient pas à appeler les passagers de façon violente. Elle est donc relaxée.

Son avocate considère que cette décision pourrait faire jurisprudence : *"Nous sommes dans une démocratie, ajoute-t-elle, et en tant que citoyens actifs, quand des policiers agissent de cette manière, nous avons le devoir de le dire"*.

Un chef de cabine d'Air France, qui a témoigné au procès, a considéré que Marie-Françoise Durupt est une "Juste".

Effectivement, son attitude a été parfaitement non-violente : elle a réagi spontanément contre une violence, elle a exprimé son indignation et cela sans violence, elle a assumé son action au risque d'être sanctionnée et elle a peut-être ouvert une voie légale à d'autres actions semblables.

# Démythifier la violence

Dans une de ces chroniques, j'ai fait remarquer que les chiens de garde censés nous protéger ou nous alerter, sont responsables chaque année de 250 000 morsures enregistrées, le plus souvent sur des membres de la famille du propriétaire, souvent des enfants.

J'ai fait remarquer aussi que la possession d'armes à feu était un danger beaucoup plus pour leur propriétaire et sa famille que pour d'éventuels cambrioleurs ou agresseurs. Suicides, accidents et meurtres passionnels sont beaucoup plus nombreux que les rarissimes cas de légitime défense.

Deux autres faits paradoxaux doivent attirer notre attention. Les guerres internationales ne sont pas celles qui tuent le plus de gens. Si au cours du XXe siècle, 35 millions de personnes ont dû la mort à des guerres, 164 millions, soit presque cinq fois plus, ont été victimes de leurs propres gouvernements dont les armées et les polices devaient les protéger.

De même, la famille nous paraît être le lieu de la plus grande sécurité. Or, en France, une femme meurt de violences conjugales tous les cinq jours, et bien plus sont tous les jours, blessées ou contusionnées.

Sans compter la centaine de milliers d'enfants qui sont maltraités ou menacés dans leur famille, ce qui montre que la famille est loin d'être un lieu de sécurité.

On peut en conclure que confier sa sécurité à la violence (les chiens et les armes) ou à une autorité violente (État, conjoint ou parent violent), n'est pas nécessairement le meilleur moyen de se protéger. La violence et l'autorité violente doivent être démythifiées. Elles ne sont pas des moyens de protection.

# Aimé Léaud

Le 20 avril dernier, un non-violent toulonnais nous a quittés.

Il s'appelait Aimé Léaud.

Né au Maroc, il s'est engagé dans les Forces Françaises Libres, a fait la campagne d'Italie et participé à la libération de Toulon.

Puis, juriste, avocat, il a lutté toute sa vie pour le respect du droit et spécialement du droit des plus pauvres.

En 1966, proche de l'Arche de Lanza del Vasto, il a participé à de nombreuses manifestations contre l'armement nucléaire et a même renvoyé son livret militaire en 1968 pour protester contre la stratégie anti-cités qui consiste à prendre la population des villes en otage.

Parallèlement, avec son épouse Huguette, il avait organisé des cours d'alphabétisation pour les travailleurs immigrés et participait aux actions du mouvement Terre des Hommes.

Au moment de la venue à Toulon du président Georges Pompidou, en juin 1971, il lui a fait remettre une lettre signée, entre autres par l'Abbé Pierre et Robert Buron, ancien ministre, demandant la création d'une défense populaire non-violente.

Sous la dictature de Franco, il assiste, au nom du mouvement Amnesty International à des procès de condamnés politiques en Espagne.

Quelques années plus tard, il devient président d'Amnesty France et, pendant des années, il a été un des traducteurs de ce mouvement.

Il avait aussi un très beau talent d'artiste peintre et sa dernière sortie a été pour assister au vernissage de sa dernière exposition à La Garde.

Ceux qui ont connu sa haute silhouette, son visage un peu sévère nuancé par la douceur de son regard, ne l'oublieront pas.

# La méthode Faber et Mazlish

Connaissez-vous le livre d'Adèle Faber et Elaine Mazlish : "Parler pour que les enfants écoutent, Écouter pour que les enfants parlent" ?

Ce livre donne une méthode d'éducation précise pour résoudre les problèmes souvent éprouvants de la relation parents-enfants.

Imaginons un enfant qui, cas évidemment rarissime !, laisse traîner ses affaires au milieu du salon. Qui ne se laisserait pas aller à lui transmettre sous des formes diverses ce message accusateur : "Fondamentalement, tu es agaçant et désordonné. Tu fais toujours les choses de travers, et ce dernier incident prouve une fois de plus ton inaptitude". La méthode Faber et Mazlish nous aide à faire passer plutôt ce message : "Fondamentalement, tu es une personne aimable et capable. Pour le moment, nous avons un problème. Quand tu en auras pris conscience, tu vas probablement réagir de façon responsable."

Très brièvement schématisée, la méthode Faber et Mazlish consiste à d'abord décrire le problème : "Je vois des baskets sur le tapis du salon". Ensuite, toujours sans accuser, à parler de ses sentiments : "Quand j'arrive du travail fatiguée, j'ai besoin d'un minimum d'ordre", puis à donner un renseignement, si possible avec un peu d'humour : "Les baskets aiment bien être rangées à leur place".

Chacune de ces remarques, au lieu de pousser l'enfant à réagir contre des accusations ou des sermons, souvent par des grognements ou par l'inertie, le confronte au problème posé et l'invite à le résoudre, sans pour autant le dévaloriser.

La suite au prochain numéro.

## La méthode Faber et Mazlish (2)

Je reviens à la méthode proposée par Adèle Faber et Elaine Mazlish dans leur livre : “Parler pour que les enfants écoutent, Écouter pour que les enfants parlent”.

Imaginons le cas classique de l'enfant qui, au supermarché, court partout, obligeant sa mère à le poursuivre à la trace sous les regards peu amènes des clients.

Faber et Mazlish suggèrent les attitudes successives suivantes.

D'abord, exprimer à la fois le problème et notre désaccord sans attaquer la personnalité de l'enfant : “Je n'aime pas ce qui se passe. Les enfants qui courent dans les allées dérangent les clients”.

Ensuite, offrir un choix à l'enfant : “Voici tes choix : tu peux marcher ou t'asseoir dans le caddy. À toi de décider”.

Si l'enfant récidive, on passe à l'action, mais toujours sans violence et sans dévaloriser l'enfant : “Je vois que tu as décidé de t'asseoir dans le caddy”.

Et la fois suivante, au moment de partir, quand l'enfant demande à accompagner sa mère, celle-ci répond : “Pas de supermarché aujourd'hui. - Pourquoi ? - Je crois que tu sais très bien pourquoi. Dis-le moi. Il y aura beaucoup d'autres fois où tu pourras venir. Mais aujourd'hui, j'y vais seule.”

On voit que le propre de cette méthode est d'éviter de blâmer, d'accuser, de juger, éviter même de donner des ordres ou sermonner, et, à plus forte raison, éviter de frapper et de punir. L'enfant subit ici seulement la conséquence de son propre choix.

Ce n'est là qu'un exemple parmi la multitude d'autres que présente le livre de Faber et Mazlish. Un autre exemple au prochain numéro.

## La méthode Faber et Mazlish (3)

Dernier exemple tiré du livre d'Adèle Faber et Elaine Mazlish : "Parler pour que les enfants écoutent, Écouter pour que les enfants parlent", livre qui me paraît très utile pour aider à résoudre les problèmes entre parents et enfants.

Imaginons un enfant qui, lorsqu'il va jouer chez ses copains, rentre toujours en retard.

La première étape suggérée par Faber et Mazlish consiste à parler des sentiments et des besoins de l'enfant : "J'ai l'impression que ça t'est difficile de quitter tes copains quand vous jouez ensemble".

Deuxième étape, exprimer ses propres sentiments et besoins : "Mais je m'inquiète quand tu arrives en retard."

Troisième étape, faire avec l'enfant un "remue-méninges" en vue d'une solution mutuellement acceptable : "Réfléchissons ensemble. Voyons si nous pouvons trouver une solution qui conviendra à chacun de nous."

Quatrième étape, lister par écrit et sans les juger toutes les idées proposées par l'enfant et par le parent. Par exemple, proposition de Marco : "Je rentre en retard et tu ne t'inquiètes pas." "Je vais te chercher chez tes copains". "On fait réparer la montre de Marco pour qu'elle lui rappelle l'heure." "On mange un quart d'heure plus tard" etc.

Cinquième étape : on relit la liste des propositions. On élimine celles qui ne conviennent pas à l'un ou à l'autre. On choisit parmi les propositions qui restent.

Là encore, la méthode proposée consiste à exprimer les besoins du parent et de l'enfant et à en tenir compte. À considérer l'enfant comme capable de contribuer à la solution du problème. À réfléchir et à choisir ensemble.

# La dispute conjugale, bonne pour la santé ?

Une étude américaine effectuée à l'université du Michigan et parue en janvier 2008 dans le *Journal of family communication* assure que la dispute conjugale est bonne pour la santé.

En effet, d'après cette étude, les familles qui ne parviennent pas à exprimer leur colère auraient un taux de mortalité deux fois plus important que ceux où elle s'extériorise. Et, après 17 ans, les couples où aucun conjoint n'a exprimé son courroux ont environ 5 fois plus de risques d'être tous deux décédés que les adeptes de la dispute.

La répression de la colère augmenterait les maladies liées au stress comme les problèmes cardiaques ou ceux qui sont liés à la tension artérielle.

Il peut paraître surprenant de faire l'éloge de la dispute dans une chronique sur la non-violence, mais ce n'est paradoxal qu'en apparence. La non-violence ne consiste pas à étouffer les conflits. Elle consiste à essayer de les résoudre sans violence. L'expression des sentiments, des émotions et des besoins est essentielle en cas de conflit interpersonnel. Pas seulement pour la santé, mais aussi pour la bonne résolution des conflits, pour que ceux-ci ne laissent pas de rancœur.

Ceci dit, dans la dispute, surtout dans la dispute conjugale, il y a souvent violence verbale et parfois physique. Pour éviter ces débordements, la solution est sans doute d'exprimer ses sentiments et ses besoins au fur et à mesure qu'ils se manifestent, sans attendre qu'ils deviennent explosifs. Il faut un peu d'entraînement pour les exprimer sans accuser l'autre, mais c'est d'autant plus facile qu'on attend moins d'être proche de l'éruption volcanique.

# La colère réparatrice

**Je reviens sur la colère qui, contrairement à ce qu'on croit souvent, n'est pas en contradiction avec la non-violence.**

La colère, proche cousine de l'indignation, est une émotion. Et réprimer une émotion, c'est souvent soit en faire subir les conséquences à notre corps, sous la forme de somatisation, soit en préparer l'éruption violente, un peu plus tard, et souvent sur quelqu'un qui n'a rien à voir avec sa cause initiale. Ainsi les colères qui n'ont pas eu le droit de s'exprimer ou qui ont été réprimées avec violence dans l'enfance, s'expriment souvent des dizaines d'années plus tard, sur notre conjoint ou conjointe, sur nos enfants ou sur notre chien...

Isabelle Filliozat, dont je ne saurais trop recommander la lecture, exprime par une comparaison un rôle inattendu de la colère. Quand votre voiture a subi un choc, la carrosserie s'est incurvée vers l'intérieur. Si le choc n'est pas trop grave, le carrossier va réparer le dommage en frappant à coups de maillet de l'intérieur jusqu'à ce qu'elle retrouve sa forme initiale. Quand nous avons subi des chocs, la colère, c'est le maillet qui frappe à partir de l'intérieur et qui nous redonne notre forme initiale. Isabelle Filliozat cite l'exemple de la petite fille à qui sa maîtresse s'est permis de donner une gifle et qui, au lieu de se soumettre, s'avance vers sa maîtresse et lui dit, en la fusillant du regard : "Vous n'avez pas le droit de me frapper !". La petite fille qui a osé cette colère ne gardera pas sa carrosserie cabossée et ne se vengera sans doute pas du coup qu'elle a reçu sur sa petite sœur ou son petit frère.

# Profession profileuse

Grâce au film *Le Silence des agneaux*, tout le monde sait aujourd'hui ce que c'est qu'une profileuse. Carine Hutsebaut en est une et elle a écrit un petit livre passionnant sur son métier qui consiste à traquer les pires criminels. Son titre : Profession profileuse.

Elle est aussi psychothérapeute et s'occupe à la fois des criminels et des victimes. Cette double fonction la place ainsi au cœur même de la violence.

Son témoignage sur l'origine de la violence extrême des tueurs en série ou des pédophiles est particulièrement intéressant parce qu'il ne résulte pas d'une théorie mais de l'expérience de ses rencontres avec de grands criminels.

Or, que nous dit-elle ? Que tous les grands criminels et tueurs en série ont eu une enfance dévastée.

Tous ont connu plusieurs formes de maltraitance, qu'il s'agisse de la maltraitance physique, psychologique (la dévalorisation), émotionnelle (menaces et brimades), sexuelle (attouchements, viols) ou encore de la maltraitance passive d'un parent drogué ou alcoolique.

Un individu qui a souffert d'au moins trois de ces maltraitements peut éprouver un état de stress post-traumatique, une sorte d'état de choc aigu dont on ne peut sortir sans l'aide d'un professionnel pour retrouver son équilibre.

Chez la plupart des agresseurs, on retrouve souvent les cinq catégories de maltraitance rassemblées.

Et, comme l'avait fait Alice Miller avant elle, Carine Hutsebaut n'hésite pas à étendre son constat aux tueurs de masse que sont les dictateurs. Hitler, Staline, Ceausescu, Amin Dada ont eu aussi des enfances dévastées.

# Les cercles de silence

Les frères franciscains de Toulouse ont entrepris depuis le 30 octobre 2007 une action non-violente pour dénoncer l'enfermement dans des centres de rétention des personnes étrangères en situation irrégulière.

Tous les derniers mardis du mois, de 18h30 à 19h30, ils forment, sur la Place du Capitole, un cercle de silence et de prière.

Ce qu'ils dénoncent, c'est d'abord l'enfermement de personnes pour le seul fait d'être venues en France pour vivre mieux ou pour sauver leur vie. Ce sont aussi les conditions de détention elles-mêmes.

Le centre de rétention de Cornebarrieu, ville de la banlieue de Toulouse, apparaît comme un véritable camp retranché. Autour de la cour où peuvent s'amuser les enfants, de grandes plaques métalliques ont été posées afin d'éviter tout regard extérieur. S'agirait-il de personnes à ce point dangereuses pour nous ? demandent les Franciscains.

Ils ne prétendent pas posséder la solution, mais ils pensent qu'elle passe par une réflexion collective qui nous concerne tous.

Commencée le 30 octobre 2007 par quelques personnes, cette action en est arrivée à réunir 250 personnes en janvier.

La CIMADE et la Ligue des droits de l'homme ont relayé cette action, montrant par là qu'elle a atteint aussi bien les incroyants que les croyants. Et, un bon nombre d'autres cercles de silence et de prière se sont formés dans d'autres villes. Le jour même où cette chronique est enregistrée, le 7 mai 2008, tous ces cercles sont invités à manifester ensemble sur le plan national.

Comme quoi le silence peut être une voix qui porte.

# Machiavel et Gandhi

L'écrivain italien, Machiavel, a écrit, dans son grand livre, *Le Prince*, une formule devenue proverbiale : "La fin justifie les moyens". Autrement dit, pour atteindre un but politique juste, tous les moyens sont permis, y compris le mensonge et la violence. Si le but qu'on vise est supposé juste, on peut tout se permettre.

L'action non-violente de Gandhi est fondée sur un principe différent : "La fin est dans les moyens comme l'arbre dans la semence". Pour lui, c'est la qualité des moyens qui détermine la qualité du but. Dans le but que l'on veut atteindre, il reste toujours quelque chose de la qualité des moyens qu'on a employés. Et des moyens mensongers et violents ont toutes les chances de produire non pas une société parfaite ni même acceptable, mais une société marquée par le mensonge et la violence.

Il en va de même en éducation. Le but que nous nous fixons en tant que parents est toujours ou presque le bien de l'enfant. "C'est pour ton bien", disons-nous. Mais si les moyens que nous employons sont ceux de la violence ou de l'autoritarisme, ce sont l'autoritarisme et la violence que nous sèmerons, pour la très simple raison que les enfants sont avant tout imitateurs et que ce qu'ils reçoivent de nous, c'est la parole, bien sûr, mais plus efficacement encore la parole vécue, la parole telle que nous l'incarbons dans nos actes. Si la graine que nous semons est contaminée par le mensonge et la violence du moyen d'éducation que nous utilisons, l'arbre que nous aurons semé dans l'esprit de l'enfant sera porteur de mensonge et de violence.

# La xénophobie

Au cours de mes précédentes chroniques, j'ai plusieurs fois cité les singes, notamment pour montrer que les comportements non-violents ont des bases biologiques.

Mais il est un point sur lequel on ne peut pas les prendre comme référence, c'est celui de la xénophobie. La plupart des singes sont en effet très xénophobes. Certains, les chimpanzés notamment, le sont au point de se livrer parfois à de véritables massacres entre groupes appartenant pourtant à la même espèce. Même les pacifiques bonobos, s'ils sont capables d'arriver, grâce à leur pansexualisme peu convenable, à cohabiter avec d'autres groupes, se rencontrent d'abord de façon très rugueuse et brutale.

Pour eux, semble-t-il, mais aussi pour les hommes, la distinction entre "nous" et "eux" est génératrice de peur, de méfiance et de violence.

L'anthropologue Pierre Clastres est allé jusqu'à dire que sans la distinction du Nous et de l'Autre la société primitive disparaîtrait.

Faut-il pour autant considérer cette xénophobie comme indépassable ?

N'oublions pas d'abord que notre société est déjà le fruit d'une multitude de dépassements de la xénophobie. Au Moyen-Âge, des villes pas plus grandes qu'Ollioules ou La Garde pouvaient se livrer à des guerres meurtrières. On s'est entretué entre provinces. Et les pays européens, aujourd'hui à peu près unis, se sont livrés les guerres terribles que l'on sait. C'est bien le signe que la xénophobie peut être dépassée pour le plus grand profit de tous.

Et c'est sûrement un des grands enjeux de l'éducation que de favoriser ce dépassement.

## Des brèches dans le mur

Le conflit entre Israël et les Palestiniens est souvent désespérant. On a le sentiment que la violence est permanente et que la situation ne cesse de se détériorer.

Pourtant, quelques lueurs d'espoir nous parviennent des hommes et des femmes israéliens et palestiniens qui savent rester à la fois non-violents et actifs.

L'hebdomadaire La Vie a consacré en mai dernier un beau dossier aux brèches dans le mur, c'est le titre du dossier, que parviennent à percer des militants pacifistes israéliens.

Ainsi, Jeff Halper, professeur d'anthropologie à l'université de Jérusalem, coordonne un Comité israélien contre la démolition des maisons. Depuis le début de l'Intifada en 2000, les forces israéliennes ont détruit 5000 habitations palestiniennes, et cela pas seulement lors d'opérations militaires. Une habitation qui se trouve trop près d'une colonie israélienne ou d'une route réservée aux colons, peut être détruite.

Le Comité de Jeff Halper intervient alors autant qu'il le peut pour essayer d'empêcher la destruction ou pour reconstruire les habitations sans demander de permis de construire, celui-ci étant invariablement refusé lorsqu'il est demandé par des Palestiniens. Depuis 1997, le Comité a ainsi reconstruit 150 maisons. Certaines ont été détruites et reconstruites trois fois.

Ce type d'action réunit trois des composantes de l'action non-violente : l'absence de violence contre les personnes, la désobéissance civile puisque les reconstructions se font sans permis, et le programme constructif, évident dans ce cas-là.

## La force d'être témoin

En Israël, les check points sont des points de contrôle où transitent les Palestiniens qui se rendent en Israël ou circulent à l'intérieur même de la Cisjordanie. Il existe quatre-vingt de ces check point et l'attente y est souvent très longue. Le moindre papier manquant peut rendre le passage impossible, même pour un malade ou une femme sur le point d'accoucher.

L'hebdomadaire *La Vie* du 29 mai 2008 raconte comment des femmes israéliennes ont créé une association nommée *Machsom Watch*, expression qui signifie à peu près "regard sur les check points". Elle réunit à peu près 400 Israéliennes d'une moyenne d'âge de soixante ans. L'action de ces femmes consiste à aller se poster près des check points. Elles observent tout ce qui s'y passe et rédigent à leur retour un rapport qui est publié sur leur site Internet où l'on peut le lire en anglais.

Elles observent et chronomètrent le temps d'attente des personnes dont les soldats contrôlent l'identité. Leur simple présence, le fait qu'elles soient des femmes d'un certain âge fait souvent accélérer le mouvement. Beaucoup de Palestiniens leur en sont reconnaissants.

Une d'elles raconte qu'un jour, une Palestinienne atteinte d'une tumeur à la gorge était bloquée au check point parce qu'il lui manquait un papier pour aller se faire examiner dans un hôpital de Jérusalem. La militante israélienne de *Machsom Watch* n'a pas dit un mot, mais elle a regardé avec insistance la jeune soldate israélienne qui traitait le dossier. Et celle-ci a cédé.

On voit là un aspect particulier de l'action non-violente : être là, simplement en tant que témoin.

# Ponce Pilate et la violence

On considère souvent que, quand la violence apparaît comme nécessaire, elle devient acceptable et donc légitime. C'est ce qu'a soutenu notamment le philosophe André Comte Sponville.

À cette idée, un autre philosophe, Jean-Marie Muller, oppose, dans son livre *Dé légitimer la violence*, un autre point de vue : *“La nécessité peut contraindre à passer outre à l'exigence de la loi, mais elle ne fonde aucun droit”*. Et il ajoute : *“Si les hommes sont pris au piège de la nécessité qui les contraint à user de violence, ils doivent avoir le courage de ne pas se disculper”*.

Cette distinction est intéressante. Il peut m'arriver de ne pas savoir comment éviter un acte violent, sous peine de tomber dans la lâcheté. Il n'en reste pas moins que je ne peux pas donner de légitimité à cette transgression, ni m'en disculper.

Le lecteur suisse de l'excellente revue *Alternatives non-violentes* qui développe cette idée dans son numéro 146, fait aussi remarquer que les peuples anciens qui s'estimaient souillés par une violence commise, même à l'égard des animaux qu'ils chassaient, tant ils avaient conscience du danger de la violence, s'en purifiaient par des rites très stricts. Et il ajoute que c'est le sens du “Je m'en lave les mains de Ponce Pilate”. Pilate n'a pas le courage de soustraire Jésus à la volonté meurtrière de la foule, mais il est conscient de laisser commettre une violence inacceptable, et il tente de s'en purifier par son lavement de mains.

S'il ne nous semble pas purifié pour autant, son geste peut au moins nous rappeler qu'aucune violence ne peut être considérée comme légitime.

# La non-violence est-elle une affaire de circonstances ?

Toujours dans le numéro 146 de la revue Alternatives non-violente que j'ai déjà citée, il y a peu, un lecteur réagit à un article du philosophe André Comte Sponville qui affirme, et c'est une idée qu'on entend souvent énoncer : "Le choix de la non-violence n'est pas de principe, mais de circonstance" Autrement dit, on a le choix selon les circonstances, entre violence et non-violence, il suffit de décider sur le moment, et, dans certains cas, il ne faut pas hésiter à recourir à la violence.

Ce point de vue peut sembler réaliste. Mais le lecteur en question, instituteur depuis plus de vingt ans en Zone d'éducation prioritaire, répond que s'il n'avait pas fait de la non-violence un principe, il aurait de multiples occasions de tomber régulièrement dans le piège de l'emploi de la force physique, de la punition stupide, de la formule humiliante et, pourquoi pas, de l'injure. "Avec les dégâts qu'on peut imaginer, ajoute-t-il, même si je venais à remporter une victoire à court terme".

Et il faut ajouter à cela que si on ne s'est pas préparé à trouver des solutions non-violentes aux conflits auxquels on peut être mêlé, il est difficile de les improviser sur le moment. Et c'est ainsi qu'on se trouve acculé à la violence ou à la passivité.

On ne peut pas laisser au hasard des circonstances le choix entre violence et non-violence. Il faut faire de la non-violence un principe et se préparer autant que cela est possible à le mettre en pratique. Que ce soit dans la vie politique ou dans les relations de la vie quotidienne, et plus encore dans le domaine de l'éducation.

# Les parents doivent-ils être autoritaires ?

Un pédiatre connu, Aldo Naouri, préconise une éducation autoritaire. Le rapport parents-enfants doit être hiérarchique. Les ordres sont les ordres. Point !

Suite à une émission sur France Inter à laquelle je participais avec ce médecin, j'ai reçu le témoignage suivant :

*Mes parents ont appliqué à la lettre ces principes de hiérarchie entre parents et enfants ; ma soeur et moi n'étions QUE des enfants et devions "rester à notre place". Nous étions aimées et n'avons manqué de rien.*

*Mais cela donne sans surprise des enfants qui manquent cruellement de confiance en eux ("personne n'attend rien de moi, ce que je dis n'a aucune valeur"), qui n'osent toujours pas s'affirmer face à leurs parents et aux autres en général, et dont la grande violence non exprimée ressort contre leurs propres enfants.*

*J'ai dû faire un travail sur moi quand j'ai compris que la manière dont je me mettais à éduquer mon premier enfant me rendais malheureuse : fessées, obéissance. J'ai alors réalisé que derrière la façade d'une enfance "heureuse" se cachait énormément de souffrance. Grâce à Alice Miller, je me suis assise à côté de la petite fille que j'ai été, l'ai autorisée à pleurer sur ses souffrances et ses humiliations et à les reconnaître comme telles."*

Ma correspondante a lu alors d'autres auteurs : Isabelle Filliozat, Thomas Gordon. Elle se sent plus en accord avec elle-même, avec ses enfants. Mais elle ne parvient toujours pas à s'opposer à ses parents qui imposent à leurs petits-enfants l'éducation autoritaire qu'elle a subie. Elle conclut : "M. Naouri prône une éducation qui soumet l'enfant plus qu'elle ne l'élève."

# Un gandhien d'aujourd'hui : Rajagopal

Une des difficultés majeures à laquelle se heurte la popularisation de l'action non-violente est le peu de place qu'elle occupe dans les médias et donc dans l'opinion publique que forment les médias. Étant rarement spectaculaire, elle passe toujours au second plan, voire au troisième ou quatrième, après la violence, quand on ne la passe pas entièrement sous silence.

Un exemple saisissant en est donné par une grande action menée en Inde depuis près de quarante ans, action qui a atteint un sommet spectaculaire à la fin de l'année 2007 et qui a été, à ma connaissance, complètement ignorée par les médias en Europe. C'est pourquoi je vais lui consacrer quelques chroniques en m'appuyant sur un dossier publié en juin dernier par l'excellente revue œcuménique Cahiers de la Réconciliation.

L'homme qui est à l'origine de cette action s'appelle Rajagopal. Fils d'un gandhien de la première heure, formé dans une école d'agronomie fidèle à la pensée de Gandhi, Rajagopal s'est assez vite rendu compte que le gandhisme, en Inde était trop théorique et il a voulu passer de la théorie à l'action et à l'action auprès des plus pauvres. Mais les plus pauvres, en Inde, sont souvent illettrés et n'ont pas accès aux médias.

Avec une vingtaine de compagnons, en 1969, à l'occasion des cent ans de la naissance de Gandhi, il a affrété un train exposition pour parcourir le pays. Son but : expliquer que n'importe quel citoyen ordinaire peut lancer une action comme l'a fait Gandhi, qui était lui-même, d'après Rajagopal, un homme ordinaire.

La suite dans ma prochaine chronique.

## Un gandhien d'aujourd'hui : Rajagopal (2)

Le militant gandhien, Rajagopal, dont j'ai parlé dans ma dernière chronique, a parcouru l'Inde, en 1969, avec un train exposition dont le but était de montrer que n'importe qui peut lancer une action non-violente.

L'année suivante, il a créé avec ses compagnons, un ashram, c'est-à-dire une communauté, dans le nord-ouest du pays où sévissaient de nombreux hors-la-loi extrêmement violents. Ceux-ci ont commencé par les menacer et essayer de les chasser. Mais Rajagopal et ses amis ont tenu bon, ont continué à dialoguer avec ces bandits issus pour la plupart de la misère, à leur parler de la non-violence et à leur faire comprendre qu'il y a d'autres manières de vivre que d'être riche ou violent. Si incroyable que cela paraisse, au bout de deux ans, ils les ont amenés, le 14 avril 1972, à rendre en masse leurs armes, mitraillettes et grenades, avant de partir en prison où ils sont restés pendant quinze ans. Mais pendant ce temps, Rajagopal et ses amis les ont suivis pour les préparer à leur réhabilitation et à la réconciliation.

Ils ont aussi protégé leurs familles contre les actes de représailles de la part de leurs victimes.

Quand ces hors-la-loi sont sortis de prison, ils ont à leur tour aidé Rajagopal à poursuivre son action auprès des plus pauvres.

Cette action spectaculaire a fait aussi réfléchir Rajagopal et lui a montré qu'il ne sert à rien d'interdire à quelqu'un de prendre un fusil si on ne comprend pas pourquoi il l'a pris. Il en est ainsi venu à passer d'une action contre la violence physique à une action contre la violence structurelle qui engendre la misère.

## Un gandhien d'aujourd'hui : Rajagopal (3)

Je continue à évoquer la belle figure du militant gandhien Rajagopal dont j'ai parlé dans mes deux dernières chroniques.

Après avoir réussi à faire rendre leurs armes à de redoutables hors-la-loi du nord-ouest de l'Inde par les seuls moyens de la non-violence, Rajagopal a beaucoup voyagé à travers son pays puis a créé un centre de formation dans l'État de Chhattisgarh, au centre de l'Inde, État où vivent de nombreuses minorités tribales. Son but : aider les jeunes à se prendre en main, à sortir de la résignation devant la pauvreté et à se servir de leurs propres talents et capacités. Il a ainsi formé des milliers de jeunes dans toute la région, qui, rentrant chez eux, ont propagé cette conscientisation et ce désir de résistance contre la bureaucratie et la corruption.

La réaction n'a pas tardé à la fois contre lui et contre les jeunes qu'il avait formés. Car les riches propriétaires, les notables, les défenseurs de l'inégalité entre les sexes qui aimaient bien parler de Gandhi en général, n'ont pas du tout apprécié quand ces jeunes sont venus leur dire : "Ces terres appartiennent aux pauvres", "Vos femmes ont droit à l'égalité".

Rajagopal dit aussi avoir compris d'une part qu'il fallait un soutien politique et juridique à ces jeunes, d'autre part, que les conflits existent et que la seule manière de les résoudre, c'est de les porter au grand jour, de les "créer" en un sens, pour chercher à les régler après.

On voit ici que la non-violence est le contraire même de la passivité et qu'elle consiste à affronter les conflits.

La non-violence et la mise à jour des conflits.

# Quand la Justice reconnaît la désobéissance civile

Il est réjouissant de voir la Justice reconnaître de temps en temps la légitimité d'actions de désobéissance civile menées pour de justes causes.

C'est ce qui s'est passé pour l'action de six militants de Greenpeace qui, en octobre 2007, avaient pris d'assaut la cheminée, haute de 200 mètres de la centrale à charbon de Kingsnorth pour y inscrire en grandes lettres le nom du Premier ministre Gordon Brown, dans le but d'obtenir l'arrêt de l'usine. Les dégâts étaient estimés à 30 000 Livres.

Le jury qui les a jugés a estimé que les dégâts causés étaient motivés par une juste cause, le fonctionnement de cette centrale pouvant avoir un coût bien plus important : la destruction de la Planète.

Un climatologue américain de la NASA a estimé que les 20 000 tonnes de dioxyde de carbone émises quotidiennement par la centrale pourraient être responsables de la destruction de 400 espèces animales.

On a là un bon exemple d'action de désobéissance civile : il est évidemment interdit par les lois de peinturlurer une cheminée de centrale, même si c'est pour y inscrire le nom du Premier ministre. Cette action de désobéissance civile courageuse n'a porté atteinte qu'à des installations matérielles. Elle était donc bien non-violente à l'égard des personnes et même pas injurieuse pour M. Brown, ce qui a probablement aidé à sa popularité. Elle a certainement été répercutée dans les médias tout autant qu'un sabotage violent. Et finalement, grâce au jugement favorable du jury, elle a créé une jurisprudence qui permettra peut-être la réalisation d'autres actions du même genre.

# Raymond Depardon et l'éducation

Interviewé à propos de son dernier film sur la vie paysanne, *La Vie moderne*, Raymond Depardon qui a aussi vécu en Amérique du Sud dans la tribu des Yanomamis, a eu l'occasion d'observer leur méthode d'éducation. *“Chez les Yanomamis, dit-il, l'éducation passe par l'observation. Jamais un Yanomami ne donnera une fessée ou une directive à son enfant. Les enfants observent à longueur de temps, jusqu'à dix ou douze ans”*.

Et Depardon, qui est fils d'agriculteurs, commentait : *“C'est ça également que mes parents m'ont donné. J'ai fait mon éducation par l'observation. C'est peut-être pour ça que je suis photographe et cinéaste : j'ai eu la chance d'avoir des parents un peu Yanomamis. Ils ne m'ont jamais frappé ni fait de reproches, ni forcé à faire tel ou tel métier. Ils m'ont toujours laissé faire. Même s'ils ont été certainement effondrés quand ils ont compris que je ne reprendrai pas la ferme.”*

Ce témoignage est intéressant parce qu'il souligne, dans deux civilisations très différentes, les mérites d'une éducation sans violence qui aide les enfants à trouver par eux-mêmes leur propre chemin.

Il souligne aussi la valeur essentielle de l'exemple des parents et de l'imitation des enfants à travers l'observation de leurs parents.

Il montre enfin que ces deux valeurs, la non-violence et l'exemple, ont des résultats positifs dans deux civilisations très différentes : les enfants Yanomamis suivaient leur propre chemin dans la reproduction du mode de vie de leurs parents ; Depardon, lui, n'a pas repris la ferme de ses parents, mais il est devenu un des plus remarquables peintres de la vie paysanne actuelle.

# Lutte contre l'excision

La lutte contre les traditions les plus cruelles et les plus violentes exige de ceux qui la mènent beaucoup d'intelligence, de délicatesse et de non-violence. Les traditions sont profondément enracinées dans les esprits et donc les tentatives pour les détruire brutalement se heurtent à de très fortes résistances. D'autre part, dans une culture, toutes les traditions se tiennent entre elles et sont imbriquées de telle façon les unes aux autres que détruire une tradition inacceptable peut compromettre tout l'édifice d'une culture et la mettre en danger dans sa totalité.

On en a un bel exemple avec la lutte contre l'excision dans les sociétés où cette coutume extrêmement cruelle et mutilante se pratique. Comme elle représentait pour les jeunes filles un rite de passage, au moment où on a obtenu, avec l'accord des populations où elle se pratiquait, que cette mutilation soit abandonnée, on a veillé à maintenir le rite de passage lui-même qui est considéré comme essentiel dans les sociétés traditionnelles. Les jeunes filles qui accèdent à l'âge fixé par la coutume restent recluses quelque temps afin qu'on leur parle de la sexualité et de la reproduction. Des cérémonies sont organisées par les anciennes exciseuses et des femmes âgées qui continuent ainsi à jouer leur rôle de grands-mères. D'après le Fonds des nations unies pour la population qui mène la lutte contre l'excision, cette politique a permis de défendre les droits des femmes tout en respectant les traditions locales, plus efficacement qu'une tentative d'élimination brutale de cette coutume.

# L'enfant est le père de l'homme

Comme on l'a dit, "l'enfant est le père de l'homme". Et il faudrait sans doute aller plus loin : "le tout petit enfant est le père de l'enfant, de l'adolescent et de l'adulte". Beaucoup de choses essentielles se jouent dans la toute petite enfance.

Le sociologue danois Gosta Esping-Andersen, dans son livre Trois leçons sur l'État-providence, paru au Seuil en 2008, a fait le constat que le système scolaire est "*mal équipé pour créer de l'égalité*", car, dit-il, "*ce qui s'est joué à l'âge préscolaire est fondamental pour la motivation et les capacités d'apprentissage de l'enfant une fois qu'il est entré à l'école*". Si rien n'est prévu pour rattraper le retard déjà acquis dans le très jeune âge, retard qui, s'il est pris à temps, peut être comblé assez facilement, il faudra beaucoup d'efforts ensuite, et souvent des efforts qui resteront vains, pour rattraper plus tard le retard accumulé.

Aussi est-ce une très bonne mesure que proposait la première des 316 propositions de la Commission Attali, proposition inspirée par Boris Cyrulnik : "Améliorer la formation des éducateurs et éducatrices de crèche et des assistantes maternelles, revaloriser leur diplôme et en augmenter le nombre."

Pour éviter d'avoir plus tard des problèmes d'échec scolaire et de violences qui souvent en découlent, on serait bien plus avisé de mettre en pratique cette proposition que d'écouter un certain ministre de l'Éducation nationale pour qui le rôle des enseignants de maternelles est "*de faire faire la sieste à des enfants ou de leur changer les couches*", fonction pour laquelle ils n'auraient donc pas besoin de passer des concours bac+5.

# Gaza

Au moment où j'enregistre cette chronique, la bande de Gaza, bombardée depuis plusieurs jours, a été attaquée par l'armée israélienne. Plus de 500 Palestiniens ont déjà été tués, dont près de 100 enfants et peut-être plus, et plus de 2500 Palestiniens ont été blessés. Quant aux tirs de roquettes sur Israël, ils n'ont toujours pas cessé.

Je n'ai pas de compétence particulière en matière de conflits internationaux ou locaux, mais je me demande quel regard on peut porter sur ce conflit quand on souhaite, comme c'est mon cas, que les conflits entre les hommes puissent se résoudre par la non-violence.

Dans ce cas précis, il y a, c'est évident, un échec de la non-violence. Car des deux côtés, aussi bien du côté des Israéliens que des Palestiniens, même s'ils sont très minoritaires, il y a des non-violents. J'en ai parlé quelques fois ici. Mais manifestement, dans ce conflit acharné, ils n'arrivent pas à se faire entendre, et encore moins à faire adopter les solutions qu'ils proposent.

On dit, toujours au moment où j'enregistre, que 93% des Israéliens sont partisans de l'intervention à Gaza. Cela signifie-t-il qu'il n'y a que 7% d'Israéliens non-violents ? Ou que certains, excédés par les chutes de roquettes ont pris le parti de la violence ?

Mais ce qui est sûr aussi, c'est l'échec de la violence. Non seulement l'échec radical que représente la mort des victimes du conflit, mais aussi, depuis des dizaines d'années, l'échec de toutes les victoires apparentes que les uns et les autres ont cru remporter. La guerre n'en finit pas depuis des générations et elle peut encore durer des années sans profit pour personne sinon pour les marchands d'armes.

## Gaza (2)

Je reviens sur le conflit de Gaza dont je disais dans ma dernière chronique qu'au moment où j'enregistre, il venait d'aboutir à l'occupation du territoire par l'armée israélienne. Et je m'interrogeais sur ce qu'on peut penser de ce conflit si l'on souhaite que les conflits puissent le plus possible se résoudre par la non-violence.

Bien sûr, on peut souhaiter une pression internationale pour pousser les deux adversaires à la négociation. Il faut le faire, mais j'avoue être assez pessimiste. Cependant, mon pessimisme ne tient pas à la nature humaine qui serait incurablement mauvaise et violente.

Il tient au fait que malheureusement, au Moyen-Orient comme dans beaucoup de régions du monde, les adultes jeunes et vieux ont reçu une éducation à la violence. Ils ont appris dès leur plus jeune âge à leurs dépens, quand ils se sont trouvés en conflit avec leurs parents ou leurs enseignants, que la manière normale de régler les conflits est la violence, les coups et des punitions souvent cruelles. Cet exemple leur a été donné par les adultes auxquels ils étaient le plus attachés, dont ils étaient dépendants et qui étaient à leurs yeux des modèles prestigieux. Comment pourraient-ils, dans ces conditions, une fois devenus adultes, chercher d'autres solutions aux conflits que celle qu'ils ont toujours vu appliquer par ceux qui les ont formés ? Et quand la réaction vient non seulement de l'esprit mais aussi du corps qui a subi les coups et cherche à les rendre non pas aux parents mais à d'autres boucs émissaires, la puissance du réflexe de violence est très grande. J'y reviendrai.

## Gaza (3)

À propos du désespérant conflit israélo-palestinien, et de l'occupation de la bande de Gaza par l'armée israélienne, je parlais, dans ma précédente chronique, de la responsabilité de l'éducation dans le fait que, des deux côtés, la violence apparaît comme la seule solution du conflit. Et je disais que lorsqu'on a été éduqué par la violence, et une violence intense, comme c'est malheureusement encore le cas dans cette région du monde, le premier réflexe que l'on a quand on se trouve dans une situation de conflit est la violence.

Mais ce n'est pas seulement par cet automatisme de la violence que les conflits deviennent inextricables. Ils le deviennent aussi parce que sous les coups, les enfants n'apprennent pas seulement la violence mais également la soumission à la violence et aux leaders violents parce qu'ils ont pris dès leur plus jeune âge l'habitude d'obéir à la violence de leurs parents ou de leurs enseignants. Et ils deviennent incapables de désobéir aux ordres inacceptables quand il le faudrait.

Sous les coups, on apprend aussi l'intransigeance, celle-là même dont les parents ont fait preuve dans les conflits qui les ont opposés à leurs enfants. Et cette intransigeance prépare mal à l'écoute, aux compromis et à la souplesse qu'exige la résolution non-violente des conflits par la négociation.

Sous les coups enfin, forcé de ne pas écouter ses émotions, on risque de perdre sa capacité d'empathie et, par là de devenir impitoyable, de ne pas avoir la capacité d'imagination qui fait compatir à la souffrance de ceux sur lesquels on va tirer une roquette ou un obus de blindé.

# Silence sur la violence éducative

Je suis en train de travailler sur six livres qui ont trois points communs : ils ont tous paru en 2008 ; ils portent tous sur la violence qu'ils cherchent à étudier de façon exhaustive ; ils sont tous écrits par d'éminents spécialistes très réputés : professeurs d'université, psychanalystes, sociologues, historiens.

Eh bien, si incroyable que ce soit, dans aucun de ces livres, il n'est question de la violence infligée aux enfants pour les éduquer. Pourtant, cette violence est très probablement du point de vue quantitatif la plus importante, la plus constante, la plus universelle. S'il était possible de comptabiliser le nombre de coups et de punitions physiques diverses infligés aux enfants, on verrait qu'il dépasse de beaucoup toutes les formes de violence infligées aux adultes. Dans la plupart des pays du monde, la violence éducative a conservé le niveau qu'elle atteignait en Europe de l'Ouest au XIXe siècle : coups de bâton, de ceinture, de fouet, bousculade, secouages, tirages d'oreilles et de cheveux, etc. Comme je l'ai dit plusieurs fois ici, cette violence est infligée aux enfants pendant toutes les années où leur cerveau se forme et elle leur est infligée par les personnes qui peuvent avoir le plus d'influence sur eux : leurs parents et leurs enseignants.

De plus, c'est une violence différente des autres car elle marque profondément les êtres très malléables qu'elle touche et dont elle contribue à "sculpter" le cerveau, comme disent les neurologues.

Mais ces grands spécialistes de la violence n'en disent pas un mot. Je reviendrai sur ce sujet.

## Silence sur la violence éducative (2)

J'ai dit dans ma dernière chronique que les auteurs des derniers livres parus sur la violence en 2008, livres écrits par d'éminents spécialistes et qui ont pour but de faire le tour du problème de la violence, ont un point stupéfiant en commun : ils ne disent rien de la violence infligée aux enfants pour les éduquer alors que c'est quantitativement et qualitativement la plus importante, notamment par ses effets.

Le silence de ces auteurs est totalement involontaire. Quand je leur écris, comme je le fais toujours, ils sont surpris de ma remarque. Ils n'avaient pas fait attention à leur oubli. Souvent, ils m'assurent qu'ils le répareront dans la prochaine édition de leur livre. Certains aussi ne répondent pas, gênés sans doute d'être passés à côté d'une réalité aussi énorme.

Pourquoi cet oubli ? La réponse, je crois, est toute simple. Ces grands spécialistes de la violence ont été élevés comme tous les enfants. Ils ont reçu des gifles et des fessées ou davantage. Ces coups leur ont été donnés "pour leur bien" par les personnes auxquelles ils étaient le plus attachés. Ils les ont reçus à un âge où ils ne pouvaient pas les contester. Ces coups leur ont appris qu'ils étaient désobéissants, méchants, etc. Et ils sont restés persuadés qu'on ne peut pas élever les enfants autrement. Cela est vrai aussi des adultes qui ont reçu des coups de bâton dans les sociétés où ce traitement est normal. Cette méthode d'élevage est donc pour eux normale. Et quand ils étudient la violence avec toute leur science, ils n'ont pas idée d'en tenir compte. La suite dans ma prochaine chronique.

## Silence sur la violence éducative (3)

J'ai parlé dans ma dernière chronique du silence étonnant des spécialistes de la violence, dans leurs livres publiés en 2008, sur la violence éducative ordinaire, celle qu'on trouve normal d'utiliser dans le but de discipliner les enfants.

Je l'ai expliqué par le fait que ces spécialistes ont sans doute été élevés comme tous les enfants, avec gifles, fessées ou davantage, que cette méthode d'éducation leur paraît donc normale et que littéralement ils ne la voient plus comme une violence, alors que s'ils recevaient, eux, une gifle, ils porteraient sans doute plainte.

Ce silence, cet oubli des spécialistes qui veulent pourtant faire le tour de la question de la violence doit nous alerter. Il est pour moi une des plus fortes preuves des effets nocifs de cette violence puisqu'elle arrive à aveugler des esprits pourtant éminemment lucides par ailleurs sur une réalité qu'ils ont sous les yeux et qu'ils ont subie eux-mêmes.

De plus, comme il faut bien expliquer la violence et qu'ils ne voient pas celle qui devrait leur crever les yeux : l'apprentissage de la violence par le mimétisme de celle des parents subie pendant de longues années, ils imaginent toutes sortes de causes que je n'ai malheureusement pas le temps d'évoquer ici mais dont certaines sont aussi aberrantes que celles par lesquelles on expliquait le mouvement des planètes avant d'avoir compris que la Terre tournait autour du Soleil. Et ces explications aberrantes, qui consistent pratiquement toutes à accuser les enfants d'être eux-mêmes des graines de violence, contribuent à fausser la connaissance que nous avons de notre propre humanité.

# Pulsions

Quand on parle de “pulsions” des hommes et aussi des femmes, on les imagine toujours comme “brutales”, comme si l’homme, et donc l’enfant à l’origine, était un volcan aux éruptions incontrôlées et que la discipline, l’éducation, la culture, ont pour rôle essentiel de contrôler. Mais on oublie souvent que l’homme, s’il est un animal capable d’une certaine agressivité, est aussi un animal social, programmé, câblé, si l’on peut dire, au niveau de ses neurones, pour vivre en société avec ses semblables, comme nous le montrent nos cousins les plus proches, les singes qui deviennent des singes sociaux par leur propre nature.

Les enfants ont aussi des “pulsions”, si l’on tient à employer ce mot, socialisantes. On peut citer d’abord l’attachement, compétence très étudiée depuis quelques années, et qui pousse les enfants, je veux dire les bébés, à créer des liens avec les personnes qui les entourent parce que leur organisme sait qu’il ne peut pas survivre sans les autres. Puis, l’imitation, qui permet à l’enfant d’apprendre les comportements utiles à sa survie et à sa vie sociale. Enfin, l’empathie qui lui permet de ressentir les émotions des autres, d’entrer en résonance avec eux et d’établir des liens avec eux ou de s’en protéger.

Une fois qu’on a compris cela, on peut facilement comprendre aussi que le grand rôle de l’éducation n’est pas de corriger l’enfant comme si sa nature était mauvaise, mais avant tout, et tout en lui indiquant les limites qui tiennent au respect d’autrui, de respecter cette nature qui le porte naturellement et à son propre rythme vers les autres.

# L'enfant vu par Elena Gianini Belotti

Une fois n'est pas coutume, je lirai aujourd'hui un texte qui n'est pas de moi. Il est d'Elena Gianini Belotti, auteur du livre Du côté des petites filles. Et il nous rappelle ce qu'est un enfant.

*« L'enfant est une personne sérieuse. C'est un étonnant travailleur, acharné, infatigable, attentif, lucide et précis. Dès l'instant où il vient au monde, c'est un explorateur insatiable, téméraire, curieux, qui se sert de ses sens et de son intelligence comme un scientifique : toute son énergie est tendue vers la connaissance. Il essaie et essaie à nouveau, échoue et recommence avec une patience infinie, tant qu'il n'atteint pas ce qu'il considère comme la perfection, toujours prêt à s'exposer, à se risquer dans un monde d'adultes fait pour les adultes, alors que ce monde l'entrave au lieu de le favoriser, toujours en butte à la dérision, à la commisération, au paternalisme protecteur ou à l'indifférence, toujours conscient de sa propre faiblesse, de son impuissance, toujours aux prises avec des personnes, des objets, des situations difficiles, écrasantes, effrayantes. Il a l'instinct du vagabond curieux de toute chose et désireux de vivre toute expérience dans l'instant même. Il est très fortement attiré par ses semblables et les affronte sans détour, sans feinte ni compromis. [...Il] affronte les mauvais traitements, les coups, les morsures, les égratignures, avec un courage qui n'appartient qu'à lui et aux gens de son âge, et qui est identique chez les deux sexes. [Mais] il reste toujours à la merci de ses parents »*

## « Tu ne t'apercevras de rien »

Je disais, au cours de ma précédente chronique que la méconnaissance du phénomène de la violence éducative par les principaux chercheurs qui essaient de comprendre les causes de la violence humaine et de sa cruauté, faussait la connaissance que nous avons de notre propre humanité. Nos réponses à la fameuse formule gravée sur le temple de Delphes et reprise par Socrate : “Connais-toi toi-même” sont ainsi faussées.

Les chercheurs dont je parle depuis quelques chroniques ne sont en effet qu'un petit échantillon de tous les penseurs qui se sont interrogés non seulement sur la violence mais aussi sur la nature de l'homme.

Même si je commence à y être habitué depuis que je travaille sur ce sujet, je suis toujours stupéfié par le fait suivant : il n'y a pas un seul philosophe, pas un seul penseur, à part la psychanalyste Alice Miller qui m'a mis sur cette piste, qui ait réellement pris en compte, dans son étude de la nature humaine, le fait que celle-ci a de tout temps été soumise à la violence pendant toute la période, son enfance, où elle était la plus malléable, et cela depuis des millénaires.

Et la raison de cet aveuglement, je l'ai dit, c'est le simple fait qu'ayant presque tous été soumis à ce traitement de la main des personnes auxquelles nous étions le plus attachés, il nous est impossible de le remettre en question et surtout d'y voir la réponse à la question : pourquoi sommes-nous si violents ?

Le titre original d'un des livres d'Alice Miller (publié en français sous le titre : L'Enfant sous terreur) est : *Tu ne t'apercevras de rien*. On ne saurait mieux traduire l'effet de la violence éducative.

## Jean-Marie Muller (1)

Au sujet du conflit israélo-palestinien, le philosophe Jean-Marie Muller, auteur de nombreux livres sur la non-violence, a écrit un texte qui mérite qu'on s'y attarde.

Il commence par y affirmer que le peuple palestinien est à l'évidence victime de l'occupation et de la colonisation mises en œuvre par l'État israélien. Mais que d'autre part, aucune solution ne pourra être élaborée sans qu'il soit tenu compte de la présence sur cette même terre de Palestine du peuple israélien.

L'autre principe majeur sur lequel il fonde son analyse est qu'aucune solution imposée par la violence n'est et ne sera possible, de quelque côté qu'elle vienne. La violence, dit-il, ne peut que resserrer le nœud du conflit, alors qu'il s'agit de le dénouer. Il ne s'agit pas de discuter la légitimité de la violence, mais bien de s'interroger sur son opportunité politique. Or, poursuit-il, le réalisme nous oblige à reconnaître que cette violence est parfaitement contre-productive, inopérante, inefficace.

Jean-Marie Muller reconnaît très clairement que la responsabilité première est israélienne, par l'occupation et la colonisation, mais il considère que ce serait tenir les Palestiniens pour des gens irresponsables que de refuser de voir leur propre responsabilité. En effet, les quelques roquettes artisanales tirées sur Israël ne peuvent avoir d'autre efficacité que de provoquer un surcroît de violence de la part des Israéliens.

La violence n'est pas une fatalité. Mais une fois qu'on l'a choisie, ses lois sont implacables, inflexibles, cruelles, féroces, inhumaines.

## Jean-Marie Muller (2)

Dans l'article du philosophe non-violent Jean-Marie Muller sur le conflit du Moyen-Orient que j'ai commencé à analyser dans ma dernière chronique, la première idée est que la violence ne peut être en rien une solution.

L'auteur poursuit en faisant remarquer qu'en s'accommodant de la violence des Palestiniens, on n'est pas solidaire de leur résistance, mais on est plutôt complice de leur malheur. Sous prétexte de ne pas vouloir désespérer Gaza, on ne veut pas reconnaître que sur le terrain les Palestiniens ont depuis longtemps perdu la guerre et qu'il ne sert à rien de vouloir la continuer. Ce qui ne signifie pas que les Palestiniens ne doivent pas poursuivre leur résistance, mais que la seule résistance qui puisse donner des résultats est précisément, Jean-Marie Muller le montre ensuite, une résistance non-violente.

D'autre part, on ne peut nier la responsabilité des Palestiniens dans les affrontements fratricides qui les opposent entre eux. Quand des Palestiniens tuent d'autres Palestiniens, que devient notre solidarité ? Comment être solidaire du meurtre fratricide ? Si notre solidarité avec eux est nécessaire, elle doit être aussi lucide et jamais complice.

Pour Jean-Marie Muller, l'urgence absolue est donc que les Palestiniens décident de renoncer à la violence. Ce renoncement aurait plusieurs effets. Il ferait d'abord apparaître la cause palestinienne dans toute sa clarté aux yeux de l'opinion publique mondiale et vaudrait aux Palestiniens une solidarité internationale sans commune mesure avec ce qu'elle est aujourd'hui. La suite dans ma prochaine chronique.

## Jean-Marie Muller (3)

Après avoir montré que la violence des Palestiniens ne peut être efficace, Jean-Marie Muller, dans un article diffusé sur Internet, explique pourquoi un renoncement unilatéral à la violence pourrait être, lui, beaucoup plus efficace.

D'abord, parce que la cause palestinienne apparaîtrait dans toute sa clarté aux yeux de l'opinion mondiale et vaudrait aux Palestiniens une solidarité sans commune mesure avec ce qu'elle est aujourd'hui. La simple réduction du niveau de la violence à des jets de pierre lors de la première Intifada, avait valu à la cause palestinienne un soutien extérieur beaucoup plus fort simplement parce que cette violence était beaucoup moins meurtrière que les attentats terroristes sanglants.

Il ne faudrait pas qu'il s'agisse d'une simple trêve qui, parce qu'elle suggère une reprise possible de la violence, n'a pas le même effet qu'un renoncement.

Le délaissement unilatéral de la violence de la part des Palestiniens ne serait pas un acte de faiblesse, mais un acte de force. Reconnu comme tel, il prendrait à contre-pied l'État d'Israël en rendant sa puissance militaire difficilement utilisable.

Autre avantage : les réseaux israéliens de militants pour la paix étendraient largement leur audience au sein de la société civile d'Israël et dans le monde, ce qui renforcerait considérablement la cause palestinienne. Le renoncement à la violence diviserait ainsi leur adversaire alors que le recours aux roquettes lui a fait approuver presque unanimement la répression armée féroce qui a eu lieu au cours des dernières semaines.

## Jean-Marie Muller (4)

Jean-Marie Muller, dans l'article que j'ai commenté dans mes trois précédentes chroniques, estime que les Palestiniens auraient tout intérêt à renoncer unilatéralement à la violence.

Ce renoncement, pour lui ne devrait être en rien un renoncement à la résistance. Mais celle-ci devrait se manifester de façon non-violente. Certes, il y a eu déjà des actions non-violentes effectuées par des Palestiniens. Malheureusement, des actions violentes menées parallèlement ont compromis, voire annulé leur efficacité.

Jean-Marie Muller ne sous-estime pas la difficulté qu'il y aurait à rendre effectif ce renoncement. Notamment à cause de la culture de mort et du "culte des martyrs" qui se sont développés en Palestine. Déconstruire cette culture de mort et la remplacer par une culture de non-violence est une tâche gigantesque. Mais elle est indispensable.

L'article de Jean-Marie Muller date du 26 février 2008. La guerre qui s'est déroulée à Gaza au cours des semaines qui ont précédé l'enregistrement de cette chronique a malheureusement confirmé que la violence ne débouchait que sur la violence, sur des centaines de morts et sur l'aggravation des conditions de survie de la population de Gaza.

Une des rares actions que nous puissions faire de loin est de soutenir la résistance menée par les habitants de deux petits villages près de Ramallah qui ont choisi la non-violence pour s'opposer au vol de leurs terres et à l'arrachage de leurs oliviers. On peut signer une pétition en leur faveur sur le site du MAN, le mouvement créé par Jean-Marie Muller, sur le site [www.nonviolence.fr](http://www.nonviolence.fr).

# Non-violence et symboles

L'action non-violente a cela de commun avec la poésie et le théâtre qu'elle utilise beaucoup les symboles. Marcher bâillonné pour revendiquer la liberté d'expression, se coucher dans des linceuls pour dénoncer des assassinats guerriers, faire paître des moutons sous la tour Eiffel comme l'avaient fait les paysans du Larzac pour défendre leur terre, sont des actes qui constituent en soi une forme d'expression. Ils ne parlent pas seulement à notre intelligence, mais aussi à notre imagination et à notre sensibilité.

Le mouvement Handicap International réalise lui aussi chaque année, dans beaucoup de villes de France, dont notamment à Toulon, sur la Place d'Armes, des pyramides de chaussures pour sensibiliser les passants au scandale des mines antipersonnel qui tuent ou mutilent des milliers d'enfants et d'adultes à travers le monde. Là aussi, le symbole est parlant. Les centaines de chaussures accumulées suggèrent le nombre d'enfants ou d'adultes qui ont dû être amputés après avoir marché sur une de ces mines qui restent actives des dizaines d'années après les conflits.

Rappelons-nous aussi les deux cents tentes montées par l'association Les Enfants de Don Quichotte sur les bords du Canal Saint-Martin, à Paris en décembre 2006. Abris effectifs, elles étaient aussi les symboles du manque tragique de logements pour les plus déshérités. Et cette manifestation de plus d'un mois a permis d'obtenir le droit opposable au logement qui, en principe du moins, devrait permettre aux sans domicile d'exiger d'être logés.

# La défense armée nous a-t-elle défendus ?

Depuis des millénaires, les armes sont associées aux idées de virilité, de noblesse, de chevalerie, de courage. Mais cette image, en grande partie mythique, n'est plus guère d'actualité. Quel courage y a-t-il, par exemple, à déposer par dizaines de milliers des mines anti-personnel qui vont tuer et mutiler sans distinction, pendant toute la durée du conflit et longtemps après, hommes, femmes, enfants, vieillards que les armées sont censées protéger. Or, aujourd'hui, ce sont des pays entiers qui sont infestés de mines. "Guerre des lâches" dit crûment et justement l'association Handicap international.

Le prestige des armes fait aussi que l'on s'interroge très peu sur leur efficacité défensive réelle. L'histoire montre pourtant que les armes, efficaces pour attaquer, perdent une grande partie de leur efficacité en position défensive, face à un agresseur suffisamment armé et qui a su choisir le lieu et le moment de son attaque.

On ne nous a guère fait remarquer, dans nos cours d'histoire que, depuis le début du XIXe siècle, la France a été attaquée cinq fois, en 1814, 1815, 1870, 1914 et 1940. Sur ces cinq agressions, le bilan de la défense armée est catastrophique : 1814 : défaite de Napoléon, la France est envahie ; 1815, nouvelle défaite de Napoléon, la France est de nouveau envahie ; 1870, défaite des armées françaises devant les armées prussiennes, nouvelle invasion ; 1940 : nouvelle défaite, nouvelle invasion. Seule victoire de la défense : 1914-1918, mais à quel prix : 1 390 000 morts, 740 000 mutilés, soit un homme mobilisé sur quatre, un Français sur vingt. Peut-on dire que cette victoire militaire a protégé les Français ?

# La fable du char d'assaut

Une tyrannie, une dictature est comme un char d'assaut. À première vue, pas d'autre moyen de l'arrêter que des mines ou des armes antichar.

Mais le char d'assaut d'un pouvoir autoritaire est fait d'hommes. Son carburant, son moteur, son système de direction sont tous des hommes. Et les victimes elles-mêmes de ce pouvoir font partie de la machine qui les écrase.

Pour le faire tomber en panne, il y a trois grands moyens : lui ôter des pièces essentielles, bloquer ses rouages au moyen de pièces étrangères ou encore mettre du sucre dans son carburant.

Ôter des pièces essentielles au char d'assaut d'une dictature, c'est refuser de coopérer et pratiquer la désobéissance civile. Difficile au plus puissant des blindés d'avancer sans carburateur et sans bougies. Et à un dictateur de dicter sa volonté si un nombre suffisant de ses sujets n'obéissent plus.

Introduire des pièces étrangères dans les rouages d'un pouvoir autoritaire, c'est, pour un peuple, devenir obstacle à sa volonté en pratiquant l'obstruction civile.

Enfin, mettre du sucre dans le carburant pour qu'il se transforme en caramel, produit peu propice à la carburation, c'est simplement pratiquer le respect de la personne des agents du dictateur. Ce respect est capable de rendre difficile l'exécution de la répression parce que, malgré les apparences, il est plus difficile pour une police de cogner sur des gens qui ne veulent aucun mal à ses membres que sur des gens qui les menacent.

Un char d'assaut auquel on a retiré des pièces essentielles, mis des boulons dans les rouages et du sucre dans le carburant, perd une grande partie de sa capacité de nuire.

# La parole à Martin Luther King

Une fois n'est pas coutume, je lirai aujourd'hui un passage d'un discours de Martin Luther King.

Martin Luther King était un orateur inspiré. Certains de ses discours sont aujourd'hui universellement connus comme celui qui commençait par "I have a dream..." Je fais un rêve...

Ses discours étaient des sermons où l'on sentait un rythme, des balancements, des retours et des oppositions de mots, des antithèses, des images qui marquaient à la fois l'intelligence et la sensibilité.

Mais Martin Luther King ne se contentait pas de mot et de phrases. Il agissait. Par sa participation aux manifestations qu'il organisait, il devenait parole vivante, parole incarnée, témoignage vivant de la cause pour laquelle il luttait. Et alors que la violence brouille le message qu'on cherche à faire passer par son moyen, la non-violence exprime le message dans toute sa clarté.

Écoutons Martin Luther King.

*"L'ultime faiblesse de la violence est que c'est une spirale descendante, engendrant la chose même qu'elle cherche à détruire. Au lieu d'affaiblir le mal, elle le multiplie. En utilisant la violence, vous pouvez tuer le menteur, mais vous ne pouvez pas tuer le mensonge, ni rétablir la vérité. En utilisant la violence, vous pouvez assassiner le haineux, mais vous ne pouvez pas tuer la haine. En fait, la violence fait simplement grandir la haine. Et cela continue..."*

*Rendre la haine pour la haine multiplie la haine, ajoutant une obscurité plus profonde à une nuit sans étoiles. L'obscurité ne peut pas chasser l'obscurité : seule la lumière peut faire cela. La haine ne peut pas chasser la haine : seul l'amour peut faire cela."*

# L'humour de Gandhi

Une des qualités essentielles dont ait fait preuve Gandhi était certainement son sens de l'humour. Tout en menant l'action la plus sérieuse qui soit, il ne se prenait pas lui-même au sérieux. Son sourire édenté accueillait tous ses visiteurs.

Quand il s'est rendu en Angleterre, en août 1931, vêtu seulement d'un pagne et d'un grand châle blanc, Gandhi s'amusait beaucoup des questions que lui posaient les enfants : "Eh ! Gandhi ! Où sont tes culottes ?" Et comme c'était la mode en Angleterre de pantalons de golf trop longs et trop larges de quatre pouces (four inches) qu'on appelait "plus four", il répondait : "Vous vous portez des plus-four, moi je porte de mini-four". Et il donnait volontiers la main à un enfant qui l'appelait "Oncle Gandhi".

C'est sans doute cet humour qui lui a permis d'être acclamé par les ouvriers des filatures que pourtant le boycott des tissus anglais qu'il avait organisé risquait de réduire au chômage.

Des témoins de sa vie ont dit de lui : "C'était un enfant, il riait comme un enfant." La malice faisait partie de son jeu. Nehru, son compagnon de lutte, disait de lui : "Son sourire est merveilleux, son rire contagieux et sa légèreté de cœur rayonnante".

Avec un tel sens de l'humour, rien ne l'agaçait plus que l'adoration idolâtre des foules indiennes qui le voyaient comme une divinité.

Il est probable que cet humour, s'il n'a pas touché Churchill qui détestait celui qu'il appelait un fakir à demi nu, a contribué à toucher la majorité des Anglais dont l'humour est précisément une des caractéristiques.

# Droit au logement

Une des actions non-violentes les plus exemplaires menées en France actuellement est celle de Jean-Baptiste Eyraud et de son association Droit au logement.

Jean-Baptiste Eyraud, alors âgé de 32 ans, a été témoin, en 1986 de l'incendie criminel d'un hôtel minable du XXe arrondissement à Paris où ont péri deux personnes. Il s'est alors engagé dans une lutte qui l'a amené à créer en 1990 l'association Droit au logement.

Depuis, cette association a occupé plusieurs immeubles vides et y a installé des familles sans logement. La dernière occupation en date à l'heure où j'enregistre cette chronique, est celle, le 14 février 2009, d'un immeuble d'habitation de la Poste inoccupé depuis longtemps mais encore en bon état.

Mais en novembre 2007, le DAL a été condamné à 12 000 € d'amende pour avoir installé un campement de mal-logés rue de la Banque, au cœur de Paris. Le gouvernement avait pris l'engagement de reloger les familles, mais il est revenu sur sa décision. C'est pourquoi le DAL est revenu manifester sur le même emplacement. Sur le site du DAL, une vidéo montre les CRS qui ont le plus grand mal à enlever en les portant les manifestants assis par terre liés fermement les uns les autres par leurs bras. Plusieurs de ces manifestants sont des mères de familles nombreuses.

Suite à cette manifestation, Jean-Baptiste Eyraud a été reçu par les services de la ministre du logement. Un accord a été conclu

Mais le 4 mars 2009, doit avoir lieu le procès en appel de l'association pour "gêne à la circulation sur la voie publique". Si l'amende de 12 000 € est maintenue, elle risque de compromettre l'action du DAL.

# Les AMAP

Il est évident aujourd'hui que c'est par notre mode de vie que nous sommes le plus violents. Même si, de temps en temps, des faits divers répercutés par les médias nous donnent le sentiment d'une montée de la violence physique, cette violence est infiniment moins fréquente dans les pays européens que dans les siècles passés.

En revanche, notre mode de vie exerce une terrible violence sur la planète et, comme nous faisons corps avec elle, sur nous-mêmes.

Si l'on veut tendre à réduire cette violence, ce sont nos modes de vie qui doivent changer, et notamment notre mode de consommation.

Je voudrais, pendant quelques chroniques, suggérer de petits changements de consommation qui peuvent avoir de bonnes répercussions sur la planète.

Il existe, par exemple, un moyen de s'alimenter en légumes de qualité sans trop dépenser. Cela consiste à s'intégrer au réseau des AMAP, c'est-à-dire des associations pour le maintien de l'agriculture paysanne de proximité.

Une AMAP est composée de consommateurs qui deviennent partenaires d'une ferme. Un engagement contractuel permet au producteur d'assurer à l'avance la commercialisation de ses produits et au consommateur d'obtenir un panier des produits de la ferme. L'AMAP et le producteur s'engagent dans une démarche éthique réglementée par une Charte. Beaucoup de ces fermes pratiquent le maraîchage biologique. D'une part, vous vous alimenterez mieux et plus économiquement, d'autre part, vous contribuerez au maintien d'une agriculture de qualité.

Pour trouver une AMAP près de chez vous, consultez le site <http://allianceprovence.org> qui présente toutes les AMAP du Var.

# Non aux sacs en plastique, oui aux filets

Dans la série des formes de violences sur la nature qui sont liées à notre mode de consommation, les sacs en plastique sont une des plus redoutables. On sait que ces sacs pratiquement indestructibles se retrouvent partout, notamment dans les mers et les océans où ils étouffent les animaux, notamment les tortues de mer, mais aussi les oiseaux de mer, qui les prennent pour des méduses. Et quand on les brûle, ils répandent des fumées toxiques.

La grande distribution commence à prendre conscience de ce phénomène et fait quelques tentatives pour réduire le nombre de sacs en plastique qu'elle distribue. Mais ces efforts sont bien minimes et il importe que les consommateurs adoptent, de leur côté, un comportement responsable.

Les hypermarchés équipés de caisses automatiques ont l'avantage d'offrir aux clients qui viennent avec un cabas la possibilité de ne pas faire la queue aux caisses. Au rayon des fruits et légumes, ils proposent souvent des sacs en papier biodégradables au lieu de sacs en plastique.

Enfin, il existe un bon moyen d'éviter l'utilisation de sacs en plastique, c'est de se procurer un de ces bons vieux filets qu'on utilisait couramment il y a quelques dizaines d'années. Ils tiennent facilement dans un sac de dame ou dans la boîte à gants de la voiture, ils sont légers et comme ils sont extensibles, on peut y mettre beaucoup de choses. En plus, on en trouve en coton de toutes les couleurs qui présentent donc le double avantage de nous permettre d'éviter le plastique et de pouvoir s'harmoniser, si vous y tenez, avec la couleur de vos vêtements. Choisissez le filet, c'est commode et écolo.

# Début de reconnaissance du génocide des Arméniens

Ne pas reconnaître la violence commise est une des pires formes de violence pour ceux qui l'ont subie. C'est vrai pour les individus et c'est vrai pour les peuples.

Le génocide des Arméniens en Turquie, dont on estime le nombre de victimes à 1,5 millions pendant les années 1915-1923 a été longtemps totalement nié par le pouvoir ottoman et par l'opinion publique et continue à l'être par la plus grande partie de la population.

Pourtant, le 15 décembre 2008, quatre intellectuels turcs ont lancé sur Internet une pétition pour demander pardon aux Arméniens et cette pétition a été signée en quelques jours par 13 000 Turcs. "Ma conscience ne peut pas accepter que l'on reste indifférent et que l'on nie la "grande catastrophe" subie par les Arméniens ottomans en 1915. Je rejette cette injustice et, pour ma part, je partage les sentiments et les peines de mes frères et sœurs arméniens". Le mot de génocide n'a pas été employé mais l'expression "grande catastrophe" est celle qu'utilisent souvent les Arméniens eux-mêmes. Cengiz Aktar, spécialiste des questions européennes et un des auteurs de la pétition commente : *"Il faut y aller doucement. Sur ces terres où ont été commis des massacres, la mémoire a été gommée et remplacée par le négationnisme"*. Et il se réjouit que ce qui n'était qu'un débat d'intellectuels devienne "les prémices d'un débat public". Baskin Oran, autre auteur de la pétition, a souligné la nécessité pour la Turquie de se doter d'une "culture du pardon". Mais il y a encore beaucoup à faire car la pétition a provoqué quantité de réactions haineuses et de menaces contre ses auteurs.

# Résistance des professeurs d'écoles

Le 6 novembre 2008 a commencé une action de désobéissance civile dont on ne sait, à la date où j'enregistre cette chronique, à quoi elle aboutira mais qui, partie de l'initiative d'un seul homme, a déjà pris des proportions impressionnantes.

Ce jour-là, en effet, Alain Refalo, un professeur des écoles de Colomiers, dans la Haute-Garonne, a envoyé une lettre à son inspecteur pour le prévenir qu'il refusait d'appliquer le dispositif de l'aide personnalisée, très contesté dans l'éducation nationale, et qu'à la place il organiserait avec tous les élèves une activité théâtrale.

Publiée sur le blog Résistance pédagogique pour l'avenir de l'école, cette lettre s'est diffusée comme une traînée de poudre.

Quatre mois après cette publication, ce sont 2000 enseignants du primaire qui refusent d'appliquer des mesures qu'ils jugent inadaptées ou rétrogrades. Le journal Le Monde 2 a consacré cinq pages à ce mouvement qui, là où il est mené, est très soutenu par les parents.

Il serait trop long d'expliquer ici les raisons pédagogiques qui ont provoqué cette rébellion. Mais il est intéressant de voir comment à partir d'un acte individuel d'insoumission ouverte déclaré aux autorités, acte qui a été sanctionné par une retenue sur salaire, s'est développé un mouvement collectif suffisant pour provoquer un article dans un grand journal, article qui a contribué encore à populariser cette action.

À l'heure où j'enregistre cette chronique, à la fin du mois de mars, on ne peut savoir à quoi aboutira cette action, mais ce qui est sûr c'est qu'elle a bien démarré. On peut en suivre le déroulement sur le blog résistance pédagogique.

# Gandhi et la religion (1)

Quel était le point de vue de Gandhi sur les religions ?

Convaincu de l'existence d'un Dieu unique, il pensait cependant qu'il existerait toujours de multiples religions. Il disait n'avoir jamais rencontré deux personnes qui avaient la même et unique conception de Dieu.

Il avait coutume de symboliser le thème de l'unité dans la diversité par la métaphore d'un arbre et de ses feuilles : *“Tout comme les feuilles d'un arbre, bien que différentes, sont identiques en tant que feuilles d'un même arbre, toutes les religions, bien que différentes, sont identiques. Nous devons considérer toutes les religions comme égales.”*

Il désapprouvait les tentatives des missionnaires pour convertir populations tribales de l'Inde. À propos des croyances de ces populations, il disait : *“Qu'ai-je à leur apporter, sinon d'aller vers eux dans ma nudité la plus complète ? Plutôt que de leur demander de se joindre à ma prière, c'est à moi de me joindre à la leur.”*

Gandhi insistait sur “le besoin non d'avoir une religion commune, mais un respect mutuel et une tolérance vis-à-vis des croyants de toutes les religions”. L'idéal, pour lui, était “l'unité dans la diversité”. *“Toute tentative pour déraciner les traditions, les legs de l'hérédité, du climat ou d'autres éléments propres à l'environnement n'est pas condamnée uniquement à échouer, mais constitue un sacrilège. L'âme de la religion est unique, même si elle prend une multitude de formes. Ce phénomène se poursuivra jusqu'à la fin des temps. L'homme sage ignorera l'écorce extérieure et verra la même âme vivant sous toutes sortes d'écorces”.*

## Gandhi et la religion (2)

Gandhi croyait bien que Dieu était unique et qu'il était perfection, mais qu'il était interprété par l'être humain qui, lui, n'est pas parfait et dont l'intelligence ne peut prétendre connaître véritablement Dieu. Ainsi, aucune religion ne peut prétendre être parfaite.

Il a écrit : *“J'en suis venu à la conclusion (...) que toutes les religions étaient vraies et que toutes comportaient des erreurs, et que même si je m'appuyais sur ma propre religion, je devais chérir les autres religions autant que l'hindouisme.”* *“Notre prière la plus intime devrait être qu'un Hindou soit un meilleur Hindou, qu'un Chrétien soit un meilleur Chrétien, qu'un Musulman soit un meilleur Musulman.”*

Quand on demanda à Gandhi : *“Diriez-vous que votre religion est une synthèse de toutes les religions ?”*, il répondit : *“Oui, si vous voulez, ajoutant immédiatement que, quant à lui, il appellerait cette synthèse hindouisme, un Chrétien l'appellerait christianisme et qu'un Musulman l'appellerait islam”*.

Gandhi avait foi en une religion *“où il y a un espace pour tous les prophètes du monde”*. À la fin de sa vie, quand on lui demandait s'il était hindou, il répondait : *“Oui, je le suis. Je suis aussi un Chrétien, un Musulman, un Bouddhiste et un Juif”*. Et il pensait sincèrement chacune de ces affirmations.

Ces deux dernières chroniques sur Gandhi s'inspiraient d'un article de Siddhartha, écrivain indien, article paru dans la très bonne revue œcuménique Cahiers de la Réconciliation, du mouvement du même nom créé après la guerre de 1914-1918, et qui est le plus ancien mouvement non-violent français.

# Agressivité et assertivité

L'agressivité est-elle opposée à la non-violence ? Non, si l'on en croit le Dictionnaire de la non-violence de Jean-Marie Muller publié aux éditions Le Relié Poche.

Pour ce philosophe, en effet, *“l'agressivité est une puissance d'affirmation de soi constitutive de la personnalité. Elle permet de surmonter sa peur, d'accepter le conflit et d'affronter l'autre sans se dérober. L'individu ne doit pas la refouler, mais l'appivoiser, afin qu'elle devienne une force créatrice qui structure sa relation à l'autre”*.

Pour appuyer cette définition qui me semble juste, Jean-Marie Muller aurait pu ajouter que l'étymologie du mot agresser est la même que celle des mots progrès ou degré. Ces mots viennent des mots latins *gradi* : marché, ou *gradus* : le pas. Agresser, c'est marcher vers, aller à la rencontre de l'autre. Il traduit donc la tendance que nous avons tous, en tant qu'animaux sociaux à aller vers l'autre.

Dans les situations de conflit, le fait d'aller vers l'autre peut être ressenti comme une attaque ou être véritablement une attaque.

Mais l'inconvénient du mot agressivité, c'est précisément que, comme le mot agression, il évoque une attaque, une démarche hostile. C'est sans doute pour cela que, dans le langage de la psychologie, on a emprunté à l'anglais le mot “assertivité” qui vient de “assertiveness”.

L'assertivité est définie comme une attitude dans laquelle on est capable de s'affirmer tout en respectant autrui. Il s'agit de se respecter soi-même en s'exprimant directement, sans détour, mais avec considération. C'est l'assertivité qui permet d'adapter avec souplesse ses propres réactions aux réactions d'autrui.

# Etty Hillesum

Vous avez sans doute entendu parler d'Etty Hillesum, cette jeune femme juive qui a vécu à Amsterdam avant d'être déportée et de mourir à Auschwitz le 30 novembre 1943 à l'âge de 29 ans.

Elle a écrit dans son journal le 15 mars 1941 : « *On peut être très combatif, très ferme dans ses principes sans déborder de haine, et à l'inverse, on peut être bourré de cette haine jusqu'à la gueule sans savoir exactement pourquoi. Pour le formuler de façon encore plus crue, ce qui me fera peut-être mal au stylo : si un SS me frappait à mort à coups de pied, je lèverais encore les yeux vers son visage et je me demanderais avec un étonnement angoissé, mêlé de curiosité humaine : "Grand Dieu, mon gars, que s'est-il donc passé de si épouvantable dans ta vie pour que tu te laisses aller à des choses pareilles".* »

Et un an plus tard, le 28 mars 1942, elle écrivait encore : « *Je crois que je ne pourrai jamais haïr un être humain pour ce que l'on appelle sa méchanceté* ».

Etty Hillesum a-t-elle su garder ce point de vue pendant les mois qu'elle a passés à Auschwitz ? C'est probable, vu la profondeur de sa conviction qui ne vient manifestement pas d'une idéologie. Ce n'est pas par un effort de volonté qu'elle ne hait pas : elle ne peut pas haïr. Et c'est parce qu'elle croit à la bonté fondamentale de l'être humain qu'elle s'étonne de voir ce SS manifester une haine dont il ignore d'où elle vient mais dont Etty Hillesum voit l'origine non pas dans ce qu'il est, mais dans ce qu'il a subi. Dire cela, ce n'est pas excuser le SS mais c'est mettre le doigt sur ce qui l'a mutilé de sa capacité de compassion. Et cela n'empêche pas d'être engagé et combatif comme l'a été Etty Hillesum.

## L'âme animale des enfants

Les éditions *L'Instant présent* ont récemment publié le livre L'Accouchement à travers les peuples, de Muriel Bonnet del Valle. Sensibilisée aux problèmes suscités par les pratiques obstétricales courantes dans certains pays, elle présente dans ce livre un récit autobiographique retraçant une partie de son cheminement.

Si j'ai choisi d'en parler aujourd'hui, c'est à propos de ce qu'elle dit des habitants autochtones de la presqu'île du Yucatan, au Mexique. Elle a trouvé stupéfiante leur gentillesse et leur hospitalité. Étonnée par le calme des enfants, elle s'est rendue compte que personne ne les frappait jamais. Le même constat, je l'ai dit plusieurs fois ici, a pu être fait auprès d'un bon nombre de sociétés de chasseurs-cueilleurs. Mais ce qui est plus intéressant encore dans ce cas, c'est que ses hôtes expliquent leur comportement : *“Si l'on frappait un enfant, son nahual, son âme animale, serait contrarié !”*

Selon cette culture, en effet, chaque humain a deux âmes : une animale, qui régit son corps, et une céleste, qui le rapproche des dieux à mesure qu'il vieillit. Mais les affaires de la terre et du ciel sont étroitement mêlées à chaque instant de la vie. Sous cette apparence de mythe, l'explication donnée par les Yucatanais est profondément vraie. Si on la traduit en termes scientifiques actuels, l'âme animale des enfants, ce pourrait être tous les comportements innés qui prédisposent l'enfant à devenir un être social. Ces comportements comme l'attachement, l'imitation, l'empathie, peuvent être gravement perturbés par des violences infligées par les parents.

# Frans Veldman et l'haptonomie

Connaissez-vous l'haptonomie ? Cette pratique par laquelle on apprend aux parents à communiquer avec leur enfant avant sa naissance, alors qu'il est encore dans le ventre de la mère.

Cette découverte a été faite dans des conditions très particulières.

Frans Veldman est un rescapé des camps de concentration. Dans les conditions terribles où il a vécu, il a vu voir des comportements prodigieux de beauté, de générosité, d'abnégation, d'héroïsme. Les hommes capables de ces comportements, lui ont paru disposer d'une liberté intérieure, d'une confiance intérieure en eux-mêmes qui faisaient tragiquement défaut à la plupart. Curieusement, cette assurance ne les coupait pas des autres, mais, bien au contraire, leur faisait ressentir de la compassion, comme si, en s'individuant mieux, ils avaient en quelque sorte rejoint un fond affectif commun à toute l'humanité.

Pourquoi était-ce donc si rare ? Pourquoi les hommes et les femmes engendrent-ils si rarement des êtres pleinement humains ?

Veldman s'est progressivement convaincu qu'à l'intérieur de chacun de ses compagnons de déportation, même chez les plus vieux, il y avait un enfant, comme un noyau central de l'individu.

Chez la plupart, cet enfant était peu sûr de lui, flageolant sur ses jambes, un enfant qu'à l'évidence on avait mal aimé ! Parfois même rudoyé dès le début.

Mais chez ceux dont les actes d'héroïsme dépassaient l'entendement, c'est un enfant rayonnant qu'il avait l'impression de voir, un enfant qui avait bénéficié de respect et d'amour et qui avait pu développer toutes ses capacités.

# MacNamara

Pendant cet été 2009, se sont produits trois décès de personnalités qui ont à voir avec la violence et la non-violence.

Le premier est celui de Robert Mac Namara, décédé le 6 juillet. Il a été, de 1961 à 1968 un des principaux responsables de la guerre du Vietnam menée par les Américains. Cette guerre a coûté, selon des estimations qui semblent crédibles la mort de 1 million de combattants vietnamiens et de 4 millions de civils. Plus de 58 000 soldats américains y ont été tués, ainsi que près de 700 000 Sud-vietnamiens. De plus, l'utilisation d'armes chimiques, le fameux "agent orange", herbicide destiné à la défoliation des forêts et dont les effets sont à la fois cancérigènes et tératogènes, c'est-à-dire producteurs de malformations sur les bébés, a empoisonné pour des générations des centaines de milliers d'hectares.

Cette guerre a aussi provoqué, au Vietnam même, la prise du pouvoir, pour des dizaines d'années par les éléments les plus durs et les plus dogmatiques du parti communiste vietnamien.

Or, dès 1968, Mac Namara, après avoir mené la guerre pendant déjà 7 ans, avait compris que les Etats-Unis ne pouvaient la gagner. Mais elle a encore duré 7 ans de plus. Et dans un livre écrit à la fin de sa vie, Mac Namara a reconnu s'être lourdement trompé sur la nature même du conflit. Mais c'était bien trop tard pour les victimes.

Et ceux qui avaient raison, ce n'étaient pas les responsables cravatés du Pentagone et de la Maison blanche, mais les contestataires, les pacifistes, les hippies, les objecteurs de conscience, que l'on prenait souvent, en France comme en Amérique, pour de dangereux idéalistes.

# Cory Aquino

Le second décès survenu cet été auquel je faisais allusion au cours de ma dernière chronique est celui de l'ex-présidente des Philippines Corazon Aquino, dite Cory Aquino.

Elle est arrivée au pouvoir en 1986 à la suite d'un mouvement de désobéissance civile non-violente.

Elle était l'épouse d'un militant politique, Ninoy Aquino, opposé au pouvoir corrompu du président Marcos.

Or Ninoy Aquino a été assassiné en 1983, à son retour aux Philippines. Et Cory, bien que sans aucune expérience politique a pris la tête de l'opposition, soutenue par l'Eglise et par la majorité de la population. Au moment des élections de 1986, dont les résultats ont été contestés des deux côtés, Cory Aquino l'emporte à la suite d'immenses manifestations sur une des plus grandes avenues de Manille. Marcos et ses militaires font intervenir des unités de blindés, mais la foule, au premier rang de laquelle des religieuses récitent leur chapelet, bloquent le passage des blindés et les empêchent de progresser. Finalement, le ministre de la Défense lui-même se rallie à Cory Aquino et elle est portée à la présidence de la République le 25 février 1986.

Elle cherche alors à convaincre les mouvements de guérilla communiste de cesser leur combat. Mais cela lui vaut l'hostilité des militaires et six tentatives de coups d'Etat entre 1986 et 1989. D'autre part, son inexpérience et peut-être sa faiblesse face à la corruption de ses proches lui font perdre sa popularité et elle doit quitter le pouvoir en 1992.

Son exemple montre comme beaucoup d'autres plus récents, qu'une arrivée non-violente au pouvoir n'est malheureusement pas une garantie de capacité à gouverner.

# Maurice Grimaud

La troisième personnalité disparue cet été et qui porte à la réflexion sur la violence et la non-violence est Maurice Grimaud, préfet de Paris en mai 1968.

C'est vraisemblablement pour moitié à lui que l'on doit le fait qu'il n'y ait eu que deux morts au cours des manifestations parisiennes qui ont pourtant duré 25 jours dont 72 heures d'échauffourées très violentes. À titre de comparaison, la manifestation d'extrême droite du 6 février 1934 qui n'a duré qu'un jour, a causé la mort de 17 personnes.

Chaque jour, Maurice Grimaud en appelait à la maîtrise des policiers : *“Si nous ne nous expliquons pas très clairement et franchement sur (l'emploi de la force), nous gagnerons peut-être la bataille dans la rue, mais nous perdrons quelque chose de beaucoup plus précieux : notre réputation”*. Et encore : *“Frapper un manifestant tombé à terre, c'est se frapper soi-même en apparaissant sous un jour qui atteint toute la fonction policière. Il est encore plus grave de frapper des manifestants après arrestation et lorsqu'ils sont conduits dans des locaux de police pour y être interrogés”*. *“Être policier n'est pas un métier comme les autres ; quand on l'a choisi, on en a accepté les dures exigences, mais aussi la grandeur.”*

*“La violence peut être une tentation liée au métier de policier. Le policier a des pouvoirs exorbitants, au sens juridique du terme. Cela ne peut pas ne pas jouer à la longue sur le caractère d'un homme”*.

Ces invitations à la modération n'ont pas empêché tous les excès, mais elles ont certainement contribué à limiter la violence. Et Daniel Cohn Bendit, qui a eu l'occasion de discuter avec lui après mai 68, l'a reconnu.

# Répression des “révolutions de velours”

Plusieurs événements survenus cet été donnent à réfléchir sur les limites de l'efficacité des mouvements de désobéissance civile non-violente. Il semble en effet qu'on soit arrivé à une étape particulière de ces mouvements.

La chute des régimes communistes dans les pays du bloc soviétique s'est effectuée en grande partie grâce à l'action des dissidents défenseurs des droits de l'homme et de mouvements en très grande partie non-violents, que ce soit en Pologne, dans l'ex-RDA, en Tchécoslovaquie et d'autres pays encore. On a pu voir là l'efficacité de ce qu'on a appelé les “révolutions de velours” suivies par une série de “révolutions de couleur” dans les années suivantes.

Ces révolutions, bien qu'elles aient été effectuées en grande partie par la jeunesse de ces pays, ont été aussi très soutenues par les États-Unis, ce qui leur donnait une certaine ambiguïté politique.

Mais les pouvoirs autoritaires ont bien pris la mesure du risque que leur faisait courir ce type de mouvements, et, depuis, ils prennent soin de les étouffer dans l'œuf à la fois en les réprimant de toutes sortes de façons et en les dénonçant comme des manœuvres des États-Unis et des pays occidentaux.

C'est ce qui se passe en Chine où les mouvements de défense des droits de l'homme sont de plus en plus réprimés, en Iran où on a pu voir avec quelle violence le pouvoir d'Ahmanidejad, a réprimé les manifestants qui protestaient contre son élection, en Birmanie où, pour empêcher Aung San Su Khi de se présenter aux prochaines élections, les militaires birmans sous un prétexte futile, l'ont maintenue en résidence surveillée pour 18 mois encore.

# Contestation et répression en Chine

Je parlais dans ma dernière chronique de la manière dont les dirigeants chinois cherchent à mettre au pas les mouvements de défense des droits de l'homme.

Ces mouvements très variés et très actifs défendent par exemple les droits des malades de l'hépatite ou du sida qui ont été transfusés avec du sang contaminé, des victimes de la contamination du lait par la mélamine, des signataires de pétitions diverses qui sont harcelés par la police et qu'on retrouve à l'hôpital, des membres du mouvement religieux Falun Gong et encore des Tibétains. Et également des contestataires opposés à l'installation obligatoire d'un logiciel de censure dans tous les ordinateurs chinois, ce qui interdit d'accéder librement à Internet.

Un des principaux dissidents, Xu Zhiyong, 36 ans, a fondé une association nommée Gongmeng qui est une sorte de plate-forme des avocats des droits de l'homme. Or Xu Zhiyong a été arrêté et son association a été fermée le 17 juillet dernier. D'autres avocats des droits de l'homme se trouvent dans l'impossibilité de renouveler leur licence. D'autres encore sont enlevés par des équipes de la Sécurité d'État hors de toute légalité.

Un autre mouvement chinois très important est celui de la Charte 08, manifeste pour la démocratie publié le 9 décembre 2008, d'où son nom. Ce texte fait référence à la Charte 77 des dissidents tchécoslovaques et appelle à une révision radicale de la Constitution chinoise. On peut en lire le texte complet sur Internet qui, malgré les entraves que cherche à lui imposer le pouvoir chinois, constitue un des grands moyens de contestation des jeunes chinois.

# Défaite des Tigres tamouls

Quelles que soient les difficultés auxquelles se heurtent les mouvements non-violents de défense des droits de l'homme, quelle que soit la lenteur de leurs progrès en Chine, en Birmanie, en Iran, il est bon de ne pas oublier que cette lenteur apparente est souvent bien plus rapide et surtout bien moins meurtrière que les formes de combat violent.

Un terrible exemple en a été donné cette année avec la défaite, au Sri Lanka, des Tigres tamouls. Ce conflit durait depuis 30 ans. Il aurait fait entre 80 000 et 100 000 morts dans une population de 20 millions d'habitants au total et 2 à 3 millions de Tamouls. De plus des centaines de milliers de Tamouls se sont expatriés pour fuir la guerre et les destructions, surtout dans la partie tamoule de l'île, ont été très importantes. La violence a été extrême des deux côtés et les Tamouls ont effectué de nombreux attentats suicides. De plus, on a vu, comme d'habitude dans ce genre de lutte les personnalités les plus extrémiste prendre le pouvoir et éliminer les personnalités plus modérées.

Cette lutte de 30 ans s'est terminée en janvier dernier par la défaite totale des Tigres tamouls qui n'ont pas hésité à prendre en otages les civils restés sur place pendant que, de leur côté, les forces gouvernementales n'hésitaient pas à bombarder les zones où les civils s'étaient regroupés. Au bout de cet interminable conflit, les Tamouls se trouvent ainsi livrés au bon vouloir du gouvernement du Sri Lanka, c'est-à-dire dans une situation pire que celle qu'ils avaient au départ.

Il est très probable qu'une lutte non-violente bien menée aurait obtenu bien plus rapidement des résultats plus positifs.

# Des rats, du stress et des enfants

J'ai parlé plusieurs fois dans ces chroniques de effets nocifs de la violence éducative sur la santé, notamment par le biais des hormones du stress qui, lorsqu'elles ne peuvent provoquer le comportement qu'elles ont pour but de susciter, c'est-à-dire la fuite ou la défense, deviennent toxiques et portent notamment atteinte au système immunitaire.

Une expérience récente effectuée par des chercheurs américains vient encore de le confirmer.

Ces chercheurs ont soumis des rats à des brûlures, mais à des brûlures sous anesthésie, qui n'ont pas occasionné de stress à ces animaux. Ils ont ensuite placé ces rats dans trois environnements différents. Un premier groupe a été placé dans une cage avec des congénères et avec des matériaux pour se construire un nid. Les individus d'un second groupe étaient isolés dans des cages où pouvaient se construire un nid. Enfin, les individus d'un troisième groupe étaient également isolés dans des cages, mais sans possibilité de se construire un nid.

Quatre semaines plus tard, 92% des rats du premier groupe qui disposaient d'un nid et de la compagnie de congénères étaient guéris, contre 64% dans le second groupe et 12% seulement dans le troisième groupe des isolés sans nid.

D'après ces chercheurs, c'est l'expression des gènes impliqués dans la gestion du stress qui avait été modifiée par les conditions dans lesquelles s'étaient retrouvés les rats.

Cette expérience montre bien que les capacités de récupération d'un organisme animal sont fortement affaiblies par les effets du stress. Provoquer le stress chez un enfant, même dans une bonne intention, c'est aussi porter atteinte à sa santé.

## La contagion du rire

Vous avez peut-être vu, sur Internet, ce petit film réjouissant où l'on assiste, dans un métro, à une formidable contagion de fou rire. La scène se passe dans un métro à une heure de relative affluence. Chaque passager est enfermé en lui-même, le visage morne, impassible. Personne ne parle à personne. Soudain, un passager, qui est en fait un comédien, commence à sourire, feint de ne plus pouvoir retenir son rire, et, malgré tous ses efforts apparents, se met à rire tout haut. Quelques passagers se tournent vers lui, surpris, apparemment choqués d'une telle indiscretion. Il feint de se retenir, puis pouffe de nouveau, de plus en plus fort et de façon de plus en plus irrésistible. On voit alors ses voisins se retenir de plus en plus difficilement de rire eux aussi. Quelques-uns n'y tiennent plus et éclatent de rire. Et c'est bientôt tout le wagon qui éclate d'un rire irrésistible et interminable. Mais on arrive à une station. Chacun essaie de se retenir pendant que de nouveaux passagers montent. Et au bout de quelques secondes, les rires de nouveau fument sans que le comédien lui-même ait eu à les déclencher. Inutile de dire que l'internaute, moi en l'occurrence, rit lui aussi aux larmes derrière son écran.

Il est certes réjouissant de voir combien le rire est communicatif. Mais il est intéressant aussi, et un peu inquiétant, de voir à quel point notre fonctionnement est mimétique. Au point que nous pouvons nous mettre à rire sans aucune autre raison que l'imitation du rire des autres ou d'un autre. Il est bon de s'en souvenir car la violence peut être aussi mimétique que le rire.

# Nouvelles formes d'actions

Le magazine La Vie présentait, en mai dernier, les nouvelles formes d'action qui commencent à se répandre et qui peuvent nous donner des idées si nous avons nous-mêmes à défendre une cause quelconque.

Il évoquait par exemple les groupes ludiques qui organisent de pseudo manifestations pour la défense des riches ou contre la protection de l'environnement aux cris de "Non à l'écologie, Oui aux 4X4".

Ou encore la BAC, Brigade activiste des clowns qui, en 2005, avait entrepris de nettoyer la mairie de Neuilly au Kärcher après les déclarations sur cet instrument de son ancien occupant.

Les lectures publiques, par exemple celle de La Princesse de Clèves, après ce qu'avait dit de ce roman le même occupant.

Les rondes des obstinés qui ont été menées pendant des mois dans plusieurs villes par les universitaires opposants à la loi Péresse.

Un collectif d'associations chrétiennes de soutien aux migrants, sur le thème "Devenir grain de sable", rappelle que toute une chaîne de corps de métier participe aux expulsions et que chacun, là où il est, peut à sa manière devenir le "grain de sable" qui va les rendre difficile, voire les empêcher.

Le magazine citait aussi les enseignants désobéisseurs, dont j'ai déjà parlé ici et dont l'action se poursuit.

L'association Robin des bois qui vient rétablir l'électricité chez les familles en difficulté.

Ou encore, les cercles de silence organisés pour protester contre les conditions dans lesquelles sont traités les sans-papiers, cercles de silence dont un, je suppose, continuera à se tenir à Toulon, sur la Place de la Liberté, le 30 de chaque mois, au moment où cette chronique sera diffusée.

# Les femmes, les hommes et la violence

Le 17 mai dernier, la romancière Nancy Huston a publié dans Le Monde un article où elle posait des questions bien intéressantes.

Pourquoi, demandait-elle, les hommes constituent-ils, de par le monde, entre 90% et 100% des criminels, des pédophiles, des violeurs ?

J'aimerais bien savoir, ajoute-t-elle, pourquoi la spécificité des hommes (c'est-à-dire des mâles de l'espèce humaine) semble être le massacre des innocents. Ce n'est pas l'espèce humaine qui fait ça, mais les mâles de l'espèce.

Qu'est-ce qui empêche les femmes de former des milices armées, de fomenter des complots internationaux, d'organiser des attentats ? Pourquoi si peu de fillettes raffolent-elles de jeux vidéo violents ? Pourquoi les adolescentes n'entrent-elles jamais dans une salle de classe ou un restaurant fast-food pour ouvrir le feu sur leurs semblables ?

Nancy Huston n'ignore pas que les femmes sont capables de tuer, et même de débiter quelqu'un en morceaux, mais toujours quelqu'un qu'elles connaissent, dans le cadre d'un meurtre passionnel. Jamais des inconnus.

Nancy Huston refuse l'explication féministe selon laquelle quand les femmes seront à égalité avec les hommes, elles seront tout à fait capables de commettre les mêmes horreurs. Elle ne pense pas non plus que cela vienne du simple instinct maternel, mais plutôt de la pratique de la maternité qui ferait acquérir aux femmes, culturellement, une précieuse connaissance de l'humain, une sagesse utile, susceptible d'être transmise aux hommes. Autrement dit, le but ne serait pas que les femmes imitent les hommes, mais plutôt le contraire. Il y a là matière à réflexion.

# Mickey, Mickaël et Manuela

Qu'y a-t-il de commun entre l'acteur américain Mickey Rourke et Manuela et Mickaël, meurtriers d'une épicière dans le Loiret ?

Mickey Rourke, pourtant capable d'interprétations remarquables au cinéma, a eu toute sa vie un comportement suicidaire et souvent violent. Il a d'abord été boxeur avant de devenir acteur. Puis, quand ses succès ont décliné, il est remonté sur le ring pendant quatre ans, jusqu'à en être complètement défiguré : langue déchirée, nez cassé, pommettes écrasées. Il a reconnu que sa carrière de boxeur était une entreprise d'autodestruction. Remonté sur les plateaux de cinéma, il a ensuite réussi à reconquérir une certaine notoriété. Mais son soutien actif et à George Bush et à l'IRA irlandaise n'en fait pas un modèle de non-violence.

Manuela et Mickaël, de leur côté, sont deux jeunes meurtriers d'une épicière dans le Loiret, condamnés à vingt ans de prison en mars dernier. Mickaël s'est appliqué toute sa vie à "se foutre en l'air", selon ses propres termes, à coups de drogues diverses, surtout après la mort de son père qui l'a profondément bouleversé. Manuela, elle, dit n'avoir aucun souvenir entre zéro et 17 ans.

Qu'ont-ils donc en commun avec Mickey Rourke ? Mickey Rourke était tabassés tous les jours par son beau-père. Et quand ce n'était pas lui, c'étaient les gamins du coin qui le transformaient en punching-ball. Mickaël de son côté a été chassé de chez sa mère à l'âge de 15 ans par son beau-père violent et alcoolique. Et quant à Manuela, son amnésie avait des raisons : sa sœur aînée a témoigné des coups de balai que lui assénait souvent leur mère.

## Une violence modérée ?

Les articles sur les punitions corporelles infligées aux enfants, ce que j'appelle la violence éducative ordinaire, sont très souvent construits sur le même schéma.

On commence par évoquer, selon l'actualité qui suscite l'article, soit le point de vue des partisans de la fessée, soit celui de ses adversaires. Puis, on fait appel à des spécialistes dont le point de vue est intermédiaire. Ceux ou celles qui disent, par exemple, qu'il ne faut pas banaliser la fessée, mais qu'il ne faut pas non plus la diaboliser; ou bien qu'il ne faut l'employer que rarement, mais qu'il faut la garder en réserve.

Mais dans une société où la fessée est précisément banalisée et où 80% des parents l'utilisent, selon les dernières études, cela revient à cautionner son emploi et à faire apparaître les adversaires des punitions corporelles comme des ayatollahs intransigeants, alors que la sagesse serait dans la modération, c'est-à-dire dans l'acceptation d'un peu de violence, mais pas trop.

Que penserait-on d'un article sur la violence conjugale où, après avoir rapporté le point de vue d'un conjoint violent et celui d'une femme battue, on ferait appel à des spécialistes "sages", "modérés", dont le point de vue consisterait à dire qu'il ne faut pas trop frapper les femmes, jamais en tout cas avec un bâton ou une ceinture, mais qu'une claque de temps en temps peut être utile à l'harmonie conjugale.

C'est pourtant là que nous en sommes en ce qui concerne la violence avec les enfants. Mais nous ne nous en apercevons pas, parce que cette violence "modérée", nous avons appris à l'accepter depuis notre petite enfance.

# Shirley Carol Strum (1)

Connaissez-vous Shirley Carol Strum ? C'est une biologiste et anthropologue qui a étudié pendant vingt-cinq ans les primates, et spécialement les babouins. Le résultat de ses études a été publié en français au Seuil en 1995, dans un livre passionnant intitulé Voyage chez les babouins. Ce livre m'a tellement intéressé que je voudrais lui consacrer deux ou trois chroniques.

À l'époque où elle a commencé ses recherches, la pensée dominante était celle de l'écrivain et paléanthropologue Robert Ardrey qui voyait l'homme comme un primate tueur et l'histoire de la civilisation comme une histoire de l'art de tuer. Au passage, c'est lui qui a inspiré le scénario de l'Odysée de l'espace, de Stanley Kubrick.

Or, ce qu'a constaté Shirley Carol Strum en observant les babouins qui ont en commun avec nous d'être des singes adaptés à la savane, ne correspondait pas du tout à cette vision sinistre des primates.

En effet, ce qu'elle a vu c'est que, dans la société des babouins, *“ce n'est pas l'agression mais l'amitié qui permet d'obtenir ce que l'on désire”*.

L'instinct social est inné chez ces primates. Chacun d'eux tire un grand plaisir de la compagnie des autres. Et cette sociabilité est aussi cultivée, notamment par la toilette mutuelle qui a, en plus l'avantage majeur de faire des babouins l'espèce animale qui a le moins de parasites.

D'ailleurs, même lorsqu'un mâle agressif cherche à s'emparer d'une femelle, l'agressivité obtient de moins bons résultats que des moyens détournés.

Même entre les bandes de babouins, les rapports sont relativement paisibles et n'aboutissent qu'assez rarement à des affrontements. La suite au prochain numéro.

## Shirley Carol Strum (2)

Je parlais dans ma dernière chronique de l'anthropologue et primatologue Shirley Carol Strum qui, dans son livre Voyage chez les babouins, montre que chez les babouins, c'est bien davantage l'amitié qui règne que l'agressivité entre individus et entre bandes différentes, contrairement aux idées admises sur la violence des sociétés de primates.

Elle va même jusqu'à dire que les babouins sont "gentils" entre eux, non pas par vertu, mais parce que c'est tout simplement vital pour maintenir le lien social.

Les jeunes babouins apprennent au cours de leurs jeux la maîtrise de soi dans l'agression. Si bien qu'il est assez fréquent de voir un jeune babouin de 15 kilos foncer comme un bolide sur un babouin enfant, s'arrêter net avant de l'avoir écrasé de sa masse et se contorsionner pour s'abaisser à son niveau.

L'agressivité, quand elle se produit, est surtout le fait des nouveau venus dans la troupe. Et elle serait un moyen d'amorcer une négociation, un moyen aussi d'apprendre ce qu'ils ont besoin de savoir au sujet des autres mâles. L'agressivité diminue d'ailleurs au fur et à mesure que les babouins acquièrent de l'ancienneté dans la troupe.

Shirley Strum dit avoir été frappée par le même faible niveau d'agressivité quand elle a étudié les gorilles des montagnes. Les mêmes observations ont été faites sur les loups, sur les chiens de prairie et d'autres espèces de singes.

Cela ne signifie pas que les babouins soient des anges. Ils sont par exemple sans pitié envers des congénères blessés, probablement, dit Shirley Strum, parce que la blessure ou la mutilation fausse l'apparence du sujet blessé et que la communication avec lui en est elle aussi faussée.

## Shirley Carol Strum (3)

Je parlais dans ma dernière chronique de la primatologue Shirley Carol Strum qui, dans son livre Voyage chez les babouins, montre que chez les babouins, l'agressivité est relativement rare, qu'elle est modérée par la maîtrise de soi acquise dans les jeux et qu'elle est plutôt le fait des nouveau venus dans la troupe qui doivent tester leurs nouveaux compagnons.

Shirley Strum combat un autre préjugé, celui de la domination exclusive des mâles sur les femelles. D'après elle, les mâles sont loin d'être la force vive des groupes. Ils sont supérieurs à toutes les femelles et à tous les jeunes par la taille et la force, mais leur sphère d'influence est beaucoup plus limitée qu'on ne croit. Dans certaines situations, les mâles s'en remettent aux femelles, dans d'autres, ils prennent le commandement.

D'après elle, *“le vrai pouvoir appartient à ceux qui, par leur sociabilité se sont fait de nombreux alliés plutôt qu'à ceux qui ont recours à la force brute”*. Quant aux femelles agressées, elles n'ont qu'à crier assez fort et des renforts arrivent pour les soutenir. *“Le système familial est solidaire et efficace”*.

Shirley Strum a même observé que quand se produit un combat entre mâles pour la possession des femelles, c'est le vaincu, apparemment, qu'elles traitent le mieux. Il jouit des attentions des femelles réceptives, on lui cède les aliments les plus appréciés, on le toilette souvent.

Shirley Strum conclut de cette observation de nos cousins primates que *“rien ne prouve que l'agression, la supériorité des mâles et leur mainmise sur le pouvoir politique soient caractéristiques du mode de vie des premiers humains.”*

## Shirley Carol Strum (4)

Le livre de Shirley Carol Strum : Voyage chez les babouins, nous fait voir les babouins comme une société où l'agressivité est mesurée, où existent aussi des processus de réconciliation, notamment à travers le toilettage, et où les relations entre individus sont très loin de ne se régler que par des rapports de force.

Cette vision de la société de nos cousins primates s'oppose à l'idée si fréquemment exprimée que nous autres primates serions des bêtes féroces dont les instincts déchaînés produiraient les violences et les guerres auxquelles nous assistons tous les soirs à la télévision.

Il est très probable que ces guerres ne prennent pas leur source dans l'animal que nous portons en nous. Notre cerveau animal sait, si l'on peut dire, qu'en tant qu'animaux sociaux, nous ne pouvons pas survivre sans les autres, qu'établir des liens avec les autres est vital pour notre propre conservation. Aucun instinct ne nous pousse à détruire les autres.

Malheureusement la croyance à la méchanceté de notre nature animale nous a amenés, depuis des millénaires, à vouloir la corriger dès le plus jeune âge. Ce faisant, on a altéré la nature sociale des enfants, on a réduit leur capacité d'empathie et d'attachement. On leur a donné l'exemple de la violence. On leur a appris à obéir aux règles du groupe social auquel ils appartenaient, mais cela au détriment du respect dû à toute personne humaine. On leur a souvent désigné comme ennemies les personnes étrangères à leur groupe, déchaînant ainsi d'interminables enchaînements de violences.

Et si, pour changer un peu, nous nous remettons à l'école des babouins de Shirley Carol Strum ?

# Sagesse et violence éducative

Il est étonnant de voir à quel point l'éducation a été étroitement associée à la violence dans le vocabulaire. En témoignent des langues aussi différentes les unes des autres que l'égyptien de l'époque des pharaons, l'hébreu, le wolof africain et le français.

Dans la littérature égyptienne existe un genre littéraire, celui des sagesse. Il s'agit en fait de recueils d'instructions et de proverbes, des sortes de manuels de savoir-vivre. Or, le mot égyptien qui désigne ce genre : *sebayt*, sagesse, signifie aussi châtement. Ce n'est pas un hasard : un proverbe égyptien disait que les oreilles de l'enfant étaient dans son dos, là où il fallait frapper.

En hébreu, le mot *musar* signifie à la fois instruction et correction, châtement. Et la sagesse que les proverbes bibliques enseignent consiste essentiellement à se plier aux admonestations et corrections des anciens.

En langue wolof, langue parlée dans l'Ouest africain, éducation se dit *yar*, c'est-à-dire "fouet".

Et en français, le mot "discipline" désigne à la fois les matières enseignées : mathématiques, français, musique ; l'ordre que le maître impose à ses élèves : dans une classe, il faut de la discipline ; et, en français ancien l'instrument qui servait aux flagellations.

Le même rapport doit se trouver dans bien d'autres langues.

Rien ne montre mieux, je crois que ce rapprochement intime entre éducation et châtements corporels, le dressage de l'humanité, depuis ses origines, par la violence. Il est bien étrange qu'aucun grand philosophe ni aucun penseur religieux n'ait pris en compte ce dressage universel à la violence et à la soumission pour expliquer la violence humaine.

# L'écoute

Savez-vous pourquoi nous avons deux oreilles et une seule langue ? Et bien, le Talmud nous l'apprend : *Si nous avons deux oreilles et une seule langue, c'est pour nous apprendre à écouter deux fois plus que nous ne parlons. L'écoute est la clef de toute relation humaine authentique. C'est ce qui permet une véritable communication.*

J'ai trouvé par hasard sur Internet ces propos sur l'écoute d'une nommée Brenda Ueland, auteur, avant la Deuxième Guerre mondiale, d'un livre sur l'art d'écrire :

*"L'écoute est une force étrange, magnétique, créative. Quand nous sommes écoutés, cette écoute nous crée, nous déploie, nous enrichit. Nous sentons les idées se former et prendre vie en nous. Lorsque nous écoutons les autres, un courant alternatif passe, qui nous recharge, de sorte que nous ne nous fatiguons jamais l'un de l'autre..., et c'est comme si une fontaine jaillissait de nous, qui lance des idées, fait éclater un rire inattendu, et la sagesse en sourd. C'est lorsque nous sommes vraiment écoutés avec une attention tranquille et fascinée, que cette petite fontaine se remet en marche et s'élanche de la façon la plus surprenante".*

Il y a là, il me semble, une grande vérité.

Mais quel rapport avec la non-violence, penserez-vous peut-être ? Quel rapport ? C'est une femme quaker activiste en faveur de la paix entre juifs et palestiniens, Gene Knudsen-Hoffman, qui nous l'indique en répondant à la question : Qu'est-ce qu'un ennemi ? : *"Un ennemi est une personne dont nous n'avons pas écouté l'histoire".*

# Greg Mortenson

Connaissez-vous Greg Mortenson ? C'est un ancien alpiniste américain qui s'est reconverti dans l'action humanitaire pour la paix au Pakistan et en Afghanistan. Alors que les soldats américains arpentent l'Afghanistan dans ces tenues d'extraterrestres ou de robots que nous voyons presque tous les soirs à la télé, lui arpente le même pays, mais désarmé.

Pourtant la mission qu'il s'est donnée est loin d'être sans danger. Il a déjà été l'objet de deux fatwas (ou condamnations à mort par les autorités musulmanes locales). Il a été pris huit jours en otage. Il a aussi été interrogé deux fois par la CIA.

Que fait-il donc de si subversif ? Il se contente de construire des écoles, surtout pour les filles. En quelques années, il en a construit 91 au Pakistan et 40 en Afghanistan. Les construire lui-même ? Non. Il réunit les conditions pour que la construction devienne possible. Et ensuite, il insiste pour que les villages eux-mêmes fournissent la main-d'œuvre. Ce qu'ils font.

Inutile de dire qu'il n'est pas du tout favorable à l'envoi de renforts militaires décidé par Barack Obama : *“Plus de troupes, dit-il, c'est plus de conflit et plus de violence”*. Et il reproche aux autorités américaines de ne pas avoir demandé leur avis aux autorités locales du pays, c'est-à-dire non pas au gouvernement afghan, mais aux assemblées locales, les Shuras, qui sont beaucoup plus représentatives et qui réclament non pas des soldats mais des coopérants spécialisés.

Si vous souhaitez en savoir plus sur Greg Mortenson, lisez son livre : Trois tasses de thé, qui a paru chez Glénat.

## Un autre bâtisseur d'écoles

J'ai parlé dans ma dernière chronique de Greg Mortenson, bâtisseur d'écoles en Afghanistan et au Pakistan. Je voudrais parler aujourd'hui d'un autre constructeur d'écoles, moins méritoire, moins exceptionnel. Mais comme le disait Victor Hugo, *“Ouvrir une école, c'est fermer une prison”*, et ce n'est donc pas sans rapport avec la non-violence.

C'était un architecte qui a exercé son métier d'abord dans la vallée du Var pour la construction du “train des pignes”, puis à Hyères, puis à Toulon à la fin du XIXe siècle et au tout début du XXe. Si vous êtes hyérois ou toulonnais, vous avez très probablement vu et peut-être passé une partie de votre enfance dans une des écoles qu'il a construites, parce que presque toutes les écoles de Toulon construites à cette époque ont été bâties par lui. Et il a cherché à les faire les plus belles possible, dans la mesure des moyens qu'on mettait à sa disposition. Deux des plus belles sont l'école des Trois quartiers, à la Loubière, et l'école Anatole France, à Hyères, avec son incroyable préau qui ressemble à une nef de cathédrale.

Cet architecte était un catholique pratiquant qui, à la fin de chaque mois, donnait 10% de son salaire aux pauvres. Mais, à une époque où les relations entre l'Église et l'État étaient très mauvaises, il n'hésitait pas à collaborer avec le très laïque et socialiste maire de Toulon, Marius Escartefigue, pour bâtir des édifices au bénéfice des enfants et à en faire des “temples du savoir”, à quoi ressemble effectivement l'école Anatole France d'Hyères.

Cet architecte, il s'appelait Charles Maurel, et c'était mon grand-père.

# Jutta Gallus

Connaissez-vous l'histoire de Jutta Gallus, qui, en 1982, a été emprisonnée pour avoir tenté de s'évader d'Allemagne de l'Est dont elle ne supportait plus le régime totalitaire. Après deux ans de prison, elle a été expulsée vers l'Ouest, mais sans ses deux filles âgées de 9 et 11 ans qui ont été retenues par la police.

Mais Jutta Gallus ne s'est pas résignée à cette séparation et, pendant 4 ans, elle n'a pas cessé d'agir pour retrouver ses filles.

Constatant la lenteur et l'inefficacité des démarches des organisations de défense des droits de l'homme et du gouvernement allemand, Jutta Gallus a décidé de passer à l'action directe. Portant au cou une pancarte sur laquelle elle a écrit en grands caractères : "Rendez-moi mes enfants", elle est allée se poster à Check Point Charlie, le point de passage entre les deux Allemagnes, à Berlin, que venaient visiter de nombreux touristes. On a d'abord voulu la chasser, mais elle a tenu bon, prétextant qu'elle ne faisait aucun mal et qu'elle ne gênait personne. Elle a fait signer des pétitions, distribué des tracts. Les journaux ont parlé d'elle.

Quand les négociations d'Helsinki entre l'Est et l'Ouest ont commencé, elle est allée s'enchaîner en face du bâtiment où se tenaient les négociateurs. Elle a reçu de multiples menaces. Elle a failli être assassinée par des agents de l'Est venus sur place. Mais rien n'a pu vaincre sa détermination.

Et, en 1988, elle a enfin obtenu, seule et uniquement par des moyens non-violents, que ses filles soient libérées. Son histoire a été publiée sous le titre Un mur entre nos vies, chez Michel Lafon.

# Voltaire, les anabaptistes et les Quakers

Voltaire qui, vous le savez sans doute, n'avait pas pour les Églises une sympathie débordante, a cependant été intéressé par les représentants de deux tendances protestantes : les anabaptistes et les Quakers.

Un des personnages les plus généreux de son conte *Candide* est un anabaptiste hollandais charitable, généreux, qui vient au secours de Candide, lui propose du travail, et meurt en s'efforçant de sauver un marin sur le point de se noyer.

Et dans ses Lettres philosophiques, Voltaire consacre plusieurs lettres aux Quakers qu'il avait eu l'occasion d'observer en Angleterre. Certes, il ne peut s'empêcher de se moquer de l'agitation mystique que manifestent parfois les membres de cette "société des amis", c'est ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes, agitation qui leur a valu le nom de quakers, trembleurs. Mais il admire cette religion sans prêtre, sans hiérarchie dont le seul principe est l'amour du prochain.

Mais pour Voltaire qui avait horreur de la guerre, ces deux branches du christianisme, dont la seconde n'avait, à l'époque de Voltaire, qu'un siècle d'existence, avaient aussi le mérite d'être non-violentes. Leurs membres ont toujours refusé de faire quelque service militaire que ce soit, pour ne pas être conduits à tuer et à désobéir au principe de l'amour du prochain. Et non contents de refuser la guerre, ils ont toujours fait leur possible pour en atténuer les conséquences et même pour s'entremettre de façon à les faire cesser.

Mais l'histoire des Quakers est si passionnante que j'en reparlerai.

# George Fox et les Quakers

Je m'en veux de n'avoir, depuis qu'existe cette chronique sur RCF, jamais parlé de façon approfondie des Quakers.

Car s'il existe des chrétiens non-violents, et depuis longtemps, ce sont bien eux. Je vais donc leur consacrer plusieurs chroniques, car, vous allez le voir, ils le méritent.

Le mouvement des Quakers, ou Société religieuse des amis, est né au XVIIe siècle en Angleterre. Son fondateur est George Fox qui cherchait à se rapprocher de la simplicité du christianisme primitif en rejetant tout clergé. N'importe quelle personne, y compris une femme, peut être guidée par le Saint-Esprit et a le droit de guider les fidèles. On va voir que les quakers ont été les premiers féministes chrétiens.

Le culte peut se célébrer partout, notamment dans la nature, et pas seulement dans les églises.

Fox commence à exercer son ministère en 1648 et il rassemble autour de lui un groupe de chrétiens insatisfaits eux aussi par le puritanisme anglican, groupe qui s'intitule vers 1650 Société religieuse des Amis. Ce mouvement est vite persécuté et Fox et ses amis sont souvent chassés à coups de bâton.

Très tôt Fox s'intéresse également à la justice sociale, ce qui sera une autre caractéristique des Quakers.

Emprisonné en 1650, Fox refuse de prendre les armes contre le retour de la monarchie, et il approfondit cette attitude en refusant radicalement tout recours aux armes par fidélité à l'Évangile. Pour la même raison, il refuse de prêter serment.

À plusieurs reprises, Fox dialogua d'égal à égal avec Cromwell et faillit le convertir au quakerisme.

La suite, bientôt.

# Violence conjugale

La Délégation aux victimes du Ministère de l'Intérieur a publié une étude sur les décès au sein du couple.

Elle montre que 166 femmes et 26 hommes ont été tués en 2007 par leur compagnon ou compagne. Donc, en moyenne une femme tous les deux jours et demi et un homme tous les quatorze jours. Mais, la moitié des hommes tués par leur compagne, lui faisaient subir des violences.

Sur le site santé du gouvernement français, on peut aussi trouver une analyse des causes de la violence sur les femmes.

On y apprend que les hommes les plus enclins à la violence sont

- les hommes autoritaires, volontiers psychorigides, ou encore des hommes impulsifs capables d'actes agressifs irrationnels, ou encore des hommes à la personnalité perturbée ayant peu d'estime d'eux-mêmes
- les hommes victimes de violences ou d'abus sexuels dans leur enfance qui reproduisent à l'âge adulte ce qu'ils ont subi
- les psychopathes, paranoïaques et autres pervers (je préférerais qu'on dise : pervers) qui représenteraient 15 à 25 % des hommes violents
- les migrants qui arrivent de pays où les femmes ont un statut d'infériorité
- et enfin les alcooliques.

Si l'on tient compte du fait que la psychorigidité, l'impulsivité, le manque d'estime de soi, les perversions de toutes sortes et l'alcoolisme ont souvent pour cause lointaine une éducation violente ou gravement carencée, et que les pays où le statut des femmes est très inférieur sont les mêmes où l'éducation est très autoritaire, on voit quelle peut être la part de l'éducation dans la violence conjugale.

# Faut-il punir les animaux ?

La Société vétérinaire américaine sur le comportement animal a mis récemment en garde les propriétaires de chiens tentés d'utiliser des punitions pour les dresser.

La punition en effet serait inappropriée pour plusieurs raisons :

- Il est difficile de la donner exactement au moment voulu
- Elle peut renforcer le comportement indésirable que l'on veut faire disparaître
- Nécessitant une certaine fermeté, elle risque si elle est trop intense, de dégénérer en châtiments physiques dangereux
- Elle peut amener certains animaux à devenir très peureux ce qui peut causer d'autres problèmes
- Elle peut provoquer un comportement agressif chez le chien
- Elle peut amener l'animal à associer ses maîtres à de mauvaises expériences
- Elle ne corrige pas la cause de la mauvaise conduite en profondeur et prend la place d'autres approches comportementales plus souhaitables.

Selon cette société vétérinaire, la correction n'est donc pas appropriée pour les problèmes de comportement. On devrait plutôt mettre l'accent sur le renforcement positif des comportements souhaités. Il faut aussi traiter l'état émotionnel et les conditions environnementales qui ont conduit à un comportement indésirable.

Il faut enfin s'assurer de la bonne santé physique de l'animal avant de conclure qu'il souffre de problème de comportement et ne pas hésiter à le soigner si la situation l'exige.

Voilà donc, selon ces spécialistes, comment il faut élever les animaux. Mais au fait, nous sommes aussi des animaux ! Et si nous élevions les enfants sans les punir ?

# Habiba Sarabi

Avez-vous entendu parler d'Habiba Sarabi ? C'est une Afghane, la seule femme nommée à la tête d'une province dans ce pays. L'idée qui la fait agir, c'est qu'il faut réformer la société par la base, c'est-à-dire par l'éducation, et surtout l'éducation des filles. *“Pour améliorer véritablement le sort des femmes dans ce pays, dit-elle, il faut en priorité relever leur niveau d'éducation, éclairer la conscience de leurs droits, leur permettre d'être autosuffisantes grâce à l'emploi”* *“Quand toutes les femmes seront bien éduquées, personne ne pourra leur imposer quoi que ce soit”*. Résultat de son action : dans sa région de Bamiyan, 42% des élèves scolarisés sont des filles. C'est le taux le plus élevé du pays. Sa résistance a commencé dès l'occupation soviétique. En 92, elle est restée à Kaboul malgré le déchaînement de la lutte entre fractions moudjahidines rivales. En 96, avec l'arrivée des talibans, elle s'est exilée au Pakistan pour que sa fille ne soit pas contrainte à rester sans éducation. Mais elle a organisé des écoles clandestines à Kaboul et elle venait de temps en temps les inspecter, dissimulée sous une burqa. *“Si la reconstruction devait échouer, ce serait la honte de la communauté internationale”*.

Je ne sais pas si Habiba Sarabi se dirait non-violente, mais elle l'est, non seulement parce qu'elle ne recourt pas à la violence, mais aussi parce que son action est constructive, parce qu'elle a un courage phénoménal et parce qu'elle s'appuie sur l'essentiel : l'éducation des enfants.

# Pourquoi faut-il interdire les punitions corporelles ?

L'initiative d'Edwige Antier de déposer une proposition de loi pour faire interdire les punitions corporelles a été très mal accueillie par l'opinion publique, mais bien à tort.

On aurait dû se réjouir, au contraire, de voir une députée, pédiatre de surcroît et dûment expérimentée, proposer que la France rejoigne les 25 pays qui ont déjà eu l'intelligence et le courage de prendre cette mesure. D'autant plus qu'elle était allée elle-même en Suède, pays où l'interdiction, qui date de 1979, est la plus ancienne, et où ses effets sont extrêmement positifs.

L'interdiction est nécessaire pour beaucoup de raisons. Je n'en citerai que deux.

D'abord parce que la violence éducative, même de faible intensité, fait le lit de la maltraitance caractérisée. Quand toute une société accepte que les enfants soient faiblement frappés, il est inévitable qu'un certain pourcentage de parents dépasse la limite tolérée et deviennent maltraitants, parce qu'ils ont été eux-mêmes violemment frappés, parce qu'ils sont stressés ou exaspérés, ou encore parce que leur enfant leur répond : "Même pas mal !".

Il est aberrant aussi que la seule catégorie d'êtres humains qu'il soit permis de frapper soient précisément les plus fragiles, les plus vulnérables et ceux sur lesquels la violence peut avoir les effets les plus dommageables. Notamment à cause de la capacité innée d'imitation des enfants qui fait que la première chose qu'on apprend à un enfant en le frappant, c'est à frapper et à considérer comme normal de résoudre les conflits par la violence.

# Enfants abusés dans des institutions religieuses

Dans ces chroniques sur la non-violence, il est impossible de ne pas évoquer les violences multiples, physiques et sexuelles dont des milliers d'enfants ont été les victimes dans des institutions religieuses de multiples pays, que ce soit en Irlande, aux États-Unis, au Canada, en Australie, au Mexique et ailleurs.

Ces violences ont été si nombreuses que le dédommagement des victimes a mis en péril les finances pourtant prospères des Églises de ces pays très pratiquants. Les évêques irlandais ont dû non seulement demander pardon mais avouer : "Nous reconnaissons que cela est dû à une culture qui était répandue au sein de l'Église." Quatre évêques compromis ont dû démissionner. Et encore les victimes qui ont osé porter plainte ne doivent être qu'une minorité car, contrairement à leurs abuseurs, elles éprouvent une telle culpabilité qu'elles préfèrent se taire plutôt que de raviver leur propre souffrance en en parlant.

De plus, les plaintes des familles dont les enfants ont osé parler n'ont souvent pas été prises en compte par les autorités religieuses. Quand elles en ont tenu compte, elles se sont contentées de déplacer les prêtres d'une paroisse à une autre ou d'une institution à une autre où ils ont continué à abuser des enfants.

Si l'on ajoute à cela l'affaire du Père Marcial Maciel, fondateur des Légionnaires du Christ, que Jean-Paul II considérait presque comme un saint et dont il s'avère qu'il a abusé de nombreux enfants, sans compter le fait qu'il a eu lui-même plusieurs enfants avec plusieurs femmes différentes à travers le monde, il y a de quoi être consterné. J'y reviendrai.

## Enfants abusés dans des institutions religieuses (2)

J'ai parlé dans ma dernière chronique des multiples affaires d'enfants abusés dans des institutions religieuses qui ont été récemment révélées.

Il ne faut pas croire, d'abord que ce phénomène est nouveau. Si on en parle beaucoup actuellement, c'est d'abord parce que les victimes osent parler, ce qui n'était pas le cas dans les siècles précédents. Et parce que les médias sont là pour répercuter leurs plaintes, ce qui est une bonne chose, car il n'y a rien à gagner à se cacher la vérité.

Ce que je voudrais dire sur ce sujet, c'est qu'on se fait de dangereuses illusions quand on incrimine la baisse du sens des valeurs, la baisse de la foi religieuse, la baisse du niveau de spiritualité. Car les auteurs de ces abus étaient précisément et souvent depuis leur petite enfance, élevés dans la foi, la spiritualité et grandement instruits sur les valeurs morales.

Mais toutes les recherches que j'ai faites sur la violence éducative me permettent pratiquement d'assurer que la majorité des auteurs de ces actes ont d'abord été eux-mêmes des victimes d'abus sexuels ou de violences physiques qu'on leur a présentés comme un bien. Le Père Martial Maciel absolvait les enfants après les avoir abusés ! Et donc ils l'ont reproduit sur les enfants qui leur sont tombés sous la main. Et toute leur éducation morale, spirituelle et religieuse a été incapable de les en empêcher. Elle n'a été qu'un vernis sur des personnalités profondément perverses par ce qu'elles avaient subi dans l'enfance. L'Évangile ne parle-t-il pas de "sépulcres blanchis" ?

Je reviendrai sur cette question.

## Enfants abusés dans des institutions religieuses (3)

À propos des affaires d'enfants abusés dans les institutions religieuses dont j'ai parlé dans mes dernières chroniques, je crois qu'on aurait tort d'incriminer le célibat des prêtres. Le fait d'abuser d'enfants a une autre source que le désir de relations sexuelles à égalité avec des partenaires adultes.

Abuser d'enfants, c'est le plus souvent reproduire une relation de pouvoir et d'abus, physique ou sexuel, qu'on a soi-même subie. Certaines des anciennes victimes s'identifient à leur abuseur et reproduisent son comportement, mais le désir sexuel n'est pas la cause essentielle de ce comportement.

Face à cette pression qui vient des violences subies dans l'enfance, les valeurs, la spiritualité, la foi, les prières peuvent s'avérer tout à fait impuissantes. Et cela d'autant plus que la pratique des punitions corporelles n'a jamais été clairement dénoncée dans l'Église. L'article 2223 du catéchisme actuel de l'Église catholique cite toujours le proverbe biblique : "Qui aime son fils lui prodigue des verges, qui corrige son fils en tirera profit". Un tel proverbe, longtemps mis en pratique sans pitié par les pères naturels comme par les pères spirituels, est susceptible de pervertir non seulement parce qu'il préconise la violence, mais parce qu'il justifie aussi une relation de pouvoir. Or chez des êtres dont la sexualité a été pervertie par des abus, la relation de pouvoir violent facilite la pratique de l'abus.

Il serait temps que l'Église mette en pratique les paroles de Jésus qui nous demandent d'imiter les enfants non de les corriger.

# Barak Obama, Prix Nobel de la Paix

Dans son discours de réception du Prix Nobel de la paix, le 10 décembre 2009, le président Barack Obama a cité à plusieurs reprises Gandhi et Martin Luther King.

Il a rappelé notamment ce qu'il devait à la lutte de ce dernier pour les droits civiques aux États-Unis : *“Moi qui me trouve ici en conséquence directe de l'oeuvre de Martin Luther King, je suis la preuve vivante de la force morale de la non-violence. Je sais qu'il n'y a rien de faible, rien de passif, rien de naïf, dans le credo et dans la vie de Gandhi et de Martin Luther King.”* Voilà qui fait du bien à entendre de la part du chef de l'État le plus puissant du monde.

Mais il était bien conscient du caractère paradoxal de la décision du jury du Nobel de lui accorder ce prix, lui qui mène une double guerre, en Irak et en Afghanistan. Et il y avait quelque chose de pathétique dans la manière dont il défendait sa position : *“En ma qualité de chef d'État qui a juré de protéger et de défendre son pays, je ne puis me guider d'après leurs seuls exemples. Je suis confronté au monde tel qu'il est et ne puis rester passif face aux menaces qui pèsent sur le peuple américain.”* Jusqu'ici, même si l'on a des convictions non-violentes, on peut le suivre.

Mais il poursuit : *“Car ne vous leurrez pas : le mal existe dans le monde.”* Là aussi, on ne peut qu'être d'accord, à condition qu'il n'utilise pas cet argument pour justifier la guerre. Car la guerre non seulement fait partie du mal, mais même est une de ses principales formes. Lutter contre le mal par le mal c'est accroître la quantité de mal dans le monde et non la réduire.

## Barak Obama (suite)

Dans son discours de réception du Prix Nobel de la paix, Barak Obama a fait un bel éloge de la non-violence, mais malheureusement, et très probablement à son corps défendant, il a été amené à justifier les guerres qu'il mène en Irak et en Afghanistan.

Après avoir rappelé que *“le mal existe”*, parole que j'ai déjà commentée, il a poursuivi en disant : *“Ce n'est pas un mouvement non-violent qui aurait pu arrêter les armées de Hitler”*. Parole qui semble évidente mais qui ne l'est pas tant que ça. Des mouvements et des actions très minoritaires ont été capables d'empêcher Hitler de réaliser un bon nombre de ses desseins. Si, dans l'entre-deux guerres, on avait développé autant d'énergie à développer une stratégie non-violente qu'à développer une stratégie armée, si notamment les pays européens avaient soutenu activement les mouvements pacifiques d'opposition à Hitler en Allemagne même, il n'est pas impossible que Hitler ait été incapable de réaliser ses projets.

*“Aucune négociation, a poursuivi Barak Obama, ne saurait convaincre les chefs d'Al-Qaida de déposer leurs armes.”* Sans doute, mais rappelons-nous que c'est précisément en développant une stratégie armée en Afghanistan, à l'époque de son occupation par les Russes, que les Américains ont massivement soutenu les guérillas afghanes, dont celle menée par Oussama Ben Laden. Là encore, en voulant lutter par les armes contre le mal *“qui existe”* comme le dit Barak Obama, les Américains, en réalité, ont favorisé l'émergence d'un mal plus grand.

## Barak Obama (suite)

Dans son discours pour le Prix Nobel de la Paix, Barak Obama, après avoir fait l'éloge de la non-violence, a voulu défendre son engagement dans les guerres d'Irak et d'Afghanistan.

Il a poursuivi : *“Dire que la guerre est parfois nécessaire n'est pas un appel au cynisme, c'est la reconnaissance de l'histoire, des imperfections de l'homme et des limites de la raison.”* Mais comment peut-on justifier ainsi la nécessité de la guerre quand non seulement on n'a pas exploré toutes les possibilités de l'éviter, mais aussi quand les autorités américaines ont justifié la guerre d'Irak par l'existence dans ce pays d'armes de destruction massive dont ils savaient qu'elles ne s'y trouvaient pas. Il est trop facile d'attribuer cela aux *“imperfections de l'homme et aux limites de la raison”* !

Malheureusement, il faut reconnaître, comme le dit le *Mouvement Internationale de la Réconciliation* auquel a appartenu Martin Luther King, *“qu'en envoyant de nouveaux renforts en Afghanistan, Barak Obama est en train de s'enfermer dans une politique d'intervention militaire qui est une impasse et dont la population afghane est la principale victime”*.

*“Les réponses militaires, poursuit le Mouvement de la Réconciliation, ne sont pas la solution, elles sont le problème. Ce problème, c'est l'impuissance des nations, notamment si elles sont puissantes militairement à réagir autrement que par la violence quand elles sont confrontées à la violence. Interrogeons-nous sur les causes de cette impuissance et cherchons de véritables moyens de paix”*.

## Abd-El-Kader : éloge de la tolérance

Aujourd'hui, une fois n'est pas coutume, je parlerai d'un guerrier, d'un guerrier qui fut aussi un philosophe et un mystique de l'Islam. Il s'agit d'Abd el-Kader. Il a longtemps combattu contre les troupes françaises au moment où elles conquéraient l'Algérie. Puis, fait prisonnier, il est resté cinq ans en captivité en France jusqu'à ce que Napoléon III le fasse libérer après lui avoir fait prêter serment de ne plus prendre les armes contre la France. Parti s'installer à Damas, il y a enseigné la religion et la philosophie. Lorsque des troubles et des persécutions ont éclaté contre les Chrétiens de Syrie, en juillet 1860, il s'est interposé au risque de sa vie pour prendre leur défense. Il a pu ainsi sauver la vie des Chrétiens venus en grand nombre se réfugier dans le quartier de Damas où il habitait, ce qui lui a valu d'être félicité, aussi bien par le Pape que par le Tsar de Russie.

Mais Abd el-Kader était aussi un poète et un homme d'une grande tolérance. Si j'ai choisi d'en parler, c'est que j'ai trouvé un poème de lui où il exprime non seulement sa tolérance, mais sa participation aux aspirations de tous les hommes de toutes les religions, et même, apparemment, des hommes sans religion :

*« En "Moi" sont les attentes de l'humanité,*

*Celui qui veut une mosquée*

*Où prier avec ferveur son Seigneur,*

*Celui qui veut une synagogue, un clocher et un crucifix,*

*Ou la Kaaba pour embrasser la pierre,*

*Ou des fétiches, ou des idoles*

*Celui qui veut une retraite pour s'isoler*

*Ou une taverne pour faire l'éloge des belles... »*

*Abd el-Kader*

# Table des matières

<u>Pourquoi parler de non-violence ?</u> .....	5
<u>Qu'est-ce que la non-violence ?</u> .....	6
<u>Faut-il être héros ou saint pour pratiquer la non-violence ?</u> .....	7
<u>La non-violence face au nazisme</u> .....	8
<u>La non-violence face au nazisme en Bulgarie</u> .....	9
<u>Non-violence et violence éducative ordinaire</u> .....	10
<u>Non-violence et situations d'urgence</u> .....	11
<u>Peut-on défendre l'injustice par la non-violence ?</u> .....	12
<u>La parole, arme non-violente</u> .....	13
<u>Marcher peut être agir</u> .....	14
<u>Droit et devoir de désobéissance dans l'armée</u> .....	15
<u>Imaginer autrui, facteur de paix</u> .....	16
<u>Les statistiques sur la violence</u> .....	17
<u>Pourquoi l'IRA a renoncé à la lutte armée</u> .....	18
<u>Les déboulonneurs de pub</u> .....	19
<u>Chiens de garde et autodéfense</u> .....	20
<u>Non-violence Place Tiananmen</u> .....	21
<u>Solidarité avec les enfants de sans-papiers</u> .....	22
<u>Punitions scolaires autorisées</u> .....	23
<u>Commission Vérité et Réconciliation</u> .....	24
<u>Les Justes et l'altruisme</u> .....	25
<u>L'éducation des Justes</u> .....	26
<u>Shirin Ebadi</u> .....	27
<u>Les Folles de la Place de Mai</u> .....	28
<u>Café-Parents au Pradet</u> .....	29
<u>Akbar Ganji, non-violent iranien</u> .....	30
<u>L'estime de soi</u> .....	31
<u>Des affiches pour la non-violence</u> .....	32
<u>La médiation</u> .....	33
<u>Le racket</u> .....	34
<u>Jeux coopératifs</u> .....	35
<u>Gilles Vigneault</u> .....	36
<u>Gilles Vignault (2)</u> .....	37

<a href="#"><u>Nous sommes des animaux sociaux</u></a> .....	38
<a href="#"><u>L'empathie</u></a> .....	39
<a href="#"><u>L'instinct de protection des tout-petits</u></a> .....	40
<a href="#"><u>Les comportements de réconciliation</u></a> .....	41
<a href="#"><u>Grands-mères contre la guerre en Irak</u></a> .....	42
<a href="#"><u>Presse non-violente</u></a> .....	43
<a href="#"><u>Une histoire de singes</u></a> .....	44
<a href="#"><u>Solange Fernex</u></a> .....	45
<a href="#"><u>Solange Fernex ou le levier d'Archimède</u></a> .....	46
<a href="#"><u>À quoi sert l'autorité ?</u></a> .....	47
<a href="#"><u>Trois livres sur la violence</u></a> .....	48
<a href="#"><u>L'oubli de la violence éducative (1)</u></a> .....	49
<a href="#"><u>L'oubli de la violence éducative (2)</u></a> .....	50
<a href="#"><u>La nature humaine est-elle mauvaise ?</u></a> .....	51
<a href="#"><u>Illusions d'optique sur la sécurité et la violence</u></a> .....	52
<a href="#"><u>Les Enfants de Don Quichotte</u></a> .....	53
<a href="#"><u>Les Enfants de Don Quichotte (suite)</u></a> .....	54
<a href="#"><u>La désobéissance civile vue par Jean-Marie Muller</u></a> .....	55
<a href="#"><u>Antigone</u></a> .....	56
<a href="#"><u>Les désobéisseurs</u></a> .....	57
<a href="#"><u>Jean Van Lierde</u></a> .....	58
<a href="#"><u>Les Suisses victimes de leur défense</u></a> .....	59
<a href="#"><u>Faire passer l'information</u></a> .....	60
<a href="#"><u>Nafez Assally, non-violent palestinien</u></a> .....	61
<a href="#"><u>Un général non-violent</u></a> .....	62
<a href="#"><u>Vaclav Havel</u></a> .....	63
<a href="#"><u>L'écoute du grand âge</u></a> .....	64
<a href="#"><u>Otpor et la chute de Milosevic</u></a> .....	65
<a href="#"><u>Révolution non-violente en Géorgie</u></a> .....	66
<a href="#"><u>La non-violence libératrice</u></a> .....	67
<a href="#"><u>Benjamin Constant</u></a> .....	68
<a href="#"><u>Benjamin Constant et le refus d'obéissance</u></a> .....	69
<a href="#"><u>L'intime gouverne le monde</u></a> .....	70
<a href="#"><u>Sept pays abolitionnistes de plus</u></a> .....	71
<a href="#"><u>Se reconnaître soi-même</u></a> .....	72
<a href="#"><u>Le philosophe Alain précurseur de la non-violence</u></a> .....	73
<a href="#"><u>Les jeunes Français et l'obéissance</u></a> .....	74
<a href="#"><u>La normalité, c'est ce qu'on vit</u></a> .....	75
<a href="#"><u>Un sondage sur les punitions corporelles</u></a> .....	76
<a href="#"><u>Marie-Françoise Durupt</u></a> .....	77
<a href="#"><u>Démythifier la violence</u></a> .....	78
<a href="#"><u>Aimé Léaud</u></a> .....	79
<a href="#"><u>La méthode Faber et Mazlish</u></a> .....	80
<a href="#"><u>La méthode Faber et Mazlish (2)</u></a> .....	81
<a href="#"><u>La méthode Faber et Mazlish (3)</u></a> .....	82
<a href="#"><u>La dispute conjugale, bonne pour la santé ?</u></a> .....	83
<a href="#"><u>La colère réparatrice</u></a> .....	84
<a href="#"><u>Profession profileuse</u></a> .....	85
<a href="#"><u>Les cercles de silence</u></a> .....	86
<a href="#"><u>Machiavel et Gandhi</u></a> .....	87

<u>La xénophobie</u> .....	88
<u>Des brèches dans le mur</u> .....	89
<u>La force d’être témoin</u> .....	90
<u>Ponce Pilate et la violence</u> .....	91
<u>La non-violence est-elle une affaire de circonstances ?</u> .....	92
<u>Les parents doivent-ils être autoritaires ?</u> .....	93
<u>Un gandhien d’aujourd’hui : Rajagopal</u> .....	94
<u>Un gandhien d’aujourd’hui : Rajagopal (2)</u> .....	95
<u>Un gandhien d’aujourd’hui : Rajagopal (3)</u> .....	96
<u>Quand la Justice reconnaît la désobéissance civile</u> .....	97
<u>Raymond Depardon et l’éducation</u> .....	98
<u>Lutte contre l’excision</u> .....	99
<u>L’enfant est le père de l’homme</u> .....	100
<u>Gaza</u> .....	101
<u>Gaza (2)</u> .....	102
<u>Gaza (3)</u> .....	103
<u>Silence sur la violence éducative</u> .....	104
<u>Silence sur la violence éducative (2)</u> .....	105
<u>Silence sur la violence éducative (3)</u> .....	106
<u>Pulsions</u> .....	107
<u>L’enfant vu par Elena Gianini Belotti</u> .....	108
<u>« Tu ne t’apercevras de rien »</u> .....	109
<u>Jean-Marie Muller (1)</u> .....	110
<u>Jean-Marie Muller (2)</u> .....	111
<u>Jean-Marie Muller (3)</u> .....	112
<u>Jean-Marie Muller (4)</u> .....	113
<u>Non-violence et symboles</u> .....	114
<u>La défense armée nous a-t-elle défendus ?</u> .....	115
<u>La fable du char d’assaut</u> .....	116
<u>La parole à Martin Luther King</u> .....	117
<u>L’humour de Gandhi</u> .....	118
<u>Droit au logement</u> .....	119
<u>Les AMAP</u> .....	120
<u>Non aux sacs en plastique, oui aux filets</u> .....	121
<u>Début de reconnaissance du génocide des Arméniens</u> .....	122
<u>Résistance des professeurs d’écoles</u> .....	123
<u>Gandhi et la religion (1)</u> .....	124
<u>Gandhi et la religion (2)</u> .....	125
<u>Agressivité et assertivité</u> .....	126
<u>Etty Hillesum</u> .....	127
<u>L’âme animale des enfants</u> .....	128
<u>Frans Veldman et l’haptonomie</u> .....	129
<u>MacNamara</u> .....	130
<u>Cory Aquino</u> .....	131
<u>Maurice Grimaud</u> .....	132
<u>Répression des “révolutions de velours”</u> .....	133
<u>Contestation et répression en Chine</u> .....	134
<u>Défaite des Tigres tamouls</u> .....	135
<u>Des rats, du stress et des enfants</u> .....	136
<u>La contagion du rire</u> .....	137

<u>Nouvelles formes d'actions</u> .....	138
<u>Les femmes, les hommes et la violence</u> .....	139
<u>Mickey, Mickaël et Manuela</u> .....	140
<u>Une violence modérée ?</u> .....	141
<u>Shirley Carol Strum (1)</u> .....	142
<u>Shirley Carol Strum (2)</u> .....	143
<u>Shirley Carol Strum (3)</u> .....	144
<u>Shirley Carol Strum (4)</u> .....	145
<u>Sagesse et violence éducative</u> .....	146
<u>L'écoute</u> .....	147
<u>Greg Mortenson</u> .....	148
<u>Un autre bâtisseur d'écoles</u> .....	149
<u>Jutta Gallus</u> .....	150
<u>Voltaire, les anabaptistes et les Quakers</u> .....	151
<u>George Fox et les Quakers</u> .....	152
<u>Violence conjugale</u> .....	153
<u>Faut-il punir les animaux ?</u> .....	154
<u>Habiba Sarabi</u> .....	155
<u>Pourquoi faut-il interdire les punitions corporelles ?</u> .....	156
<u>Enfants abusés dans des institutions religieuses</u> .....	157
<u>Enfants abusés dans des institutions religieuses (2)</u> .....	158
<u>Enfants abusés dans des institutions religieuses (3)</u> .....	159
<u>Barak Obama, Prix Nobel de la Paix</u> .....	160
<u>Barak Obama (suite)</u> .....	161
<u>Barak Obama (suite)</u> .....	162
<u>Abd-El-Kader : éloge de la tolérance</u> .....	163